



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

910567

kat komp

p. 1-2

Mag. St. Dr.

I

Medic. ~~MA~~

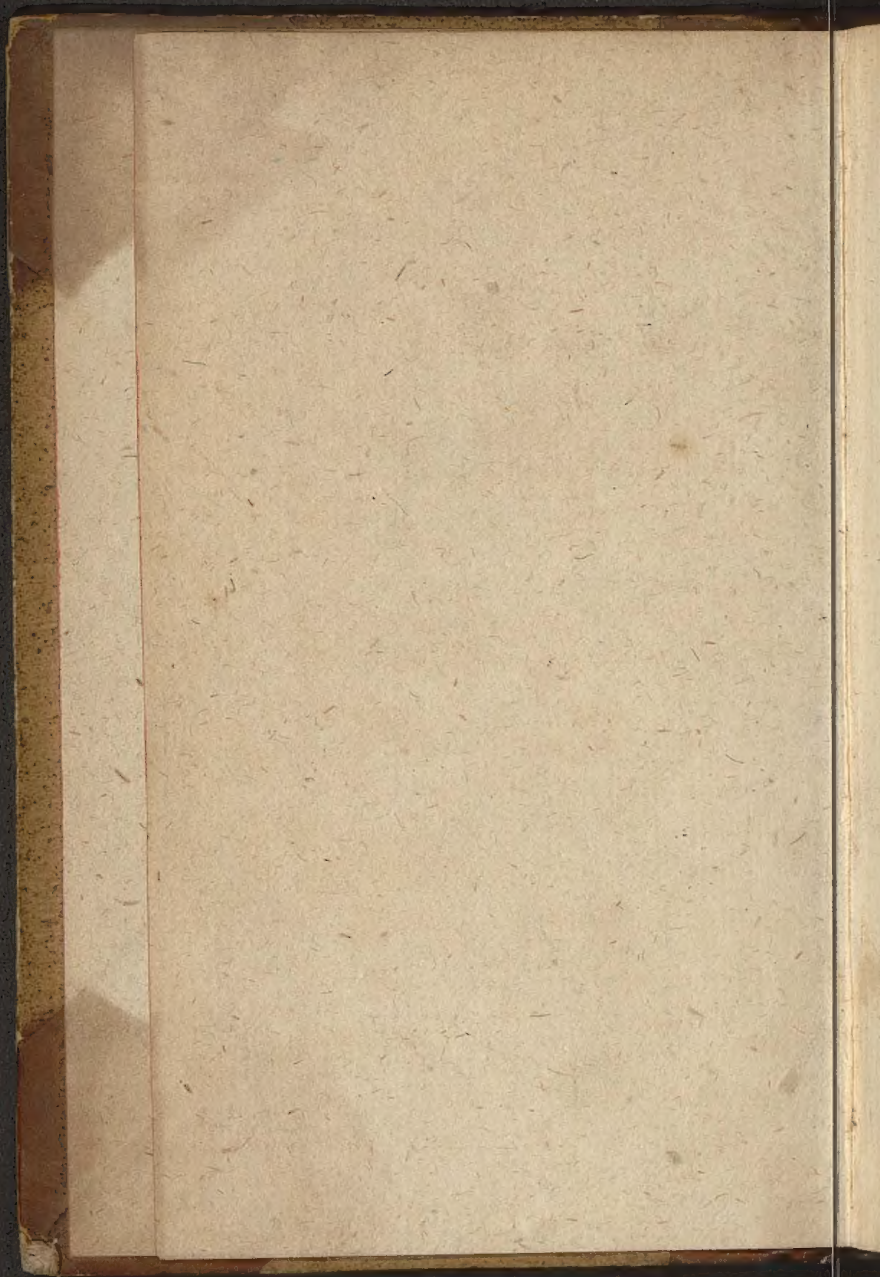


Cremona

174.

910567 I
Mag. St. Dr.





C O D E
D E
MÉDECINE
MILITAIRE.

PREMIERE PARTIE.

CODE

DE

MEDICAL

STANDARD

PREMIER PART

C O D E DE MÉDECINE M I L I T A I R E,

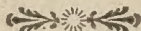
POUR LE SERVICE DE TERRE.

Ouvrage utile aux Officiers, nécessaire
aux Médecins des Armées & des
Hôpitaux Militaires.

EN TROIS PARTIES.

La première traite de la santé des Gens de
Guerre ; la seconde, des Hôpitaux Militaires ;
& la troisième, des Maladies des gens de Guerre.

Par M. C O L O M B I E R, Docteur-Régent de la
Faculté de Médecine on l'Université de Paris,
Membre de celles de Douay & de Rheims,
ancien Chirurgien - Major du Régiment du
Commissaire Général de la Cavalerie.



A V A R S O V I E,

Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi ;

Et à P A R I S,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean-
de-Beauvais.

M. D C C. L X X I I.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.




910567

T
-1-2



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

 A profession militaire est aussi noble , qu'elle est utile ; & c'est avec justice que , dans les Etats les mieux policés , on y attache les premiers honneurs , & les premieres distinctions. C'est en effet de la vigilance & du courage des Gens de Guerre , que dépendent , en tout temps , l'ordre & la sureté publiques. Mais ce qui augmente encore le degré de considération qu'ils ont , c'est que l'intérêt particulier & le

vj *DISCOURS*

bien généraux s'accordent parfaitement en leur faveur ; les rapports qu'ils ont avec les différens Membres de la Société , étant tels , qu'il n'est presqu'aucun citoyen qui ne soit dans le cas de prendre plus ou moins de part aux dangers & aux calamités auxquels ils sont exposés. Tout concourt donc à rendre leur conservation précieuse , & à la faire considérer comme un des principaux objets des vœux & des soins nationaux.

C'est en France sur-tout qu'on voit l'exemple le plus frappant de cette prédilection : par-tout on y rencontre des monumens en faveur des Militaires. L'Hôtel Royal des Invalides , érigé par

PRELIMINAIRE. vij
Louis XIV, pour ceux qui sont
infirmes, mutilés, ou recomman-
dables par de longs services, ren-
dra toujours la mémoire de ce
grand Monarque aussi chere au
peuple François, que digne de
l'admiration de toutes les Na-
tions. L'Ecole Militaire, fondée
par LOUIS XV, son digne suc-
cesseur, pour élever la Noblesse
dans l'art de la Guerre, & for-
mer de bons Officiers, est la
preuve la plus authentique de la
bienveillance & de la sagesse de
ce Roi Bien-Aimé. Enfin, le
grand nombre d'Hôpitaux établis
dans les différentes Provinces du
Royaume, pour servir d'asile à
ceux qui deviennent malades,
fait en même temps l'éloge du

viii *DISCOURS*

Gouvernement, & montre évidemment le cas particulier qu'il fait de cette espèce de citoyens.

Les Réglemens & les Ordonnances concernant tous ces établissemens, sont dictés par la plus profonde sagacité ; mais on doit sur tout admirer dans le dernier, l'esprit d'ordre qui dirige & multiplie les secours, même jusques dans les Armées les plus éloignées.

Il est bien vrai que tant de précautions ne sont pas toujours suivies d'un succès aussi heureux qu'il seroit naturel de l'espérer. Mais il se présente une foule d'obstacles qui dérangent souvent les vues du Ministère dans cette administration, qu'il ne

PRELIMINAIRE. ix
peut suivre dans ses détails. Il y
a tout lieu de croire cependant ,
que par l'émulation dont il anime
ceux qui sont chargés de cette
partie , elle fera bientôt portée
à son plus haut point de perfec-
tion.

Pour faire marcher l'utilité de
pair avec la commodité , dans
un établissement aussi essentiel ;
il est non-seulement nécessaire
de donner aux Hôpitaux toute
la salubrité dont ils sont suscepti-
bles , & aux malades les secours
les plus prompts ; mais il se-
roit encore important de con-
noître le genre & la nature des
maladies , & sur-tout les causes
qui les multiplient , afin de par-
venir à diminuer les pertes con-

x DISCOURS

sidérables qu'on fait principalement en temps de Guerre.

Il est en effet constant qu'on a toujours vu périr plus de Soldats par l'effet des maladies, que par celui des armes; & si l'on a gagné quelque chose, à cet égard, dans les deux dernières Guerres, les pertes sont encore trop grandes pour ne pas fixer l'attention du Gouvernement, & ne pas redoubler le zèle de ceux qui, par leurs soins & leurs lumières, ont concouru à les diminuer.

On n'ignore pas que la plupart des désastres de nos Armées sont causés par les positions dangereuses où elles se trouvent souvent. Mais quand on réfléchit à l'état où étoit la Médecine militaire, il

PRELIMINAIRE. xj

n'y a guères plus de vingt ans , on voit facilement que les malheurs, dont on a raison de se plaindre, dérivent aussi d'une autre source, qui est d'autant plus pernicieuse, que ce n'est qu'avec le temps qu'on peut parvenir à la tarir ; on voit, dis-je, que la disette d'observations a privé les gens de l'art d'une infinité de moyens prophylactiques & curatifs : ce qui les réduit, en quelque façon , à leurs propres lumieres & expérience. Il résulte de-là qu'ils ne sont en état ni de prévenir l'action de plusieurs causes trop inconnues par la négligence des Anciens , ni de remédier à leurs effets ; & conséquemment, que parmi le grand nombre de

xij *DISCOURS*

victimes , il en est beaucoup qui le sont moins des malheurs de la Guerre , que du défaut d'observations.

Le profond silence des anciens Médecins sur cette matiere , doit paroître d'autant plus surprenant , qu'en général on peut dire en leur honneur qu'ils avoient le génie plus observateur que les modernes. On le voit aisément par divers autres sujets moins importans que celui-ci , qu'ils ont traités avec la plus grande sagacité , & dans le plus grand détail. Comment donc est-il possible qu'ils n'aient rien laissé à la postérité sur les maladies des Gens de Guerre ? Seroit-ce par le défaut d'occasions ? Non , sans

PRELIMINAIRE. xliij

doute , puisque l'histoire des temps les plus reculés nous apprend qu'il y avoit des Médecins à la suite des Armées. On lit dans *Homere* que cet usage peut dater de plus loin que de la Guerre de Troie. Et *Xénophon* parle trop pertinemment des Médecins dans les Armées , pour qu'ils n'y aient pas été bien établis parmi les Grecs & les Perses de son temps. Enfin les Auteurs Latins , tels que *Quint-Curce* , *Higin* , *Vegece* , *Tacite* , *Tite-Live* , &c. ont , comme lui , non-seulement fait mention des Médecins des Armées , mais encore des épidémies qui y régnoient , de la maniere dont on soignoit les malades , & ils ont donné quelques

xiv *DISCOURS*

notions sur les moyens prophylactiques mis alors en usage.

Pour justifier les gens de l'art ; il seroit donc nécessaire de prouver que leurs écrits ne sont pas parvenus jusqu'à nous ; ce qui n'est pas vraisemblable. Mais enfin on peut au moins dire en faveur de la plupart , sur-tout des plus anciens , que la maniere dont on a presque toujours fait la Guerre pendant les premiers siècles , laissoit à peine la liberté de recueillir quelques observations. Il n'y avoit point d'Hôpitaux réglés où l'on pût soigner les malades , de sorte qu'on étoit obligé de leur donner différens asiles , le plus souvent éloignés les uns des autres , ou même de les aban-

PRELIMINAIRE. xv

donner à la discrétion de l'ennemi & des peuples barbares. Les Armées nombreuses, composées de Nations indisciplinées, étoient souvent aussi-tôt dispersées qu'assemblées ; uniquement animées par l'espérance de vaincre, elles se portoient rapidement, & sans aucune précaution, d'un climat à l'autre ; & quand elles étoient vaincues, c'en étoit fait de la liberté ou de la vie, à moins qu'on ne sauvât l'une & l'autre par la fuite.

On sent à merveille que dans de pareilles circonstances, les Médecins suivant le sort & l'esprit de leurs Nations, ou étoient peu occupés des malades, ou du moins se trouvoient dans l'im-

xvj *DISCOURS*

possibilité d'observer. Mais ces temps de barbarie n'ont pas toujours eu lieu. On fait que les Grecs & les Romains, dans leur état de gloire & de splendeur, entretenoient des Troupes disciplinées, & qu'il régnoit beaucoup d'ordre dans leurs Armées. Cependant il ne nous en reste rien de plus positif sur la santé des Gens de Guerre, & sur leurs maladies *. D'où l'on

* Il faut pourtant convenir que la construction des Camps des Anciens, même du temps des Romains, étoit, ainsi que la manière dont ils faisoient la Guerre, peu favorables à l'établissement des asiles propres à réunir des malades. C'est sans doute là une des causes qui ont retardé celui des Hôpitaux.

PRELIMINAIRE. xvij

peut raisonnablement conclure que cette partie de la Médecine a toujours été négligée par les Anciens , ou confiée à des gens trop peu instruits pour nous transmettre quelques lumieres. Quoi qu'il en soit , à l'exception de certains écrits sur l'Art militaire , où l'on trouve des conseils vagues sur la santé , & des relations purement historiques sur les épidémies qui ont régné dans les Armées , on ne connoît , avant *Rhazes* , aucun Médecin qui en ait traité ; encore celui-ci en parle-t'il assez succinctement.

Ce n'est que vers le 16^e siècle qu'on a commencé à s'en occuper un peu plus particulièrement. *Langius* , qui suivit , en qua-

xviiij *DISCOURS*

lité de Médecin, l'Armée Impériale, envoyée contre les Turcs, sous les ordres de Frédéric II, Comte Palatin, donne la description d'une maladie, qu'il appelle *Causus*, & qui, selon *Sennert*, ressemble fort à celle qu'on a connue depuis sous le nom de *fièvre de Hongrie*. Celle-ci, qui régna dans une autre Armée servant aussi contre les Turcs en Hongrie, l'an 1556, sous l'Empereur Maximilien II, & qui d'abord n'avoit attaqué que les Gens de Guerre, fut bientôt fatale à toute l'Europe, par la contagion qu'ils y répandirent au retour de cette expédition.

C'est la seule de leurs maladies qui paroisse avoir fixé l'attention

PRELIMINAIRE. xix
des Médecins, jusqu'au commen-
cement du siècle suivant; & c'est
aussi celle dont il est fait mention
par le plus grand nombre d'Au-
teurs, dont la plupart se sont co-
piés. *Skenkius*, *Thomas Jordan*,
Tobias Cober, &c. font, à ce
que je crois, les premiers qui en
aient traité. Quant à la prophylac-
tique militaire, il ne paroît pas
qu'elle ait fait beaucoup plus de
progrès. Les ouvrages de *Schné-
berg* & de *Portius* sont les seuls
de ce temps & en ce genre, qui
aient quelque mérite.

Le dix-septième siècle, plus
fécond en Gens de Lettres, le
fut aussi en Ecrivains, qui enri-
chirent la Médecine militaire.
Les *Willis*, *Sennert*, *Minderer*, Ra-

xx DISCOURS

mazzini, *Stahl*, *Zwinger*, *Lancisi*, &c. ont donné divers Traités particuliers, ou inséré dans leurs Ouvrages quelques articles, sur la prophylactique, & sur les maladies des Armées. Ils furent suivis, dans le dix-huitième, par *Hoffmann*, & quelques Allemands, dont les Dissertations sont très-intéressantes. Mais lorsque le célèbre *Pringle* donna ses Observations en 1752, tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors ne parut plus être qu'une ébauche trop légère pour y recourir. Cet Auteur, aussi exact que savant, ayant été employé, en qualité de premier Médecin, dans les Armées Angloises, tant en Flandre qu'en Allemagne, pendant

PRELIMINAIRE. xxj

les Campagnes de l'avant - dernière Guerre , nous a laissé le modele de tous les travaux en ce genre , & s'est justement attiré l'admiration & la reconnoissance de toutes les Nations qu'il a mises à même de profiter de ses succès. Le Baron de *Vanſwieten* a depuis donné un abrégé sur le traitement des maladies des Armées , dans lequel on reconnoît aisément la sagacité du Commentateur de l'illustre *Boerhaave* ; ensuite *Monro* , & quelques Auteurs tant Anglois qu'Allemands , ont augmenté le nombre d'observations , en suivant les principes & le plan de *Pringle*.

Nous avons trois ou quatre Ouvrages François qui ont paru

xxij *DISCOURS*

avant & depuis celui de l'Auteur Anglois, & qui, quoique ne pouvant être raisonnablement placés à côté de la plupart de ceux que je viens de citer, ne sont pourtant pas sans mérite. Je ne confondrai pas avec ces derniers, la traduction de *Monro*, par *M. le Besgue de Presle*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris; elle doit lui faire beaucoup d'honneur, par les additions considérables qu'il y a faites, & par un supplément qui renferme ce que *Pringle* a ajouté à sa dernière édition des Observations sur les maladies des Armées.

Quant à ce qui concerne la Chirurgie militaire, les Anciens

PRELIMINAIRE. xxiiij

ne nous ont pas mieux servi en ce genre, qu'en celui des maladies internes. Cependant cette partie de la Médecine a dû être exercée, même de préférence dans les Armées; & de fait elle l'a été, au rapport de tous les Historiens, & d'*Homere*, sur-tout, qui cite avec éloge les Médecins qui pansoient les plaies à la Guerre de Troie. Mais quand nous aurions des observations plus particulieres sur cet objet, elles deviendroient aujourd'hui peu intéressantes, vu la différence qu'il y a entre nos armes & celles des Anciens.

Nous n'avons pas à nous plaindre des Chirurgiens d'Armées, depuis que les arquebuses & la poudre, &c. sont en usage; car

xxiv *DISCOURS*

dès ce moment, ils se sont occupés sérieusement des plaies d'armes à feu, & nous ont transmis leurs observations. *Langius* est le premier qui ait traité de ce genre de plaies. Les meilleurs Auteurs parmi les anciens, sont *Quercetan*, *Hildanus*, & *Paré*. Parmi les modernes, on compte *Ledran*, *Heister*, *Desport*, *Ravaton*, *Bilguer*, &c. qui n'ont presque rien laissé à désirer sur cette matiere; de sorte que, malgré les succès peu constants des Chirurgiens dans nos dernières Guerres, on doit convenir que la Chirurgie militaire est beaucoup plus avancée que ne l'est la Médecine; mais en revanche, il faut avouer que les progrès de celle-ci sont beaucoup plus difficiles. Pour

PRELIMINAIRE. xxv

Pour ne rien oublier de tout ce qui appartient à l'art de guérir, concernant les Gens de Guerre, il me reste à parler de la matiere médicale des Hôpitaux militaires. On peut dire en général que cette partie, négligée comme les autres, jusqu'à nos jours, s'est ressentie des progrès de la Chymie, & qu'on en a élagué ce fatras de remedes plus nuisibles qu'utiles, qu'on trouve dans les anciennes Pharmacopées. Au reste, elle doit aussi beaucoup aux Médecins modernes, qui ont fait une étude particuliere des médicamens les plus convenables contre le genre de maladies qui régne ordinairement dans les Troupes. Chaque pays a ses formules pour ses Hô-

xxvj *DISCOURS*

pitaux & pour ses Armées; par tout elles paroissent dictées par le même esprit & dans les mêmes vues. Nous avons plusieurs Ouvrages de cette espèce, à la tête desquels on peut placer celui de M. *Baron*, ancien Doyen de la Faculté de Paris, & autrefois premier Médecin des Armées.

Puis donc que la route est maintenant applanie, il y a tout lieu d'espérer que les moyens prophylactiques & curatifs deviendront désormais plus sûrs & plus faciles. Les Gens de l'Art, guidés par les observations de leurs prédécesseurs, & par leur propre expérience, répandront insensiblement sur cette partie de la Médecine, des lumières

PRELIMINAIRE. xxvij

suffisantes pour conduire le grand nombre de ceux qui, dès le moment qu'ils entrent dans cette carrière, se trouvent chargés des soins les plus importans. Mais la lenteur inévitable des progrès en ce genre, en fait envisager les avantages comme bien éloignés; & si l'on ne fixe pas une méthode plus certaine, on ne peut se flatter d'arriver au but, sans multiplier encore le nombre des victimes. On sent à merveille que dans tous les temps il y aura dans les Armées, & au service militaire, plusieurs Médecins peu expérimentés, qui se trouveront souvent embarrassés dans la pratique, même en possédant toutes les connoissances transmi-

xxvii] *DISCOURS*

ses par les meilleures observations. En effet, tous les cas ne peuvent être prévus ni réunis sous la forme de doctrine, dans ces espèces d'Ouvrages, d'ailleurs très-utiles; les exceptions à la règle ordinaire n'y sont pas toujours assez désignées; enfin, les différens rapports du genre de vie, de la discipline & des travaux militaires, avec les maladies qui en dérivent, n'y sont le plus souvent qu'ébauchés.

Ce sont ces diverses considérations qui font entrevoir la nécessité d'un Ouvrage qui renferme tout ce qui concerne la santé & les maladies des Gens de Guerre, dans les différentes

PRELIMINAIRE. xxix
positions où ils peuvent se rencontrer , & forme un véritable Code. Il serviroit pour l'instruction de ceux qui se destinent au service militaire, & suppléeroit au défaut d'expérience de ceux qui le commencent.

On ne dissimulera pas qu'une pareille entreprise regarde fort peu de gens , & que même le succès en sera toujours médiocre; tant que l'exécution n'en sera pas confiée aux plus habiles Maîtres. Ainsi, quand j'ose en tracer ici le plan , je déclare volontiers que c'est moins par confiance en mes lumieres, que par l'espoir de voir un jour mon esquisse mieux digérée par des Auteurs plus éclairés. Ils ne pourront manquer de re-

b iij

xxx *DISCOURS*

connoître l'importance de cet Ouvrage, & de saisir une si belle occasion pour développer leurs talens, & montrer leur amour pour l'humanité.

Conduit dès mes plus jeunes ans par les leçons de mon pere dans la pratique de la Médecine & de la Chirurgie militaire, je n'ai pas discontinué de rechercher avec lui les causes générales & particulieres des maladies les plus fréquentes parmi les Gens de Guerre. Les dernieres Campagnes m'ayant fourni des matériaux nécessaires, & en grand nombre, je conçus l'idée de l'Ouvrage que je publie aujourd'hui, dans l'espérance de concourir au bien général avec

PRELIMINAIRE. xxxj

ceux qui ont écrit sur cette matière; mais la longueur & la difficulté du travail, ainsi que les différentes occupations qui m'en ont souvent distrait, en ont aussi retardé l'impression.

J'ai tâché d'étayer mes assertions & mes moyens sur les observations des plus célèbres Ecrivains. J'ai même inséré dans le corps de ce Traité plusieurs de celles qui m'ont été communiquées par mes Confreres, qui ont servi avec le plus de distinction pendant la dernière Guerre, afin de suppléer, en quelques endroits, au défaut de celles qui m'ont manqué, ou de confirmer les miennes.

Je n'ai cependant pas traité
b iv

xxxij *DISCOURS*

ce sujet sous la forme particuliere d'observations , parce que , par le plan que je me suis imposé , cette méthode m'auroit entraîné dans des détails infinis , & peu utiles. Il suffit d'avertir le Lecteur que tout ce qui y est avancé , est fondé sur l'expérience , la doctrine reçue , ou décrit d'après les Auteurs les mieux famés.

Je divise ce Traité en trois Parties.

Dans la premiere , je considere le Militaire dans l'état de santé , & dans ses diverses positions , pendant la Paix & pendant la Guerre. J'indique les causes générales de ses maladies , en exposant la nature des dangers & des calamités auxquels

PRELIMINAIRE. xxxiiij

son genre de vie & ses travaux le livrent ; & je joins à chaque Section ou Article les moyens prophylactiques les plus convenables.

Dans la seconde , j'examine les différens établissemens formés pour le traitement des malades, les secours qu'on y administre , & j'entre dans le détail de tout ce qui peut concourir à rendre ces moyens utiles. Ensuite je passe à quelques projets qui m'ont paru mériter d'être placés dans cet Ouvrage.

La troisième & dernière Partie , plus étendue que les deux autres ensemble , traite des maladies des Gens de Guerre, considérés dans toutes les positions

xxxiv *DISCOURS.*

de Paix & de Guerre qui leur
sont propres. Je passe sous silen-
ce tout ce qui concerne la Chi-
rurgie, parce que l'on peut con-
sultier les Auteurs que j'ai cités
ci-dessus, & que je ne pourrois
rien ajouter à ce qu'ils ont écrit
sur cette matiere.





A V I S

DU LIBRAIRE.

I L n'y a qu'un très-petit nombre d'Auteurs qui aient bien écrit sur la Médecine Militaire, & il n'en est aucun qui ait embrassé la totalité des rapports de cette partie de l'art de guérir. Ils paroissent avoir été presque tous occupés d'une seule branche, (des Maladies des Armées) qui est, à la vérité, très-essentielle; mais cependant insuffisante, puisqu'elle ne réunit pas tous les objets relatifs à la santé des Gens de Guerre.

Il manquoit donc un Traité sur cette matiere, qui rassemblât tout ce qui concerne l'homme de Guerre, considéré dans l'état de santé ou de

xxxvj A V I S

maladie, quelle que soit la position où il se trouve. Le Code de Médecine Militaire, qui paroît aujourd'hui, remplit cet objet.

La premiere Partie expose le genre de vie, la discipline & les travaux militaires, les maladies qui en dérivent, les moyens d'en détruire ou affoiblir les causes. Les Officiers généraux ou particuliers y trouveront toutes les ressources qu'on peut désirer pour conserver la santé des Soldats, & une règle de conduite très-utile, non-seulement pour former la Jeunesse aux travaux guerriers, mais pour s'y entretenir eux-mêmes.

La seconde Partie est le précis d'une réforme nécessaire dans les Hôpitaux. Ces mêmes Officiers y pourront facilement reconnoître l'abus & les moyens d'y remédier. Quelques

DU LIBRAIRE. xxxvij

projets , qui sont à la suite de cette Partie, ont pour but le soulagement des malades , les secours plus prompts & plus faciles , & la diminution des dépenses. Il semble qu'en adoptant les vues de l'Auteur , on rendroit également service à l'Etat & aux Gens de Guerre.

Quant à la troisième Partie , elle renferme la description des Maladies les plus fréquentes dans les Troupes , soit en temps de Paix , soit pendant la Guerre.

Il falloit , pour composer ce Code , un Médecin qui eût été lui-même dans les différentes positions qui y sont décrites ; & c'est précisément le cas où se trouve l'Auteur. Il a servi pendant plusieurs années dans les Hôpitaux militaires ; il a fait la Guerre dernière à la suite d'un Régiment , &

s'est enfin trouvé avec lui dans les garnisons & quartiers de paix ; de sorte qu'il a pu observer la vie, la discipline & les travaux des Militaires, les causes particulieres & générales qui dérangent leur santé dans ces diverses positions, les secours qu'on leur donne, la nature & le genre de leurs maladies.

Il ne présente cet Ouvrage que comme un abrégé, qu'il croit avec raison nécessaire, & devoir servir de modele. Cependant c'est de tous ceux qui ont paru jusqu'à ce jour, le plus étendu & le plus détaillé. Il est rempli d'observations également neuves & intéressantes. On ne peut même contester que la premiere Partie, & plusieurs Articles des deux autres, appartiennent entierement à l'Auteur.

DU LIBRAIRE. xxxix

Il paroît que son objet principal est de détruire les abus & les préjugés contraires à la santé des Soldats & au bien de l'Etat. S'il lui échappe quelquefois des vérités un peu dures, elles n'ont que des applications vagues. La personnalité ne se rencontre nulle part : il ménage même ceux qui sont assez publiquement blâmés. Mais comme il est impossible de proposer des moyens de réforme, sans en établir les motifs, il est obligé de les déduire avec courage & fermeté.

La clarté du style est ce à quoi il s'est le plus appliqué ; & en effet, les détails n'admettent guères la possibilité d'une diction éloquente, parce que les répétitions trop fréquentes s'y opposent. Ainsi l'Auteur a préféré de sacrifier l'élégance à la netteté dans la division, l'exposition & la con-

nexion des matieres. Ces trois points sont exactement remplis dans cet Ouvrage.

On peut dire cependant qu'il laisse à désirer deux articles très-intéressans, (une matiere médicale, & la partie chirurgicale). Mais il renvoie modestement pour cette derniere aux Traités qu'il cite dans le Discours préliminaire, en avertissant qu'il ne pourroit rien y ajouter. Quant à la matiere médicale, il cite aussi avec éloge celle des Hôpitaux; mais il paroît ne pas faire un cas singulier du grand usage des remedes, & ceux qu'il indique dans le cours de l'Ouvrage, sont suffisans pour la pratique.

On peut d'avance se flatter que ce Code sera goûté des Militaires, par l'utilité qu'ils en doivent retirer, par

DU LIBRAIRE. xlj

la vérité des faits qu'il contient, & qui ne leur sont point inconnus. Les vues patriotiques de l'Auteur doivent lui assurer l'estime de ses concitoyens.

Les Médecins y trouveront les vrais principes de leur art. C'est le jugement du plus célèbre Praticien de cette Capitale. La Médecine hippocratique est la base de ce Traité, qui est uniquement fondé sur l'observation. Toutes les fois qu'il est dans le cas d'avancer des faits que l'expérience peut faire regarder comme peu vraisemblables, il en appelle aux Gens de l'Art, qui ont suivi la même carrière que lui.

On supplie le Lecteur de ne point s'arrêter à quelques propositions isolées, qui peuvent d'abord paroître un peu hasardées. Il en reconnoîtra la vérité, en suivant les rapports &

xlij AVIS DU LIBRAIRE.

l'enchaînement des matieres entr'elles , & en démêlant ce qui est de projet & ce qui est de fait.

Il sera de même utile qu'il ait la précaution de voir la page des Errata à chaque volume , & de corriger les endroits qui le requierent , avant d'entamer la lecture. Il n'y a rien qui défigure tant un Ouvrage , qu'une faute placée au milieu d'une phrase intéressante ; & quel que soit le soin d'un Auteur pour la correction des Epreuves , il est presque impossible qu'il ne lui échappe quelques erreurs typographiques.





TABLE DES CHAPITRES

Contenus en ce Volume.

CHAPITRE PREMIER.

DES différens Grades Militaires,
page 1

SECTION I. Des Officiers supérieurs
ou généraux, & de ceux qui doivent
le devenir, 5

SECTION II. Des Officiers particuliers
ou inférieurs, 23

SECTION III. Des Soldats & de leurs
différentes espèces, 31

CHAPITRE II.

Préceptes généraux sur les principaux
objets qui intéressent la santé du Soldat,
37

T A B L E

SECTION I. <i>Du Vêtement militaire ,</i>	38
SECTION II. <i>Du Logement des Soldats ,</i>	44
SECTION III. <i>De la Nourriture des Soldats ,</i>	58
SECTION IV. <i>Du service & de l'exercice des Gens de Guerre , relativement à leur santé ,</i>	88
SECTION V. <i>De l'air , & des positions en général ,</i>	94
SECTION VI. <i>Des Marches de Paix ,</i>	117
SECTION VII. <i>De la discipline & des mœurs du Soldat ,</i>	133
SECTION VIII. <i>Des nouveaux Soldats ,</i>	141
SECTION IX. <i>Instruction pour les Recruteurs , sur la maniere de reconnoître si un homme qu'on engage est propre au Service .</i>	156

C H A P I T R E I I I .

<i>Des Armées ,</i>	162
---------------------	-----

DES CHAPITRES.

SECTION I. *De la disposition des Gens
de Guerre , à l'entrée de la Campa-
gne ,* ibid.

SECTION II. *Des premiers mouvemens
de l'Armée , à l'ouverture de la Cam-
pagne ,* 167

SECTION III. *Des Camps ,* 180

§. I. *De la position des Camps ,* 181

§. II. *De la vie des Camps ,* 192

§. III. *Du service des Camps ,* 220

SECTION IV. *Des Armées baraquées ,*
225

SECTION V. *Du cantonnement des Ar-
mées , à la fin de la Campagne ,* 229

SECTION VI. *Du quartier d'hiver des
Armées , relativement à la santé ,* 232

SECTION VII. *Des Armées en marche
dans les différentes saisons , & de leurs
différentes évolutions ,* 238

§. I. *Des marches forcées des Armées
dans les différentes saisons ,* 240

§. II. *Des Bivacs ,* 246

T A B L E

§. III. Des retraites des Armées ,	251
SECTION VIII. Des Batailles , de leurs accesssoires & leurs suites ,	254
SECTION IX. Des Sièges ,	260
SECTION X. Des Camps volans , Dé- tachemens , & autres Corps séparés de l'Armée , &c.	272
SECTION XI. Des Troupes de l'Ar- tillerie , & des Gens des Vivres , par rapport aux dangers de la Guer- re ,	276
SECTION XII. Des Officiers & des Soldats qu'on envoie en recrues , ou auxquels on accorde des congés d'hi- ver ,	281
SECTION XIII. Du Quartier général ,	293

C H A P I T R E I V.

Des suites nécessaires de la Guerre ,	298
SECTION I. Des différens théâtres de la Guerre ,	299

DES CHAPITRES.

SECTION II. *Des effets de la Guerre sur les différentes contrées où elle est portée,* 309

SECTION III. *De l'état des Troupes revenues en France après une longue Guerre ; des suites de celle-ci dans le Royaume ; & des moyens les plus efficaces pour rétablir la discipline & le bon ordre nécessairement dérangés,* 321

§. I. *De l'état des Troupes revenues en France après la Guerre,* 322

§. II. *Des effets d'une longue Guerre sur le Royaume,* 326

§. III. *Des moyens les plus efficaces pour rétablir la discipline & le bon ordre nécessairement dérangés, après une longue Guerre,* 333

Fin de la Table de la premiere Partie.

ERRATA.

PAGE xxx du Discours Préliminaire , 1. 9 ; effacez *sur*.

Pag. 66 lig. 23 , au lieu de *celle-là* , lisez *la viande*.

Pag. 67 , lig. 5 , effacez *même* ; & à la lig. 7 , au lieu de *soupe* , lisez *celle*.

Pag. 84 , lig. 20 , au lieu de *leur* , lisez *le*.

Pag. 95 , lig. 17 , après *ou* , ajoutez *qui*.

Pag. 96 , lig. 5 , effacez *dans l'air*.

Pag. 144 , lig. 10 , au lieu de *cet* , lisez *son*.

Pag. 153 , lig. 3 , au lieu de *qu'ils* , lisez *qu'elles*.

Pag. 156 , lig. 15 , au lieu de *ont* , lisez *font*.

Pag. 201 , lig. 22 , au lieu de *trouvent* , lisez *rencontrent*.

Pag. 235 , lig. 13 , au lieu de *de* , lisez *d*.

Pag. 245 , lig. 3 , après *obstacle* , ajoutez *elle*.

Pag. 295 , lig. 5 , au lieu de *font* , lisez *font*.

Pag. 326 , lig. 19 & 20 , au lieu de *des Gens de Guerre* , lisez *des Soldats*.



C O D E

D E

MÉDECINE MILITAIRE.



PREMIERE PARTIE.

De la santé des Gens de Guerre.



CHAPITRE PREMIER.

Des différens Grades Militaires.

QUOIQUE'IL n'y ait aucun grade militaire auquel tous les Sujets du Roi ne puissent aspirer , il est cependant reçu que chacun , selon son état & sa condition , est destiné à un genre de ser-

I. Part.

A

2. CODE DE MÉDECINE

vice particulier : ainsi les Gens de la Cour & la haute Noblesse occupent les premiers postes. La condition d'un moins haut parage & les bonnes familles de la Robe & de la Bourgeoisie , sont faites pour le second rang ; tandis que le troisième & dernier est annexé au Peuple des Villes & des campagnes.

On peut donc , relativement aux différentes classes de Citoyens qui composent le Militaire , distinguer trois grades qui leur sont dévolus ; savoir celui d'Officier supérieur , dans lequel on comprend tous les Gens de qualité qui servent à ce titre , ou pour y parvenir ; tels que dans le premier cas , les Colonels , les Officiers généraux , &c. & dans le second , les jeunes Officiers qui passent rapidement par les emplois subalternes , pour arriver aux précé-

dens. Le second grade est celui des Officiers particuliers ou subalternes , qui restent le plus souvent & presque toujours dans cet état. Le troisième enfin est celui des Soldats.

Cette distinction , qui demanderoit de plus grands détails dans un traité sur l'art militaire , est suffisante ici , pour prouver que les mêmes causes qui doivent agir sur des individus aussi essentiellement différens , eu égard à la constitution , au régime , aux mœurs & aux habitudes , doivent produire des lésions relatives , & plus ou moins graves.

On verra dans les Sections suivantes quelles sont les raisons de la différence qui se trouve entre ces individus ; & mon dessein est d'y montrer quelle seroit la meilleure

4 CODE DE MÉDECINE

maniere de les former à la profession des armes, & de les rendre moins sujets à l'action de tant de causes réunies pour altérer la santé.

Ce Chapitre renferme la division des trois états ou grades ci-dessus mentionnés, avec des remarques succintes sur les moyens de former ou conserver la santé des Gens de Guerre. J'aurois désiré pouvoir m'étendre davantage sur ces objets, & en particulier sur la premiere Section; mais j'ai tant d'autres détails à suivre, que je suis contraint de traiter ceux-ci en abrégé.



SECTION PREMIERE.

*Des Officiers supérieurs ou généraux,
& de ceux qui doivent le devenir.*

LA santé des gens de qualité est d'autant plus intéressante, que c'est principalement à eux que le sort de l'État est confié, puisqu'ils sont destinés à l'emploi le plus distingué & le plus essentiel, celui de commander à ceux qui en soutiennent les droits. Si l'on néglige les moyens propres à former leur jeunesse aux travaux militaires, ils trouvent dans le métier de la Guerre une source inépuisable d'infirmités, souvent une mort prématurée, par l'effet des maladies; ou du moins le déplaisir sensible de ne pouvoir remplir une carrière glorieuse & utile. Si ceux qui sont déjà formés ne tiennent

6 CODE DE MÉDECINE

pas une conduite propre à maintenir le corps dans l'habitude des exercices militaires, ils trouvent dans l'alternative du repos & du mouvement, de la mollesse & des travaux guerriers, les occasions fréquentes de finir aussi tristement leurs jours, qu'ils auroient pu les prolonger honorablement.

Mais lorsque tous les avantages qu'on peut désirer pour former à la profession des armes, sont réunis dans la condition des Grands, dont on connoît la destination, dès le moment de leur naissance; quand l'intérêt particulier de ceux qui sont au Service exige d'eux un régime de vie conforme à leur état, il naît de part & d'autre mille obstacles qui font négliger les moyens les plus salutaires.

Parmi les causes qui rendent leur

éducation physique défectueuse, les plus familières sont, 1° la foiblesse trop ordinaire de leur constitution; 2° les soins mal entendus qu'on prend de leur enfance; 3° la somptuosité qui régné dans tout ce qui les environne, les délices de la table, les occasions fréquentes de plaisirs, de luxe & de mollesse; 4° enfin, la manière dont ils sont dirigés dans leurs premiers exercices militaires.

La foiblesse du tempérament paroît être parmi les Grands une suite de la dégénération de l'espèce, occasionnée par leurs mariages précoces, par la mauvaise santé des parens, qu'une vie trop molle & trop voluptueuse affoiblit nécessairement, & par la transmission des vices particuliers qui naissent dans les humeurs, en raison du

8 CODE DE MÉDECINE

dérèglement auquel on s'est livré. Ces différentes causes trop fréquentes, & qui frappent singulièrement les gens éclairés, n'ont pas besoin de commentaire : on sent facilement qu'il en doit résulter des suites très-fâcheuses pour la propagation. Mais en considérant uniquement la foiblesse de la constitution physique comme un obstacle à l'éducation qui seroit convenable pour les former de bonne heure à la profession des armes, on voit que, comme la conservation du nouveau né devient d'autant plus précieuse, qu'il y a plus lieu, par les raisons ci-dessus alléguées, de craindre pour ses jours, & qu'il est souvent incertain que sa perte puisse être réparée, tous les soins aussi se portent de ce côté, mais sont si mal entendus, qu'il en dérive les plus grands inconvéniens.

Rien n'est plus contraire en effet à la santé des enfans de qualité, que la maniere dont on les habille ordinairement, dont on les couche ; & dont on cherche à les préserver des petits accidens auxquels ils sont sujets, ainsi que des injures du temps. L'expérience démontre que les corps de baleine & les vêtemens ferrés s'opposent au développement des parties ; que les couchettes molles rendent le corps plus délicat & plus foible ; que les bourlets & les autres précautions qu'on prend pour empêcher qu'en tombant ils se blessent, ne servent qu'à retarder les progrès des forces, & donnent quelquefois lieu au rachitisme, dans des sujets déjà mal disposés, comme le sont ceux-ci ; enfin, qu'en les couvrant davantage à la tête & au corps, pour tâcher de

10 CODE DE MÉDECINE

les préserver du froid , ils sont moins garantis de fluxions , de catharres , &c. Au contraire , les habillemens lâches favorisent l'extension des solides , & ne laissent aucune crainte sur la taille. Les couchettes de paille & de crin rendent la peau moins sensible , plus dure , & renforcent la machine. En l'abandonnant presque à elle-même , elle se soutient plutôt , & ses mouvemens deviennent infiniment plus libres & plus faciles. En un mot , moins on la couvre , & moins on cherche à la tenir chaudement , moins aussi elle est susceptible des impressions différentes de l'air.

Il faudroit donc bannir de la première éducation de ces enfans tant de soins mal combinés , *nuisibles ou superflus* , pour en substituer d'autres qui sont d'autant plus

nécessaires dans la circonstance actuelle , que non-seulement il est question de former des corps qui puissent un jour soutenir les travaux de la Guerre ; mais qu'on a aussi à corriger les dispositions malheureuses qu'ils ont apportées en naissant. Ainsi l'usage des bains froids , reconnu pour un remède assuré contre la foiblesse du corps , devoit être un des principaux moyens employés dans l'état où se trouvent la plupart des enfans de qualité. On observe que ceux à qui on rase la tête , pour la tenir ensuite pres-que toujours nue , deviennent moins sujets aux maladies qui dépendent de l'action du froid & du chaud ; les appartemens vastes & bien aérés en tout temps , sont toujours les plus sains. Quand les forces , accrues avec l'âge , le per-

*

12 CODE DE MÉDECINE

mettent , l'exercice du cheval , des armes & de la chasse , forme insensiblement le corps à la fatigue , aux injures de l'air , & conséquemment aux travaux militaires.

Leur nourriture , qui devoit concourir avec tous ces moyens , est en général trop exquise , pour qu'on puisse en espérer quelques bons effets ; au contraire , les mêts épicés & les spiritueux , dont on fait un grand usage à la table des gens riches , font naître dans les humeurs une acrimonie dangereuse , qui bientôt ruine la santé. C'est la frugalité seule qui peut rendre le corps robuste ; elle convient sur-tout à la jeunesse qui se destine aux armes , puisqu'elle est souvent dans le cas d'y être soumise , en faisant la guerre ; d'ailleurs les alimens les plus

simples sont ceux qui réparent & fortifient davantage.

Les occasions fréquentes de plaisirs, de luxe & de mollesse, qui se trouvent dans la Capitale, exigent qu'on y porte continuellement une attention singulière; car rien n'est plus propre à énerver le corps, & à déranger pour jamais la santé, que les plaisirs précoces & en tout genre auxquels se livre la jeunesse. Plusieurs Seigneurs, pénétrés de cette vérité, ont pris le parti sage d'éloigner leurs enfans au sortir du Collège, & de les envoyer, avec des Gouverneurs, dans des Villes de Guerre, où ils trouvent des moyens pour s'instruire dans la profession pour laquelle ils sont nés, sans courir les risques du libertinage. Il est bon d'accoutumer ces jeunes élèves à se servir eux-mêmes; ils en devien-

14 CODE DE MÉDECINE

nent plus vigilans & plus adroits :
enfin tous les objets de luxe , &
sur - tout l'usage des voitures , doi-
vent leur être interdits , comme des
causes qui augmentent la mollesse
& la nonchalance.

Il reste à parler maintenant de la
maniere dont on dirige leurs pre-
miers exercices militaires : elle peut
aussi être regardée comme un obs-
tacle propre à empêcher qu'ils se
forment aux travaux de la Guerre.
Il est constant que l'esprit de l'Or-
donnance est favorable en tous
points aux vues qu'on devoit se
proposer à cet égard ; mais l'exé-
cution est presque toujours en dé-
faut. On voit en effet que les nou-
veaux Réglemens , qui n'admettent
au grade d'Officier qu'à seize ans ,
& à celui de Colonel , qu'après
l'âge de vingt-trois ans , entendent

MILITAIRE. 15

qu'on préparera la Jeunesse, pendant l'espace de sept années, à tous les exercices militaires; & il y est d'ailleurs si positivement expliqué qu'il faut passer par tous les grades; qu'il est évident que, si on les suivoit ponctuellement, on n'auroit rien à ajouter sur cet objet. Cependant il paroît que c'est plutôt pour la forme, que les jeunes gens de qualité sont soumis à l'Ordonnance. A peine ont-ils monté une garde de Soldat, qu'on les fait Officiers. Une fois parvenus à ce grade, ils passent quelque temps à leur Régiment, & ensuite rejoignent leurs dieux pénates, pour se livrer aux plaisirs qui naissent de toutes parts dans la Capitale. Quelques exercices auxquels ils sont occupés à leurs Troupes, sont suivis le plus souvent du dérégle-

16 CODE DE MÉDECINE

ment le plus marqué en tout genre ; & enfin ils arrivent à l'âge où il est permis d'aspirer aux postes éminens , avant d'avoir fait quelques pas pour s'y former , ou les mériter.

Si l'on vouloit exécuter à la lettre ce qui est ordonné à cet égard par le Gouvernement , on formeroit cette Jeunesse comme il convient qu'elle le soit. En passant par les différens grades , & restant pendant l'espace de sept ans , sans interruption , dans l'exercice militaire , sous la tutelle des supérieurs , les sujets deviendroient sans contredit assez forts & assez robustes , pour en soutenir tous les travaux.

Il me reste maintenant à parler de la manière dont ceux qui sont avancés dans le Service , se gouvernent pendant la Paix & pendant la

Guerre. Il n'est guères possible de voir un exemple aussi frappant d'alternative dans le régime de vivre, que l'est celui qu'ils offrent dans ces deux positions différentes : on diroit que le même individu est composé de deux hommes absolument distingués. A la Cour ou à la Ville, qu'ils habitent par état, on les voit livrés, ou par goût, ou par habitude, ou pour suivre l'usage, à tout ce que la mollesse, la bonne chere & le luxe ont de plus recherché. A la Guerre, au contraire, toutes les espèces de dangers & de calamités, les travaux les plus rudes, sont pour eux des occasions de gloire; ils les cherchent par-tout, & les supportent avec intrépidité : de maniere que de l'état de mollesse & de luxe dans lequel ils sont

18 CODE DE MÉDECINE

plongés à la Ville & à la Cour , ils passent rapidement à la vie frugale & laborieuse de la campagne , avec une facilité qui doit étonner tous ceux qui sont instruits des détails dont ces deux situations sont susceptibles. Enfin , quand on observe même cette variété , lorsqu'ils passent de la campagne au quartier , & de celui-ci à celle-là , pendant la Guerre , on a peine à se persuader la possibilité d'une opposition si frappante.

Un contraste si marqué , qui caractérise en même temps l'amour dominant des François pour la gloire & les plaisirs , deviendrait sans doute très-pernicieux à l'État , si , parmi le grand nombre des gens de qualité , il ne s'en trouvoit toujours plusieurs exempts de la con-

tagion, ou dont l'éducation a formé le tempérament, de manière à être moins sujet aux effets dangereux de cette alternative.

Pour se former une idée des suites qu'elle entraîne, on peut se représenter un jeune Seigneur, sur la santé duquel on n'aura pas assez travaillé, pour le rendre propre à la Guerre; ou un autre plus âgé, épuisé par la mollesse & les plaisirs; dans le cas de se rendre l'un ou l'autre à l'armée. La cuirasse ou le casque sont des fardeaux insupportables, sous lesquels ils plient & succombent; de manière qu'on les voit préférer de s'exposer imprudemment à tous les coups, plutôt que d'en éviter la plus grande partie, en portant ce harnois. Les injures de l'air, les bivacs, les marches forcées, la disette, &c. attaquent enfin successi-

20 CODE DE MÉDECINE

vement, ou ensemble, leur foible machine, qui est soutenue uniquement par l'effort du courage, mais qui bientôt s'affaïsse sous le poids dont elle est accablée.

On n'ignore pas que les grands Seigneurs sont plus rarement dans le cas de souffrir des inconvéniens de la Guerre, que le reste des Militaires, soit parce qu'ils trouvent des ressources plus grandes pour s'en garantir, soit parce que leur service est en général moins pénible; mais il suffit que dans certaines circonstances, ils ne puissent les éviter, ou que l'activité qui succede au repos & à la mollesse, soit toujours pernicieuse, pour être convaincu du tort que ces vicissitudes doivent faire à la santé.

Tant de causes réunies, propres à diminuer le zèle pour le Service,

n'alterent cependant pas le courage de ceux mêmes en qui elles ont leur plein effet : ce qui fait assurément l'éloge de la bravoure & des sentimens des Seigneurs François , qui , prenant toujours , & inspirant aux leurs l'honneur pour l'unique guide de leurs actions , sont dans toutes les occasions prêts à répandre leur sang pour leur Maître & leur Patrie. S'ils ne suivent pas tous la conduite nécessaire pour rendre leurs services plus utiles , en s'exposant moins , ce n'est que parce qu'ils ne sont pas aussi éclairés sur leurs intérêts particuliers , que sur celui du bien public. J'espère qu'ils me pardonneront d'autant plus facilement cette digression , qu'en n'attaquant personne , j'ai cherché à montrer à ceux qui s'écartent de la route la plus sûre , combien il

22 CODE DE MÉDECINE

est essentiel qu'ils y rentrent, & que mes conseils se sont étendus sur la manière la plus convenable d'élever & de former la Jeunesse aux travaux militaires.

Les gens de qualité, plus en état d'apprécier la valeur des raisons qui m'ont déterminé, ne pourront se refuser à l'évidence du principe dont elles dérivent, savoir que, comme rien n'est plus avantageux pour l'éducation de la Jeunesse, que d'être instruit de l'état auquel elle est destinée, ils font (les Gens de qualité) plus dans le cas, que le reste des citoyens, d'élever leurs enfans comme il convient, puisque le Service militaire est en France leur unique apanage.



SECTION II.

Des Officiers particuliers ou inférieurs.

QUOIQ'IL se trouve plusieurs gens de qualité dans le second rang, les uns n'y sont qu'en passant ; & dans ce cas c'est la Section précédente qui les regarde ; mais il en est d'autres qui y restent long-temps ou toujours, soit par le défaut d'occasion, soit par celui de fortune, soit pour le genre de vie réduits au même taux, ou à peu près, que la deuxième classe.

En général, la Jeunesse d'un moins haut parage, quoiqu'éllevée plus mollement encore qu'il ne convient, est cependant moins exposée aux effets dangereux du luxe & des plaisirs ; soit parce que les moyens lui manquent, soit parce qu'elle n'a pas des

24 CODE DE MÉDECINE

occasions si fréquentes de s'y livrer, à la campagne & dans les Villes de Provinces, où les mœurs sont d'autant plus épurées, & les objets de luxe & de plaisirs d'autant plus rares, que l'éloignement du centre est plus grand. On peut donc dire que la Jeunesse de campagne, élevée plus durement que celle des Villes, est la plus propre au Service militaire; ensuite celle des petites Villes, & de suite, jusqu'aux Officiers qui sont de la Capitale, dont l'éducation, relative à leur fortune, est souvent contraire à ce qu'ils soient aussi forts & aussi sains que les autres.

Mais lorsqu'ensuite on considère la vie que mènent la plupart des Officiers particuliers, on voit aisément qu'ils doivent être bien moins exposés aux effets des vicissitudes militaires.

litaires. Les différens emplois qui leur sont distribués les mettent continuellement en haleine. Dix-huit mois de service, sans interruption, pendant lesquels ils sont presque journellement tous les exercices ou évolutions militaires; les routes d'une garnison ou d'un quartier à l'autre, qui leur sont parcourir, pendant l'espace de dix ou douze ans, la plus grande partie des Provinces du Royaume; la vie frugale* que leur fortune ou leur situation les obligent de mener; enfin les travaux ordinaires du matin, qui les forcent de se coucher & se lever de meilleure heure, fortifient insensiblement cette pépinière de braves gens, & les rend moins su-

* Il a paru depuis peu une Ordonnance très-sage sur le prix des Auberges, par laquelle cette frugalité si utile se maintiendra encore mieux.

I. Part.

B

jets aux maladies, que les gens de qualité.

On peut à cet égard consulter l'expérience. Aux épidémies des armées près, auxquelles les Officiers particuliers sont plus exposés, que les Officiers supérieurs, on voit que la santé de ceux-là est plus robuste que celle de ceux-ci; que les Officiers élevés à la campagne sont plutôt formés à ce genre de travail, ou du moins n'en souffrent pas autant, dans les commencemens; que ceux des Villes de Provinces, qui ont été éduqués, ou dans les principes d'une vie active, ou dans la médiocrité, y ont plus d'aptitude que ceux des Capitales; & les plus riches; enfin, que les jeunes gens sur lesquels on veille de plus près, s'y forment facilement, & que les anciens Militaires y sont tellement endurcis, que rien ne

dérange leur santé , même dans les cas les plus épineux.

Mais pour former les jeunes gens au métier de la Guerre , il est 1°. nécessaire que ceux qui commencent à servir , soient retenus par une discipline qui empêche le désordre auquel ils ne sont que trop portés ; 2°. il faudroit qu'il y eût une paix assez longue pour jouir du fruit de cette discipline ; ou du moins , il faudroit former , pour ainsi dire , un magasin , d'où l'on tirât ceux qui , en temps de Guerre , doivent remplacer les Officiers qu'on perd journellement. Sans l'un de ces deux points , il seroit difficile d'éviter les inconvéniens qu'entraîne le changement perpétuel auquel la Guerre expose , tant par rapport aux exercices , qu'aux travaux , au climat , à la nourriture , &c.

28 CODE DE MÉDECINE

On ne peut rien ajouter aux Ordonnances qui concernent la discipline ; & les plus grands inconvéniens n'auront plus lieu désormais , quant à ce qui concerne le second point , par la bienveillance du Roi , qui , dans l'établissement de l'École Royale Militaire , laissera à la postérité un témoignage authentique de sa gloire & de son amour pour ses Sujets. On trouve , en effet , dans cette École , déjà multipliée dans le Royaume , une pépinière d'Officiers , qui pourront remplir sur le champ , pendant la Guerre , les places qui viendront à vaquer , puisque les jeunes gens y sont élevés de la manière la plus avantageuse pour le service.

Ce monument , qu'on peut regarder en quelque sorte comme plus glorieux pour le Maître , & plus

utile à la Nation , que l'établissement de l'Hôtel Royal des Invalides , puisqu'il a pour objet des services qu'on attend des citoyens , tandis que l'autre n'en est que la récompense , a cet autre avantage , que les mœurs , les principes & la subordination , si nécessaires pour le bien du Service , & trop souvent négligés dans les éducations particulières , sont une partie essentielle de celle qu'on donne aux Éleves de l'École Militaire. Or il en est des Officiers particuliers à l'égard des Soldats , comme des supérieurs à celui de la totalité des Gens de Guerre : celui qui commande doit avoir les qualités qu'il veut trouver dans les autres : & l'exemple en ce genre fait plus d'effet que toutes les corrections.

On ne peut cependant dissimu-

*

30. CODE DE MÉDECINE

ler que , malgré les plus sages préceptes & les meilleures précautions , il n'y ait un grand nombre de maux attachés à la condition militaire ; & dont les Officiers généraux , ainsi que les particuliers , ne pourront jamais être absolument garantis. On verra dans les Sections suivantes les causes diverses de ces inconvéniens , auxquels chacun , selon son état , sa position & son genre de service , sera plus ou moins exposé. Il suffit d'avoir montré ici les conditions les plus nécessaires , pour former la Jeunesse à l'état militaire , & d'avoir indiqué les causes générales & particulières du peu d'aptitude à cet état , dans plusieurs d'entr'eux.



SECTION III.

Des Soldats & de leurs différentes espèces.

LA classe des Soldats est, relativement aux individus qui la composent, celle qui est le plus en état de supporter les exercices, les travaux & les calamités, inséparables de la profession des armes; mais aussi c'est elle qui en porte le fardeau le plus pesant, & qui est le moins pourvue de tout ce qui seroit nécessaire pour le diminuer.

Le nom de Soldat, pris génériquement, comprend également les gens de pied & de cheval, qui sont les espèces. Celles-ci méritent qu'on les distingue relativement aux influences particulières qu'ont sur elles

32 CODE DE MÉDECINE

plusieurs causes qui agissent plus spécialement sur chacune , & par la différence des individus.

En effet , les gens de pied infiniment plus nombreux , sont moins bien vêtus , font un service plus pénible , ont une paye plus modique , que les gens de cheval ; ils sont , outre cela , toujours enfermés dans des garnisons & dans des casernes , plus exposés aux injures du temps , aux influences du mauvais air , & aux maladies qui dépendent de la fatigue. Comme plus nombreux , ils sont moins choisis , l'espèce en est en général moins robuste ; & leur genre de vie ne contribue pas peu à les empêcher de le devenir , quand même ils y auroient autant de disposition que l'homme de cheval.

Parmi les gens de cheval , on compte le Cavalier , le Dragon &

le Huffard. Ce dernier est dans une classe particuliere, qui réunit tous les avantages possibles pour la santé. En temps de Paix, il est également aussi bien vêtu & nourri que le Dragon & le Cavalier; il n'est pas plus occupé qu'eux, & passe le même temps en quartier & en garnison. A la Guerre, quoique toujours en haleine, le plus souvent au bivac, il ne lui manque presque jamais rien; de sorte qu'on pourroit regarder cette espèce de Soldats comme la plus heureuse, si la crapule, qui lui est familiere, ne la rendoit d'ailleurs sujette aux maux qui en dépendent.

Quant au Cavalier, on peut le regarder comme le Soldat le plus précieux, & dont l'espèce est la plus rare: aussi est-il le mieux vêtu, le mieux payé, le moins fatigué. Il

34 CODE DE MÉDECINE

passé, en temps de Paix, les deux-tiers de sa vie dans de bons quartiers, où il est très-bien traité, soit pour la nourriture, soit pour le travail ; de sorte que son état est meilleur que celui dont il jouissoit dans la classe où il a été choisi. Ce qui rend en général les Cavaliers plus sains, c'est le choix particulier qu'on fait des individus, qui sortent presque tous du labour, accoutumés aux injures du temps, au cheval, & sont la plupart forts & robustes. Ainsi tout concourt pour en faire des gens sains & nerveux ; puisqu'indépendamment de leur constitution, ils sont moins fatigués, plus en état de se garantir des injures de l'air, & mieux nourris. Ce n'est pas que dans les garnisons ils ne trouvent peut-être des dangers dont le Fantassin est exempt :

par l'habitude ; mais le temps qu'ils y passent est assez court ; & d'ailleurs la sobriété étant plus grande parmi eux, que parmi les autres Troupes, ils sont préservés de plusieurs maux qu'elles n'évitent pas ordinairement.

Les Dragons, qui sont en quelque sorte pendant la Paix à l'instar des Cavaliers, n'ont pas, à beaucoup près, l'avantage d'une constitution aussi vigoureuse ; ils sont d'ailleurs d'une espèce différente, étant, pour la plus grande partie, des fils de Bourgeois ou des jeunes gens de famille, qui ayant en général des mœurs moins épurées, sont beaucoup moins sobres & plus enclins à la débauche. Au reste, ils sont dans le cas d'être placés entre le Cavalier & le Hussard, relativement aux avantages & aux inconvéniens qui résul-

36 CODE DE MÉDECINE

rent en tout temps de leurs services
& leurs positions , pour la santé.

On peut rapporter à cette division
toute autre espèce de Soldats , parce
qu'elle renferme exactement ce qui
appartient à chacune. Ces généra-
lités préliminaires suffisent , pour
donner une notion plus exacte des
matieres contenues dans les Sections
suivantes.





CHAPITRE II.

Préceptes généraux sur les principaux objets qui intéressent la santé du Soldat.

LA classe des Soldats étant celle des Militaires, qui est la plus nombreuse, la plus sujette aux infirmités, & la plus difficile à gouverner, elle exige des détails plus considérables & plus particuliers. La plupart des matieres qui font le sujet de ce Chapitre, ont cependant des rapports plus ou moins éloignés avec les deux autres classes. On en pourra faire aisément l'application.



SECTION PREMIERE.

Du Vêtement.

QUOIQUE je fasse ici du vêtement militaire une Section particulière, c'est moins dans le dessein d'entrer dans ses détails, que pour donner une idée juste de la manière dont il doit être ajusté au corps, & le garantir de plusieurs inconvéniens qui résultent souvent du peu de précaution qu'on prend à cet égard. Je réserve la plupart des autres objets qui y sont relatifs pour le Chap. III.

En général, l'homme de Guerre doit avoir un vêtement qui le couvre suffisamment, pour le garantir des injures de l'air, & léger pour qu'il ne soit pas incommodé de son poids. L'habit complet doit être plus lâche que serré, parce qu'il est démontré par l'expérience qu'on est

plus exposé au froid & au chaud dans un habit ferré, qui gêne d'ailleurs les mouvemens du corps, & est même capable de causer des maladies de cerveau, des ruptures de vaisseaux, &c. lorsqu'il est étroit à un certain point, comme on en a vu quelques-uns.

Au reste, il seroit avantageux que les habits des Soldats ne fussent point de laine, parce qu'elle est susceptible de plusieurs inconvéniens, tels que celui de retenir facilement les miasmes répandus dans l'air, & de se sécher, se nettoyer plus difficilement, enfin celui de s'imbiber de la sueur qui se corrompt, & exhale une odeur putride qui devient dangereuse. On éviteroit ces inconvéniens, en donnant une veste & une culotte de buffle au Soldat, qui pourroit alors porter un habit de toile.

40 CODE DE MÉDECINE

On gagneroit beaucoup à ce chantage, par lequel les Troupes seroient tenues bien plus proprement & plus fraîchement.

Les Cavaliers sont préservés de beaucoup d'incommodités, sur-tout à la Guerre, par leurs manteaux, leurs cuirassés, leur buffle & leurs bottes. Il y a peu de chose à changer dans leurs vêtemens, à la laine près, qui est nuisible.

Mais les gens de pied qui sont continuellement exposés aux effets de la pluie, du soleil, de la poussière, de la boue, du froid & du chaud, méritent ici une place notoire. On doit avoir soin de leur donner des souliers épais, garnis d'une semelle, & de leur faire porter des guêtres cirées. Les brodequins & les bottes molles seroient infiniment plus sains. Il seroit bon de munir chacun d'eux, d'une espèce :

de capuchon de toile cirée, qui préservât la tête, & sur-tout la face, du soleil, de la pluie & du froid. J'en ai vu de merveilleux effets.

On n'entrera point ici dans le détail de la propreté, qui a paru, dans tous les temps, assez essentielle, pour qu'on y veillât de près. Il faut qu'un Soldat change, au moins deux fois par semaine, de linge, & qu'il ne laisse ni trouer ni salir ses bas. Sans cela, la pourriture se met de la partie, la vermine, &c.

On sent à merveille que la plus belle coëffure de l'homme est celle des cheveux; mais le Soldat est plus embarrassé par sa chevelure, qu'elle ne lui est utile. S'il n'est pas toujours bien peigné, la vermine se met facilement à sa tête; la crasse naturelle, la pluie & la sueur la graissent, en bouchent les pores, & y forment un enduit nuisible. Il

42 CODE DE MÉDECINE

feroit plus avantageux que les Soldats eussent la tête presque rasée; par ce moyen elle seroit toujours propre, ou du moins très-facilement décrassée. M. le Comte de Saxe vouloit qu'ils portassent des perruques de peau d'agneau d'Astracan par dessus les cheveux coupés très-court.

Le casque est de toutes les espèces de chapeaux, celui qui convient le mieux, pourvu que par devant il soit garni d'une avance, dite *gardevue*, qui garantisse les yeux de l'ardeur du soleil & de la pluie; & par derriere d'une autre avance, qui, tombant à volonté sur les épaules, défende la nuque des mêmes inconveniens, des coups de sabre, &c.

Le casque, il est vrai, lorsqu'il est échauffé par le soleil, conserve long-temps sa chaleur, & peut devenir très-incommode; mais le ca-

puchon , dont il a été fait mention ci-dessus , empêche qu'il ne le devienne ; d'ailleurs on peut , dans les grandes chaleurs , ôter le casque de temps à autre , & laisser le capuchon. Quand le Soldat se sert du chapeau , il doit en garnir le dessus d'une bonne toile cirée , qui empêche l'eau de pénétrer , & qui en facilite en même tems l'écoulement. Mais si le capuchon en question a lieu , cette précaution est presque inutile. Il y a plusieurs autres observations à faire sur le vêtement du soldat & sur les ustensiles qui lui sont nécessaires , sur - tout pendant la Guerre ; mais je les réserve pour les Sections où il sera traité des diverses positions des armées. Il suffit d'avoir indiqué ici des généralités qui conviennent en tout temps. J'aver-
tis seulement que la plupart des

44 CODE DE MÉDECINE
conseils qui viennent d'être décrits,
sont tirés des meilleures observa-
tions sur la discipline & sur la fan-
té des Gens de Guerre. Il en fera de
même pour les suivans. A ce choix,
j'ai ajouté ce que l'expérience m'a
fait connoître le plus avantageux.
Ainsi, sans blâmer la tenue ordinaire,
& sans rien vouloir réformer, j'ai
cru pouvoir présenter ces vues,
comme très-utiles.

S E C T I O N II.

Du Logement des Soldats.

ON ne parlera ici que de ce qui
concerne le logement des Gens de
Guerre dans le Royaume, & en
temps de Paix, parce qu'on aura
occasion dans le troisième Chapitre
de parler des quartiers & des garni-
sons pendant la Guerre.

Les Troupes sont distribuées dans les différentes Provinces du Royaume : mais les Villes de frontiere en contiennent la plus grande partie. Cette distribution se fait de deux façons. Les unes (la grande partie de l'Infanterie) sont en garnison ; les autres (les deux tiers de la cavalerie) sont en quartier d'hiver. La plupart des Villes de garnison sont des Places de Guerre , les quartiers , au contraire , sont les Villes & les Villages du cœur du Royaume.

Le Soldat est logé dans ces diverses positions , tantôt dans des casernes (en garnison sur-tout) & tantôt dans des maisons particulières. Cette variété , qui paroît d'abord peu importante , influe cependant beaucoup sur la santé , tant en bien qu'en mal. On va voir par ce qui suit , que les casernes deviennent souvent , ou par leur

46 CODE DE MÉDECINE

situation , ou par le défaut de précautions , une source féconde de maladies.

Pour se former une idée des casernes , on doit concevoir un ou plusieurs corps de bâtimens vastes , destinés au logement des Troupes , & divisés en plusieurs étages , contenant plus ou moins de chambres assez grandes , pour pouvoir y placer un certain nombre de lits.

J'ai vu des casernes qui contenoient jusqu'à huit Bataillons. Chaque Compagnie occupe plus ou moins de chambres , qu'on nomme chambrées , dans lesquelles les Soldats vivent en commun. Chaque lit est ordinairement composé d'un matelas , d'une paillasse , d'un traversin & d'une couverture de laine. On fournit une paire de draps par mois. Il est rare qu'un seul homme couche dans un lit : la règle est que chaque lit

soit occupé par deux Soldats. C'est dans la chambre qu'ils font leur ordinaire , & enfin tout ce qui concerne les détails du ménage , n'y ayant point d'autre lieu que celui-là pour le faire.

Il est facile de voir , après cette description , que le concours d'un nombre considérable de Soldats dans un même lieu , peut devenir très-préjudiciable à la santé , si toutes les conditions requises , pour que les causes diverses de maladies soient écartées , ne se trouvent pas réunies. Ainsi le mauvais air , sur-tout celui qui est renfermé , les vapeurs infectes des excréments & des viandes , l'humidité & le froid , qui sont les occasions les plus fréquentes des maladies dans les casernes , doivent occuper singulièrement ceux qui sont faits pour y veiller.

48 CODE DE MÉDECINE

La situation & la construction sont les premières conditions qui méritent quelque considération , & qu'il faut soigneusement observer. Il est essentiel que les casernes soient situées sur un lieu sec , un peu élevé ; exposées à un air libre , & dans le voisinage d'une rivière. Il faut que les chambres en soient hautes & spacieuses , percées de plusieurs grandes croisées , & pour le mieux , aux deux côtés opposés , afin de pouvoir renouveler l'air plus facilement. Il est de même essentiel qu'elles ne soient pas au rez-de-chaussée , où il y a toujours de l'humidité.

Le voisinage de la rivière regarde principalement les latrines , qui , lorsqu'elles n'ont pas cette issue , infectent en tout temps , mais sur-tout pendant celui qui est humide , & portent dans les casernes un miasme putride

putride dont l'air est continuellement chargé *. Lorsque malheureusement il ne se trouve point d'eau courante, on doit placer les latrines dans une des extrémités des casernes, ayant soin de les tenir toujours propres, & de ne loger personne de ce côté.

Rien n'est plus important que de veiller à ce que les chambres soient toujours bien nettoyyées & balayées. Il ne faut pas souffrir que les Soldats laissent, pendant la nuit, sur-

* Cette observation regarde plus particulièrement les Soldats, que les autres hommes; parce qu'en général leurs excréments exhalent des vapeurs plus nuisibles, en raison de la mauvaise disposition de leur santé, & du nombre considérable d'hommes qui vont aux mêmes latrines, dont quelques-uns se trouvent toujours malades, ou prêts à l'être.

I. Part.

C

50. CODE DE MÉDECINE

tout en été, de l'urine dans des pots, parce que ses vapeurs, jointes à d'autres, qui se répandent dans l'atmosphère, peuvent devenir nuisibles. Pour parer à cet inconvénient, il seroit nécessaire qu'il régnât un tuyau de cuivre, ou de plomb, en maniere de cordon, au dehors des casernes, lequel ayant communication avec chaque chambre, conduisît l'urine dans les latrines. Cette communication, qui régneroit dans les chambres, devroit être pratiquée de maniere que par le moyen d'un bouchon, l'odeur ne pût revenir au dedans.

Il ne faut garder aucun malade, & encore moins les galeux, dans la chambrée, si l'on veut éviter que la contagion y gagne. On fait ouvrir les croisées pendant quelques heures de la journée, pour renouveler l'air; & lorsque le froid ne

MILITAIRE. 51

Il ne permet pas, ce qui est rare, on le purifie, en brûlant du vinaigre, ou des baies de geniévres, sur une pelle. Cette précaution est utile dans tous les temps, mais sur-tout le soir & le matin. On doit laisser les lits découverts pendant le jour, & même les retourner quelquefois, pour en chasser le mauvais air: Il faut que les viandes soient exposées en-dehors des croisées; 1°. pour éviter leur corruption; 2°. parce qu'en se gâtant dans la chambrée, elles l'infecteroient, & produiroient des effets dangereux. On sépare les Soldats qui ont de la vermine; on fait balayer, & même arroser tous les jours la chambre, parce qu'étant ordinairement pavée, elle se remplit facilement de poussière; d'ailleurs la crotte qu'y apportent tous les Soldats, deviendrait, sans cette

52. CODE DE MÉDECINE

précaution, une cause de maladie. Les casernes situées sur un terrain humide, sont toujours très-malsaines; on doit y remédier, en faisant creuser aux environs, des fossés, qui attirent l'eau du terrain où elles sont; mais il est nécessaire que ces fossés soient à une certaine distance du bâtiment, pour que leurs exhalaisons n'y refluent pas, & qu'ils soient maçonnés, pour que la fange puisse être balayée. Au reste, si l'on pouvoit construire ces fossés de manière qu'ils communiquassent avec quelque eau courante, en leur donnant de la pente, cela vaudroit encore mieux. On corrige aussi l'humidité, en répétant les fumigations dont j'ai parlé ci-dessus; & lorsqu'on peut faire pénétrer les rayons du soleil dans les chambrées, il en résulte encore un effet plus salutaire.

La chaleur excessive & le grand froid sont les deux extrémités auxquelles le Soldat est exposé dans les casernes. Il est dans le cas de se garantir plus facilement du froid, parce qu'on lui donne du bois, & que d'ailleurs il est de fait que plusieurs personnes réunies dans une même pièce, la rendent moins froide : mais la chaleur n'en devient que plus incommode, par cette dernière raison ; & lorsque le Soldat veut l'éviter, il tombe dans d'autres inconvéniens plus graves. En effet, comme les Soldats sont couchés deux à deux, & plusieurs dans une même chambre, ils s'échauffent mutuellement, & sont tentés d'ouvrir leurs fenêtres pendant la nuit : ce qui est très-dangereux. Dans le jour, si le soleil donne en plein dans la chambrée, le seul moyen qu'ils aient pour en dimi-

54 CODE DE MÉDECINE

nuer la force, est de mettre une couverture ou un drap à la fenêtre ; mais alors ils sont étouffés d'autant plus aisément, qu'ils sont obligés de faire du feu pour leur ordinaire. C'est pourquoi les deux croisées, dont j'ai parlé ci-devant, sont nécessaires, parce qu'au moins l'air peut être, par ce moyen, rafraîchi par un côté. Il seroit bon qu'il y eût dans chaque chambrée un ventilateur, comme on en a proposé, & mis en usage dans les Hôpitaux. Il seroit aussi à propos de doubler les chambrées pendant l'hiver, & de les dédoubler pendant l'été. L'usage ordinaire est contraire à cette pratique, parce que beaucoup de Soldats étant en congé pendant l'arrière-saison & l'hiver, les Régimens sont moins nombreux dans ce temps, & qu'ils sont presque toujours complets pendant l'été. Il faut d'ail-

leurs leur défendre de se servir d'huile pour lumière : sa vapeur est malsaine, dans un lieu renfermé, de même que celle des chandelles mal éteintes.

Dans les garnisons, la Cavalerie est logée comme l'Infanterie ; mais les Cavaliers ont cet avantage, qu'étant moins nombreux, ils sont plus au large, & conséquemment moins exposés à tous les effets de la chaleur ; & cet autre, qu'étant mieux vêtus, ils sont plus facilement à l'abri des effets du froid. Quant au mauvais air & à l'humidité, ils peuvent aussi s'en préserver davantage, parce que l'odeur des chevaux & du fumier ne laissent pas que d'être favorables à cet égard. Au reste, l'usage fréquent du tabac à fumer, parmi les Troupes, est un préservatif très-utile contre les effets pernicioeux de

36 CODE DE MÉDECINE

l'air corrompu. *Voyez* la Section V.

Les logemens de quartier sont , sans contredit , plus sains ; & ce sont les gens d'une constitution plus saine (les gens de cheval) qui ont encore l'avantage d'en jouir. Il est cependant vrai que l'usage de loger ainsi le Soldat seul dans des maisons particulieres , pendant un certain temps , n'est pas exempt de tout inconvénient ; car , à l'expiration de ce terme , il retourne en garnison , où il est dans le cas de changer une habitude si heureuse , & devient conséquemment plus sensible aux premiers effets d'une position infiniment plus mal - saine. C'est pourquoy , tout bien compensé , il seroit bien plus avantageux de continuer , même dans les quartiers , de rassembler en chambres le même nombre , ou à peu près , de soldats. J'ai été dans le

cas de m'appercevoir du bien qui en résulte, lors des changemens de la garnison au quartier, & de celui-ci à celle-là.

Ces détails paroîtront peut-être minutieux à plusieurs personnes ; ils sont cependant plus nécessaires qu'on ne l'imagine, puisque tous les gens expérimentés conviennent que les plus petites imprudences générales deviennent une source inépuisable de maladies dans les Gens de Guerre, comme dans le Peuple. D'ailleurs, c'est moins sur les objets les plus importans & les plus sensibles, que les hommes ont besoin d'avertissement, que sur ceux qui paroissent de peu de conséquence ; les premiers étant rarement ou ignorés ou négligés.



SECTION III.

De la Nourriture des Soldats.

CET article devient plus intéressant que les précédens , parce que les effets pernicioeux , qui résultent de l'abus de la nourriture , sont plus fréquens & plus marqués que les autres , & que d'ailleurs le Soldat y est plus exposé par état & par intempérance. Mais avant d'entrer dans quelque détail à cet égard , il sera bon de faire connoître , à peu près , la maniere assez générale dont les Soldats sont nourris en garnison & en quartier.

En garnison , les Soldats vivent en commun dans chaque chambre. On leur fournit le pain , la viande , le sel & le bois ; ce qui reste de leur paye est remis entre

les mains du Chef, pour fournir aux autres dépenses. En quartier, au contraire, les gens de cheval ont leur paye entière, & se pourvoient de tout ce qui est nécessaire à la vie, selon leur fantaisie & leur goût. Là, ils vivent ou en chambrée commune, ce qui est le plus utile, comme on l'a vu dans la Section précédente, ou deux à deux, ou chacun en particulier.

Ces deux positions différentes, exigent qu'on examine la nourriture des Soldats, sous deux rapports particuliers. Le premier, concerne celle de la garnison, & le dernier, celle des quartiers. Celle-là doit être considérée relativement aux abus dont elle est susceptible, soit par le défaut de précaution, soit par celui de l'ordre, ou enfin par l'intempérance. Quant à ce qui regarde les choses étrangères aux

60 CODE DE MÉDECINE

repas ordinaires , tels que les fruits , les boissons de toute espèce , c'est la qualité , ou la quantité , qui les rendent nuisibles , comme on le dira ci-après.

La nourriture des quartiers ne mérite guères qu'on entre dans des détails particuliers , puisqu'elle est , à peu près , la même que celle des Bourgeois , & que lorsqu'on ne commet pas d'abus , elle est réputée très-saine. Il faut cependant noter qu'il y a certains Soldats , qui , lorsqu'ils ne vivent pas en chambrée , & qu'ils sont sur-tout seuls , ne font point d'ordinaire , & boivent toute leur paye : ce qui est très-nuisible , & demande qu'on y veille de près. Au reste , il est prudent d'en faire manger plusieurs ensemble ; & s'il étoit possible qu'ils continuassent de vivre comme dans la garnison , on éviteroit les dangers qu'ils éprou-

vent dans le changement subit auquel ils sont exposés, quand ils quittent le quartier.

Quant à la nourriture de garnison, comme elle est d'un genre particulier, & spécialement dévolu aux Gens de Guerre, elle mérite plus de considération. Elle consiste en six articles principaux, savoir, le pain, la viande, le sel, les légumes, la préparation de ces différens alimens, & l'eau qui y est employée, & qui sert aussi de boisson.

Le pain des Soldats, dit *de munition*, est fait avec deux tiers de froment, & un tiers de seigle, dont la farine & le son sont mêlés ensemble, de manière que le dernier y domine quelquefois. Cet aliment, depuis long-temps en usage parmi les Troupes Françaises, est reconnu comme très-sain, & très-convenable en gé-

62 CODE DE MÉDECINE

néral aux Soldats , lorsqu'il est bien préparé , & qu'il n'est altéré par aucun mélange pernicieux. Il est vrai que les jeunes gens de famille, nouvellement enrôlés , ont de la peine à s'y accoutumer , & que dans les premiers temps , il leur cause des indispositions marquées ; mais en leur en faisant manger peu d'abord , on les conduit par gradation à la ration ordinaire.

Cette ration ne varie que d'une livre & demie à deux livres. Elle est suffisante pour la nourriture d'un homme , pendant un jour ; mais il faut avoir soin qu'il n'y ait point de fraude sur le poids , la cuisson & le mélange. Dans le premier cas , le Soldat est privé de la quantité de pain nécessaire pour vivre *.

* Deux livres de pain ordinaire sont plus que suffisantes pour bien nourrir un homme.

Dans le second, il devient nuisible, en ce que n'étant pas assez cuit, il est trop lourd, & qu'il cause ordinairement la diarrhée & la dysenterie. Dans le troisième, si la farine provient d'un mauvais grain, & moisi, ou qu'on y mêle, pour faire le poids, quelque matiere étrangere, ou nuisible, il cause des fièvres putrides & malignes, ou du moins ne nourrit pas assez. Ces inconvéniens ne se rencontrent heureusement presque jamais, parce que les Munitionnaires servent en général très-bien, & que le Gouvernement les récompense, en raison de leur exactitude.

Le pain de munition est jugé par le Public beaucoup trop légère-

me; mais on voit par la composition de celui-ci, qu'il en faut donner davantage que de l'autre.

ment, & son aspect décide plutôt contre lui, que sa qualité; car, à proprement parler, il seroit difficile d'en préparer une autre espèce, qui convînt autant à la santé des Gens de Guerre. En effet, quoiqu'il paroisse contenir des parties moins nutritives, que le pain de pure farine, il faut considérer la disposition de la santé, & le genre des individus, pour juger de l'aliment qui leur est propre. Or il est certain que le Soldat, né dans une classe d'hommes, qui s'occupent à des travaux pénibles, & qui y est lui-même entretenu dans sa profession, a besoin d'un aliment grossier, qui exerce les forces de son estomac, & qui ne soit pas digéré trop promptement. C'est ce qu'il trouve dans le pain de munition, qui d'ailleurs, par l'acidité particulière, que lui communique le son,

devient propre à corriger la disposition alkaline des humeurs , à laquelle le Soldat est sujet, comme *Delius* l'a démontré.

On prépare une autre espèce de pain pour la Guerre, dont on parlera en son lieu (le biscuit).

On a coutume de donner peu de viande au Soldat ; & rien n'est mieux entendu , parce que c'est de tous les alimens celui qui paroît être le moins sain pour lui. Ainsi, pourvu qu'il en ait assez pour faire la soupe, l'excédent seroit ou superflu ou nuisible. Il faut seulement avoir attention qu'elle soit fraîche & bonne ; que les bœufs , qui sont destinés pour les Troupes, soient examinés, avant qu'on les tue ; car il résulteroit des maux infinis de la distribution d'une viande gâtée, ou provenant d'un animal malade. Un second point, non moins essentiel ,

66 CODE DE MÉDECINE

regarde la police des chambrées sur cet objet : de sorte qu'il faut veiller à ce que les Soldats ne laissent pas corrompre leur viande ; ou si cela arrive par hasard , il faut les empêcher d'en faire usage.

La meilleure précaution qu'ils puissent prendre à cet égard , c'est d'exposer leur viande en dehors des fenêtres ; & celle qui seroit la plus utile , pour que les inconvéniens fussent plus rares , seroit de la distribuer plus souvent.

Les Soldats ont pour habitude de manger du lard , du porc & de la viande salés. Lorsque les uns & les autres ne sont ni rances , ni corrompus , ils forment un aliment , qui peut suppléer , en partie , à la viande fraîche ; mais ils ne sont jamais de si bonne soupe. Au reste , il est des cas où il est presque impossible de conserver celle-là ; & conséquem-

ment, ils sont obligés de faire la soupe au lard, ou avec de la viande salée, qu'il n'est pas nuisible pour des gens qui sont même accoutumés à mettre presque toujours du lard dans la soupe qu'ils font même avec la viande ordinaire, & qui d'ailleurs ont l'estomac assez fort pour digérer des alimens pesans & tenaces. Il est vrai que cette nourriture est moins saine; mais aussi est-il rare que les Soldats y soient réduits.

Le sel marin est de tous les ingrédients, qui servent à la préparation des alimens, le plus employé, &, pour ainsi dire, le plus utile. Non-seulement il donne de la saveur à ceux qui sont par eux-mêmes insipides, mais il facilite aussi la digestion des plus pesans, en ranimant les fibres de l'estomac, & s'oppose à la putréfaction. Il faut cependant avoir soin que l'usage

68 CODE DE MÉDECINE

en soit modéré; car lorsqu'il est employé à plus forte dose, il hâte la pourriture aussi facilement, qu'il l'empêche, lorsqu'on n'en mêle qu'une dose médiocre avec ces aliments. D'ailleurs l'acrimonie muriatique, dont parle *Boerhaave*, est un des effets de l'abus du sel, qui multiplie ces dispositions scorbutiques, que l'on observe si souvent dans les Soldats.

La meilleure & la plus saine nourriture, est celle des végétaux. Le Soldat en fait un grand usage, parce que la modicité de sa paye l'y oblige; mais on devroit lui faire pratiquer, par raison, ce qu'il fait par nécessité, à cet égard, s'il suivoit un régime différent. En effet, on n'a point à craindre des végétaux, la corruption que les viandes occasionnent. Ils remettent, au contraire, dans la masse des hu-

meurs une acescence d'autant plus utile , que dans l'état de Soldat , elles ont le plus communément une disposition contraire. Parmi les végétaux , on compte différentes espèces , dont chacune peut être employée utilement , & de différentes manieres. Les herbes potageres servent dans la soupe , pour lui donner du goût & de l'acescence , mais elles sont peu nourrissantes. Je croirois cependant qu'il seroit essentiel qu'il y en eût toujours dans le pot de la chambrée. Les choux , les navets , les bettes , l'oseille , la chicorée , &c. sont de ce genre ; mais les légumes & les farineux sont d'autant meilleurs pour eux , qu'ils sont très-nourrissans. Les fèves , les haricots , les pois , les lentilles , les pommes de terre , &c. peuvent suppléer en toute occasion , la viande , & ils sont d'ailleurs très-sains. On

peut dire , même à l'égard des pommes de terre , que l'on devoit les cultiver en France , beaucoup plus qu'on ne le fait , parce qu'elles font d'une ressource peu commune , dans la disette , & suffisantes par elles-mêmes , pour la nourriture des hommes : les Allemands en tirent un grand avantage. Quant aux fruits , ils n'entrent guères dans la nourriture des Soldats en chambrée ; leur usage modéré est assez sain , pourvu qu'ils soient choisis dans leur maturité. On croit , par un faux préjugé , qu'ils causent la dyssenterie & le dévoiement ; mais ce n'est que dans le cas où l'on en mange trop , & qu'ils sont de mauvaise qualité. Au reste , ils ne produisent jamais de ces épidémies , qu'on leur a attribué si souvent & si injustement.

La cuisine du Soldat ne réveillerait pas l'appétit d'un Traitant , ou

d'une petite Maîtresse ; mais celui d'un homme accoutumé à des travaux durs , ne seroit pas longtemps flatté de la bonne chère qu'on fait chez eux , ou du moins il ne le seroit pas impunément. Une soupe trempée le plus souvent avec du bouillon très - léger , jetté sur du pain de munition , un très - petit morceau de viande pour chaque Soldat , un peu de lard , ou des choux , navets , haricots cuits avec le bouillon , forment le dîner. Le souper est souvent le même , & il n'a pas ordinairement de viande à ce repas ; mais une gamelée de choux , de pois , de fèves , de pommes de terre , &c. cuits avec le bouillon , assaisonnés avec un peu de beurre & de sel , un morceau de lard , cuit avec des choux , voilà les préparations les plus fréquentes. Il est rare que le Soldat mange des

72. CODE DE MÉDECINE

œufs, parce qu'ils sont chers, & qu'il lui en faudroit beaucoup. Le poisson, la volaille & le gibier, ne sont guères de sa compétence, par la même raison. L'excès dans sa nourriture est aussi fort difficile; il s'agit seulement, pour sa santé, que les différens alimens dont il fait usage, soient par eux-mêmes sains, & préparés de manière à ne pas altérer sa constitution.

Or il faut éviter avec soin la grande salure, faire choix d'alimens qui ne soient pas corrompus, & que le lard & le beurre ne soient point rances. Il est un usage malheureusement établi par-tout, celui des casseroles de cuivre étamées. Les Soldats s'en servent pendant la Paix, & surtout à la Guerre : cependant on devroit les bannir absolument, mais principalement de la cuisine du Militaire, qui, en général, n'a
ni

ni les moyens, ni même les précautions qu'elles exigent. Pour la chambrée de paix, elles paroissent entierement inutiles, puisqu'avec des pots & des casseroles de terre, qui sont peu coûteuses, ils peuvent faire leur ordinaire. Quant à la Guerre, les casseroles de fer-blanc sont préférables en tout point, comme on le verra en son lieu.

Le feu de bois à la cheminée est le seul qui n'ait pas d'inconvénient pour faire l'ordinaire de la chambrée. La houille, les mottes de Tanneur, exhalent des vapeurs nuisibles dans un lieu renfermé. On dira ci-après quelles sont les conditions que doit avoir l'eau avec laquelle les alimens sont préparés.

On ne connoit dans la chambrée aucune autre boisson que celle de

74 CODE DE MÉDECINE

l'eau commune. Il n'est point d'objet qui mérite plus d'égard que celui-là, dans toutes les circonstances de la vie ordinaire, mais principalement pour le Soldat, qui, dans ses courses continuelles, est souvent dans le cas d'en boire de mal-saines. Ainsi on examinera ici scrupuleusement les différentes espèces d'eau.

On distingue communément les eaux simples en célestes & terrestres. Les premières sont ou fluides, comme la pluie; ou congelées, comme la grêle & la neige. Quant aux eaux terrestres, elles sont ou courantes, comme celle de rivière, de fontaine & de puits; ou dormantes, comme celles des étangs, des lacs & des marais; ou congelées, comme celles de toutes les eaux précédentes, que le grand

froid réduit, en totalité ou en partie, à l'état de glace.

Les eaux du ciel sont moins cor-
ruptibles que les autres, & plus
propres à la végétation ; mais elles
étanchent peu la soif, & sont plus
crues & moins saines, sur-tout celles
qui proviennent de la fonte des
neiges & de la grêle, dont l'usage ha-
bituel, dans les pays de montagnes,
où l'on n'a que cette ressource, rend
le goître familier, & comme en-
démique.

Les eaux courantes sont les plus
saines, les plus agréables au goût,
& celles qui étanchent le mieux la
soif. Parmi celles-là, celle de fon-
taine est la plus claire & la plus
légère, mais un peu plus crue que
l'eau de rivière, qui est souvent
trouble & impure dans le voisi-
nage & au-dessous des grandes Villes,

76. CODE DE MÉDECINE

mais plus facile à purifier, plus propre à la coction des alimens, & à leur digestion. Celle de puits est un peu froide, plus crue que celle de fontaine, & plus sujette à contenir des matieres hétérogènes.

Les eaux dormantes sont les moins saines de toutes. Les animaux qui y déposent leurs œufs, ou qui y meurent, les différentes immondices dont elles sont remplies, & leur repos parfait, les rendent sujettes à la corruption. Au reste, celle des lacs est la moins dangereuse, ensuite celle des étangs.

Quant à la glace fondue que l'on boit, elle participe des qualités de l'eau qui a été congelée; ainsi elle est plus ou moins nuisible: mais en général, à moins qu'elle n'ait été de nouveau broyée & mise en mouvement, elle est indigeste.

On peut aisément conclure de ce qui vient d'être dit, qu'il y a beaucoup de précautions à prendre sur le choix des eaux, & encore plus, quand la position des lieux n'en laisse pas la liberté. Ainsi, pour diminuer la crudité de l'eau des citernes, & lui ôter sa qualité froide, il faut la battre & la transvaser à plusieurs reprises, ayant soin de la filtrer à travers un crible. L'eau de rivière sera puisée, autant qu'il sera possible, vers le milieu du lit, & au-dessus de l'endroit où se jettent les immondices; on la laissera déposer, puis on la filtrera. L'eau de puits sera battue & filtrée; celle de lac puisée à l'endroit le plus clair, & filtrée; celle de marais & d'étang puisée de la même manière, avec la précaution de remuer le moins qu'il sera possible, à l'en-

78 - CODE DE MÉDECINE

droit où on la prend, crainte de la troubler; il faut aussi la faire déposer & la filtrer. Celle de citerne devroit éprouver un bouillon, pour devenir potable sans inconvéniens. Au reste, on peut, avec différens ingrédiens, corriger la mauvaise qualité de l'eau. Ainsi l'on mêle avec celles qui sont corrompues, de l'alun & du nitre; mais en les faisant cuire, on peut se passer de ces moyens, & remédier à la crudité, qui se corrige aussi en y faisant infuser un bâton de cannelle, en y mêlant quelque matière aromatique, du miel, du sucre, &c. Si l'on est forcé de préparer les alimens avec des eaux pourries, il est bien essentiel, après avoir pris les mesures ci-dessus, d'y joindre des plantes acides, telles que l'oseille, l'alleluia, &c. En gé-

général, dans tous les cas où l'on soupçonne l'eau d'être nuisible, on devroit ordonner au Soldat d'y ajouter un peu de vinaigre, jusqu'à une agréable acidité ; & comme on peut difficilement parvenir à faire exécuter cette ordonnance, il seroit plus simple de faire mettre dans l'eau qui se conserve dans la chambre, une certaine quantité de vinaigre, qui ne peut jamais en altérer les bonnes qualités, & qui pare à plusieurs incommodités, que l'eau même la plus saine produit dans quelques sujets qui en font leur boisson. Il est d'ailleurs de fait que dans les grandes chaleurs, cette liqueur étanche facilement la soif ; & que les imprudences du Soldat, dans le temps où il est très-échauffé, & sue beaucoup, auroient des sui-

80 CODE DE MÉDECINE

tes moins fâcheuses , si on prenoit cette précaution :

On verra dans plusieurs autres endroits , combien l'eau produit de maladies parmi les Soldats , & quels sont les moyens d'y obvier dans les différentes circonstances. Il reste maintenant à examiner les abus qui résultent des alimens & boissons auxquels ils se livrent par intempérance , & qui ne font point partie de la nourriture ordinaire. Ils se réduisent en général aux fruits & aux boissons spiritueuses. Celles-ci sont le vin , l'eau-de-vie , la biere , le cidre , le poiré. On a déjà parlé des fruits : en conséquence on se réduira ici à dire qu'en général leur trop grande quantité engendre des crudités & des dyssenteries , de même que leur mauvaise qualité ,

qui consiste dans leur pourriture, ou le défaut de maturité. Dans le premier cas, ils mettent les humeurs dans une disposition de putridité, qui n'est déjà que trop fréquente par plusieurs autres causes, engendrent des vers, &c. Dans le second, ils occasionnent des vents, des crudités, forment un chyle imparfait, affoiblissent, &c. Il est difficile d'empêcher le Soldat de manger plus ou moins de fruits ; mais au moins faut-il l'avertir des inconvéniens qui résultent de leur abus. Les Chefs de chambrée pourroient y veiller jusqu'à un certain point.

Le vin est par lui-même une boisson saine, nourrissante & fortifiante ; son usage modéré ne nuit presque jamais à personne ; & si le Soldat en buvoit modérément de temps en temps, il est certain qu'il s'en trouveroit très-bien. Dv

82 CODE DE MÉDECINE

Il y a trois choses à considérer dans son usage immodéré: 1° l'ivresse qu'il cause; 2° les accidens qui résultent de cette habitude: 3° enfin, on doit avoir attention à la qualité du vin, qui, frêlaté de différentes manieres, peut causer des maladies très-graves. L'ivresse est relative à la maniere dont les différens sujets soutiennent le vin. Ainsi, tel homme devient ivre pour avoir bu une chopine, tandis que l'autre ne l'est pas pour quatre pintes. Celui qui s'enivre facilement, se corrige plus facilement, & est moins sujet aux inconvéniens du vin. Mais, quoi qu'il en soit, le Soldat ivre court beaucoup de risques: il s'endort au coin d'une borne, d'une haie, &c. y peut passer la nuit, & y attraper une pleurésie, ou péripneumonie, qui sont ordinairement

mortelles, parce que les deux causes les plus fortes agissent en même temps ; la suppression de la transpiration, & la congélation des liqueurs. S'il est de service, il est dans le cas d'éprouver le même sort, étant en faction. On n'ignore pas d'ailleurs que les nausées, qui accompagnent cet état, & la langueur qui le suit, dérangent prodigieusement les digestions & la santé. On a en général grand soin de punir l'ivresse répétée dans un Soldat, parce qu'elle est de grande conséquence pour son service ; mais on néglige un peu trop celle de ces sacs à vin, qui ne s'enivrent presque jamais. Il est pourtant vrai que cette espèce de buveurs est celle des plus mauvais serveurs, & que d'ailleurs ils finissent par ne plus se nourrir que de

84 CODE DE MÉDECINE

vin , étant dégoûtés de tout autre aliment ; qu'ils sont sujets à des obstructions , & enfin périssent presque tous de cette maladie, ou d'hydropisie.

Le Soldat , vu la modicité de sa fortune , est rarement dans le cas de boire de bon vin. Le Marchand fraude souvent , pour tirer plus de profit, en vendant à meilleur marché une plus grande quantité de cette liqueur. Quoique le Gouvernement sévisse très-rigoureusement contre ce désordre , il n'est encore que trop fréquent , & c'est le misérable qui en est la victime.

Le premier des inconvéniens , & le moindre pour la santé, est celui du mélange de l'eau avec leur vin , parce qu'il n'en est que moins capiteux. D'autres font du vin avec des décoctions de quelques fruits rou-

ges, & y mêlent de l'eau-de-vie; celui-là est plus nuisible, quoiqu'en général, à l'ivresse près, qu'il cause, il ne soit pas, à beaucoup près, aussi dangereux que celui où ils mettent de la litharge, de la céruse, pour lui donner de la consistance & de la faveur; car le vin préparé de cette manière, est un poison propre à causer le Miséréré, le Colera-Morbus, la Colique de Poitou, &c.

Au reste, les vins nouveaux sont ceux que le Soldat boit le plus souvent; mais ils sont d'autant plus mal-sains, que la fermentation n'en est jamais totalement finie qu'au bout d'une année, & qu'ils sont très-acides. On ne peut blâmer, jusqu'à un certain point, l'habitude des Soldats, de boire le matin un peu d'eau-de-vie; mais son excès

est encore plus nuisible, que son usage modéré n'est utile : il blase, enivre, & cause des désordres infiniment plus prompts & plus grands, que ceux de l'abus du vin.

Le cidre est une liqueur spiritueuse, faite avec le suc de pommes, à peu près de la même manière que le vin avec le suc de raisins. Le poiré est, au contraire, fait avec le suc de poires. L'un & l'autre forment une boisson, qui, dans certains pays, est l'unique parmi les gens du peuple. Son ivresse est plus nuisible que celle du vin : elle est capiteuse, forme des concrétions, rend sujet à la Goutte, &c.

Il est cependant vrai que l'usage modéré de ces deux boissons est utile au Soldat, qu'elles sont nourrissantes ; & que pourvu qu'elles ne soient pas trop acides, elles sont

favorables. Lorsque le cidre ou le poiré sont trop nouveaux, ils sont venteux & pesans.

Quant à la biere, c'est de toutes les boissons, la plus salutaire. On la prépare avec l'orge, qu'on fait fermenter, & on y joint quelquefois un peu de houblon, pour lui donner une saveur plus piquante; mais il la rend amere, & plus capiteuse. La biere engraisse, nourrit, enivre plus rarement que les autres liqueurs, & produit moins d'accidens. Heureux le Soldat qui se trouve dans un pays à biere, & a le moyen d'en boire de temps à autre.

Un Chef de Troupes, instruit des effets utiles & nuisibles de ces différentes boissons, peut rendre de grands services à ses Soldats,

88 CODE DE MÉDECINE
en montant sa discipline en raison
du bien & du mal qui en résultent.

SECTION IV.

*Du service & de l'exercice des Gens
de Guerre , relativement à leur santé.*

TOUT le monde fait combien les Troupes Françoises ont été exercées depuis la fin de la Guerre. Peut-être y a-t'il eu quelquefois de l'abus à cet égard ; mais il est certain qu'en général il ne peut résulter qu'un grand bien d'un exercice qui met sans cesse les Gens de Guerre en haleine , les rend plus légers , plus propres à soutenir les fatigues , & moins gênés dans tous leurs mouvemens. Ce principe est conforme en tous points à ce qu'on

doit attendre des Militaires : *force, souplesse, légèreté.*

Chaque espèce de Troupe a son genre de service & d'exercice. Le service, en temps de Paix, est rarement pénible : il consiste, pour le piéton, dans plus ou moins de gardes à monter dans le mois ; & ce sont les factions de nuit, sur-tout celles de l'hiver, qui nuisent le plus à la santé. On prend cependant des précautions à cet égard, de manière que pendant la nuit elles sont moins longues pour chacun, & particulièrement lorsque le froid est rigoureux. Le Soldat en faction est, au reste, bien couvert, ayant une capotte avec un capuchon. Il attrape, sans contredit, quelquefois à ce service, des rhumes, & même des pleurésies ou péripneumonies.

90. CODE DE MÉDECINE

Mais quel est l'état où l'on n'y est pas exposé? Le moyen le plus sûr, pour n'être pas alors incommodé, est celui de marcher continuellement. Ce secret est connu de la plupart des Soldats, & sur-tout des anciens. Les Gens de cheval ne montent presque de gardes que celles du quartier. On pourroit dire qu'ils n'ont d'autre service que celui de panser leurs chevaux; ce qui non-seulement n'est pas nuisible, mais est au contraire très-utile à la santé, en ce que cet exercice journalier, nécessairement pris à certaines heures, assujettit les Cavaliers à une règle qui les distrait de la débauche; que, comme on l'a dit dans l'article précédent, l'odeur de l'écurie & du fumier est saine, & qu'enfin cela leur donne du goût

pour le travail. Les Fantassins sont moins gênés. On devroit donc instituer aussi une règle qui les retînt, en les empêchant, par exemple, de dîner ou souper hors de la chambrée, sans permission; en les occupant aux travaux des fortifications, &c. Le premier article regarde la discipline du corps; le second est l'affaire du Gouvernement. J'ai vu l'une & l'autre pratique réussir parfaitement, tant pour la santé, que pour l'aisance du Soldat.

Il est vrai qu'on l'exerce souvent aux évolutions militaires, & que cet exercice supplée, en quelque manière, à ce que je viens de proposer. Il faut pourtant remarquer que les exercices militaires n'ont principalement lieu que pendant six mois de l'année; qu'ils sont quelquefois même poussés trop loin dans

un temps où la chaleur est excessive, & qu'ils causent conséquemment des maladies. Il seroit plus à propos d'exercer toujours de deux jours l'un, que de passer d'un mouvement rapide à l'inaction plus ou moins grande; ce qui est encore nuisible. Le temps le plus propre pour exercer les Troupes, seroit le Printemps & l'Automne; & l'heure la plus commode, celle où le jour commence à poindre. Quoi qu'il en soit, la plupart de ces conseils sont mis en usage, & ont déjà été donnés: on ne les répète ici, que parce qu'on ne fauroit porter trop avant dans l'esprit des Chefs la conviction à cet égard.

On a senti la nécessité & l'utilité des campemens de paix, & presque toutes les Troupes de France en ont fait successivement pendant celle:

ci. C'est, en effet, donner aux nouveaux Militaires une idée de la Guerre, & de l'habitude à ses travaux.

Je finirai cet article par un point très-intéressant, & qui, peut-être, n'a pas frappé autant qu'il le mérite. C'est qu'on s'apperçoit que, depuis qu'on met le Soldat, & même l'Officier à la muraille, & qu'on brise, pour ainsi dire, leur corps à toutes les attitudes, & sur-tout à celle de la grace & du bon port des armes, qu'on leur apprend à marcher; on voit les jeunes gens mieux tenus, mieux formés; ce qui peut devenir un jour très-utile pour l'espèce qui dégénere sensiblement.



SECTION V.

*De l'air , & des positions en général *.*

PERSONNE n'est plus exposé que le Militaire aux vicissitudes de l'air , puisque personne ne change aussi souvent de position.

Les mauvais effets de l'air ont deux sources principales , son intempérie & son impureté. Celle-ci étant la plus nuisible & la plus fréquente , on commencera par elle.

On appelle air impur , celui qui est chargé de particules hétérogènes ; & comme celles-ci sont de différente nature , il doit y avoir plusieurs espèces d'impuretés de l'air.

* *De aëre , locis Hipp.*

La première, & celle qui se manifeste le plus facilement, est celle qui vient des vapeurs putrides, qui, reçues avec l'air dans le corps, y portent une disposition à la putréfaction des humeurs. Il n'est pas difficile de concevoir qu'un air infecté de ces vapeurs, est propre à causer des maladies malignes & pestilentielles.

Les eaux marécageuses, ou dormantes; celles qui contiennent des plantes & des insectes, des animaux morts; les cadavres d'hommes & de chevaux qui ne sont pas inhumés, ou le sont peu avant dans la terre; les excréments des hommes & des animaux; le voisinage des lieux où se trouvent des maladies putrides & pestilentielles; fournissent ces vapeurs; enfin, les miasmes de plusieurs espèces, répandus dans

l'atmosphère , chargent l'air de plus ou moins d'impuretés ; & comme il est rare que l'homme de Guerre ne rencontre pas quelques-unes de ces influences nuisibles dans l'air , aussi est-il plus fréquemment exposé au danger.

Quoique l'on ne connoisse pas la nature de la plupart des vapeurs nuisibles répandues dans l'air , on n'en voit que trop les effets ; & de tout temps on a cherché à s'en garantir.

On emploie deux moyens pour y parvenir , soit en travaillant à éloigner les causes , soit en cherchant à affoiblir leur action. Pour remplir le premier objet , rien n'est au-dessus de la fuite ; mais il est des positions pour l'homme de Guerre , qui le retiennent , malgré le danger évident. Ainsi , presque toujours on est

est dans le cas de se borner à écarter les exhalaisons nuisibles. De tous les moyens qui y conduisent, il n'en est aucun qui soit aussi puissant que le vent : ainsi, dans cette circonstance, il faut tâcher de renouveler continuellement l'air par l'endroit où le vent souffle, & chasser ou corriger, par son action, l'air ancien qui est corrompu. Voici, à cet égard, les propres paroles de l'illustre Boerhaave. *Venti cum ferant aërem cum omnibus suis contentis de loco in locum, adducunt semper partes ab iis locis, à quibus spirare inceperunt, adeoque mutant semper aëris materiem, propriam certo loco assidue auferunt, recens adlatam restituunt semper.* Les vents portant l'air d'un lieu en un autre, avec tout ce qu'il contient, apportent toujours les parties contenues de l'endroit d'où ils soufflent, &

changent ainsi continuellement la matière de l'air , entraînent celle qui étoit fixée dans un même lieu , pour lui substituer la nouvelle (matière) qu'ils apportent.

L'air des casernes étant susceptible de renfermer des exhalaisons putrides , par les raisons ci-dessus , c'est à cet effet que j'ai conseillé l'ouverture des croisées à l'un & à l'autre bout des chambres. Au reste , si les vents , en renouvelant l'air , diminuent son impureté , il n'est pas rare non plus qu'il en souffle un pernicieux , & qu'il apporte avec lui la source des maladies. On a employé avec succès l'explosion du canon pour purifier l'air ; l'usage de grands feux allumés avec des bois aromatiques & secs , qui produisent une grande flamme.

On ne peut passer ici sous silence l'air des Prisons & des Hôpitaux ,

qui regardent si essentiellement les Gens de Guerre. On verra ci-après ce qui concerne les Hôpitaux. Quant aux Prisons, il semble que la sévérité se soit épuisée pour les construire de la manière dont elles le sont. Si elles n'étoient destinées que pour des malheureux qui méritent la mort, peut-être seroient-elles telles qu'il le faut. Mais on met souvent au cachot des Soldats qui n'ont commis que des fautes légères. Là, privés d'air renouvelé, plongés dans les plus profondes ténèbres, ils respirent l'air empesté des excréments de tous leurs compagnons de malheur, & les vapeurs putrides des corps qui y sont enchaînés; de manière que, pour une faute peu grave, ils risquent de périr. Voyez *Huxam*, de la fièvre des Prisons, pour les maladies qu'elles causent.

100 CODE DE MÉDECINE

Il me semble qu'il est contraire au service du Roi, & au bien de l'État, qu'on risque ainsi la vie des Soldats, lorsqu'ils ne sont pas criminels. Ainsi, au lieu de ne leur laisser voir le jour que par une petite lucarne, & de les enfermer dans des trous affreux & très-étroits, je voudrois qu'on fit du cachot une salle très-spacieuse, très-éclairée, & qu'on veillât à ce que ni la pourriture, ni les excréments, ne rendissent pas ces lieux aussi mal-sains.

Quant à l'intempérie de l'air, elle se réduit à ces trois excès : le trop grand froid, la trop grande chaleur, & la trop grande humidité ; ensuite dans la réunion de deux de ces excès.

Le Soldat est plus exposé que qui que ce soit, à ces sortes d'intempéries, & doit en souffrir d'au-

tant plus , qu'il faut , dans le temps du service , qu'il brave toutes les injures de l'air , sans abandonner son poste , & qu'il ne jouit pas de toutes les ressources qu'on a contr'elles , dans la vie ordinaire.

On fait que l'effet du grand froid est de resserrer les pores , & conséquemment de diminuer ou supprimer la transpiration. De là naissent le rhume du cerveau , la toux , la céphalalgie , les rhumatismes , les diarrhées , la gale , les fièvres catharrales & pétéchiâles , &c. qu'on observe si communément dans les Troupes. Les choses se portent bien plus loin encore , lorsque le froid est extrême , puisqu'on a vu périr subitement des hommes qui en étoient saisis. Il est pourtant vrai que tous ces accidens ont rarement lieu pendant la Paix , parce que

d'une part, le Soldat est bien vêtu, qu'il est chauffé, & que de l'autre, dans les grands froids, on évite de l'y exposer long-temps, ou que même on ne l'y expose pas du tout. Nous verrons plus bas, qu'il n'en est pas de même pour la Guerre, & l'on indiquera les moyens de l'en garantir. On observera seulement ici, que rien n'est plus dangereux que de laisser approcher du feu un Soldat qui est saisi de froid; & qu'il est également pernicieux de lui laisser boire de l'eau-de-vie, comme il a coutume de le faire alors; parce qu'il en dérive des stases dangereuses, des polypes, &c. Il vaut mieux qu'il se promene à grands pas, pendant quelque temps, jusqu'à ce que les membres se déroidissent; ensuite il peut s'approcher du feu. Dans une pareille situation, les poëles des Allemands sont

plus salutaires que nos feux , parce que , sans s'approcher de l'endroit où est le foyer , on éprouve , dans un coin de la pièce , une chaleur douce qui réchauffe lentement & sans inconvéniens. Au reste , pendant les grands froids , il est avantageux que le Soldat mange avant de s'y exposer , & qu'il boive , sur-tout un peu d'eau-de-vie. On a vu la neige & la glace , appliquées & étendues par des frictions réitérées , sur des membres roidis par le froid , les détendre subitement , & les ranimer.

La grande chaleur n'est pas moins funeste à la santé , par les changemens qu'elle opere sur le corps. On fait que l'effet de la chaleur est de distendre singulièrement les corps , tant solides que fluides. Cette expansion , qu'on nomme orgasme dans l'économie animale ,

*

E iv

fait que le même fluide , qui étoit auparavant contenu assez facilement dans un certain espace , étant ainsi dilaté , en demande un plus considérable. On voit , en effet , dans les gens qui ont très-chaud , l'habitude du corps se gonfler , & les vaisseaux , même les plus petits , se tuméfier.

S'il n'y a pas de pléthore , on peut , sans courir un grand risque , rester quelque temps dans cet état ; s'il dure , ou s'il survient à la pléthore , il y a beaucoup de dangers à craindre. Pour en être convaincu , il ne faut que jetter les yeux sur ceux qui souffrent depuis longtemps de la chaleur. Ils sentent des anxiétés & des difficultés de respirer , ils se plaignent de ce qu'ils sont prêts à suffoquer ; enfin la raréfaction devient quelquefois si grande , qu'il se fait dans les

vaisseaux, des ruptures qui deviennent le plus souvent mortelles, ou du moins produisent des hémorrhagies graves. Il survient aussi, par le même effet, des stases qui causent des inflammations. La sueur qui succède à la grande chaleur, appauvrit les liqueurs, affoiblit, dissipe le véhicule du sang, & donne lieu à des maladies dangereuses. *Delius* rapporte que des Soldats, succombant à la chaleur & au poids qu'ils portoient, ont été pris d'hémoptysie, qui a été suivie promptement de la mort. Un Chirurgien digne de foi, attaché à un Régiment, m'a assuré avoir vu plusieurs Soldats périr du même accident, & par la même cause, au retour de l'exercice. C'est pourquoi il faut, sur-tout dans les marches, les débarrasser des grands fardeaux; que leurs

armes soient légères, & que l'avresac ne soit pas en bandouliere; car, outre la mauvaise grace que ce port donne au corps, la courroie de l'avresac, en portant sur la poitrine, y fait une compression très-forte, qui gêne d'autant plus la respiration, que la chaleur, l'exercice & la marche sont plus violens.

Il y a, sans doute, des moyens pour empêcher ou diminuer l'impression vive de la chaleur sur les Soldats. On a déjà vu dans les articles précédens, ce qui convient à cet égard, relativement à la chambre, à l'exercice & au vêtement. Je voudrois que, pendant les grandes chaleurs de l'été, il y eût une règle qui obligeât les Soldats de se baigner, & qu'on les menât à la rivière, en troupes, aux heures les

plus commodes. On a coutume de faire porter aux Soldats des cols uniformes , qu'on leur fait serrer plus ou moins , mais qui le sont ordinairement trop. Pendant la grande chaleur , toutes les parties se gonflent , & le cou s'en trouve d'autant plus serré. Il seroit donc à propos que le Soldat eût cet inconvénient de moins. Je voudrois , & pour cette raison , & pour beaucoup d'autres , qu'il n'en portât point du tout ; car il est de fait que le cou serré gêne la machine , retarde le retour des liqueurs , & peut occasionner plusieurs maladies graves. Il seroit de même essentiel que le Soldat ne serrât point ses jarretieres , ou même n'en eût point pendant la chaleur ; mais elles n'ont pas , à beaucoup près , le même inconvénient que le col.

108 CODE DE MÉDECINE

Il faut qu'il évite avec soin , lorsqu'il est en sueur , de s'exposer tout de suite à un air frais ; car rien n'est plus pernicieux que ce changement subit , qui cause ordinairement des maux de gorge , des pleurésies , péripneumonies , rhumatismes , &c. Les bains froids sont encore plus dangereux dans cet état. L'Histoire nous apprend qu'*Alexandre* étant en sueur , se jeta dans le *Cydne* , fleuve de la *Cilicie* , pour se rafraîchir , & qu'à peine y fut-il entré , que tous ses membres se roidirent , qu'il devint pâle & se trouva mal , de manière qu'on l'en retira presque mort. Il en est de même des boisons froides , quand on a bien chaud : elles produisent les accidens que l'air froid fait naître en pareil cas.

Les exercices violens augmentent encore la chaleur ; ainsi , au-

tant qu'il est possible, il faut que le Soldat n'en fasse pas, lorsque l'air est très-chaud; & s'il est dans le cas, ou de faire des marches, ou d'être exposé à l'ardeur du soleil; il est nécessaire, dans le premier, qu'il fasse des pauses, de temps à autre, qu'il marche lentement, & qu'il soit peu chargé. Dans le second cas, le capuchon dont il a été fait mention dans la Section qui traite du vêtement, devient d'une très-grande ressource.

Si les boissons froides sont nuisibles, & causent des maux considérables à ceux qui, étant en sueur, s'y livrent inconsidérément; les spiritueuses, en augmentant le mouvement des liqueurs, augmentent aussi les effets pernicieux de la chaleur. Il faut donc également em-

110 CODE DE MÉDECINE

pêcher l'une & l'autre boisson aux Soldats.

Je ne vois rien qui soit plus propre à étancher la soif, que l'oxycrat, dont je voudrois que le Soldat fût muni en tout temps; il devroit en porter toujours sur lui dans une petite bouteille, & en mettre quelques gouttes dans sa bouche, de temps à autre, lorsqu'il est altéré. Il faut ajouter à cette précaution, que, quelle que soit sa boisson, il est essentiel que, dans cette circonstance, il ne boive pas à longs traits.

Si le Soldat se trouve, pendant les chaleurs excessives, en exercice, ou en marche, il faut, comme on l'a dit plus haut, ralentir le mouvement, & de plus, ne pas ferrer les rangs; car la chaleur est encore

augmentée par la gêne & la vitesse de la marche.

L'humidité de l'air est une des causes la plus fréquente des maladies des Gens de Guerre, selon l'observation des Médecins, & entr'autres du célèbre *Pringle*; il est aussi plus difficile d'en éviter les effets, ou de la corriger. L'air humide contenant trop de particules aqueuses, il ne peut se faire qu'il reçoive des pores de la peau, toutes les vapeurs qu'elle exhale continuellement. Il résulte de-là, que ces vapeurs sont retenues sur la superficie du corps, & s'opposent même à l'excrétion de celles qui y arrivent. La transpiration en est donc sensiblement troublée, & même totalement interceptée. Bientôt tant de parties aqueuses & excrémentielles retenues dans la masse, imprennent

& relâchent les solides , en détruisent le ton , troublent les sécrétions ; & quand l'air est en même temps chaud & humide , il met dans les humeurs une disposition singulière à la putridité.

On a vu à l'article des casernes , les précautions qu'il faut prendre pour éviter les effets nuisibles de l'humidité dans les chambrées. On peut ajouter ici , que les lieux entourés d'arbres , où l'air est plus étouffé , & sur lesquels le soleil n'a pas une action libre , sont plus susceptibles de l'humidité. Ainsi , non-seulement il faut éviter de construire des casernes dans ces lieux , mais même abattre les arbres , si l'on s'apperçoit qu'ils contribuent à entretenir cette intempérie de l'air. On a vu au même endroit , qu'il étoit nécessaire de procurer un libre écou-

lement aux eaux , soit de celles que contient le sol , soit de celles qui proviennent des pluies , des fontes de neige , &c. Cette même précaution doit aussi avoir lieu pour les camps qui peuvent être situés , par nécessité , sur un terrain humide , ou être tellement construits , que les eaux de pluie y séjournent. Dans ce cas , non-seulement on pratique avec succès des fossés autour du camp , pour diriger ces eaux vers un autre endroit ; mais on fait encore tout autour des tentes , plusieurs rigoles , qui répondant à ces fosses , tarissent entièrement l'humidité. On a conseillé au même endroit de découvrir les lits pendant le jour , pour éviter le mauvais air ; ici on doit le faire pour sécher les matelas , les paillasses , &c. pénétrés d'humidité. On profite , à

cet effet , d'un rayon de soleil ; & à son défaut , on a recours au feu. Cette précaution de faire sécher les lits , est encore plus nécessaire dans le camp , où dans tous les temps , la paille s'impreigne de l'humidité de la terre. Il ne faut point laisser , le soir , ni pendant la nuit , les fenêtres ou les tentes ouvertes , parce que c'est le moment où le ferein agit. J'ai déjà conseillé les fumigations dans les chambrées ; elles s'opposent en même temps à deux incommodités ; savoir , au mauvais air , & à son humidité. Les grands feux allumés dans les lieux humides , sont aussi d'une grande ressource. On verra dans la Section suivante , & à celle des Camps , les différens autres inconvéniens de l'air humide , avec les moyens d'y ob-

vier. La fumée du tabac a été vantée à cet égard. Voyez la Section II de ce Chapitre.

Il reste à parler maintenant des changemens subits de l'air, soit du chaud au froid, soit de celui-ci à l'autre. On a observé de tout temps qu'ils étoient très-contraires à la santé. Hippocrate l'avoit très-bien exprimé dans ses Aphorismes, Sect. III, Aph. I. *Tempestatum anni mutationes, potissimum morbos pariunt, & in ipsis anni tempestatibus magnæ, mutationes frigoris & caloris, aliaque pro ratione ad hunc modum.* Il est des pays plus sujets à ces variations, tels que la Hongrie; & il y a des saisons, (le printemps & l'automne,) pendant lesquelles on les observe par-tout. On conçoit facilement que la compression & le relâchement successif des solides & des fluides

116 CODE DE MÉDECINE

doit troubler singulièrement les secrétions, & donner lieu à beaucoup de maladies.

Il est fort difficile d'éviter l'impression de ces changemens subits, parce que le remede est plus tardif que ne l'est le temps à changer. En général cependant, comme on connoît la saison & le pays où ils ont lieu, on peut employer successivement les moyens prescrits contre chacune des intempéries ci-dessus. Dans les pays où les quatre saisons ont lieu dans un même jour, les Etrangers ont beaucoup de peine à se garantir des maladies qui dépendent de ces changemens; mais en général on peut leur conseiller d'être toujours plus que moins couverts. Il est pourtant vrai que dans des circonstances pareilles, c'est un bon régime qui

défend la machine des diverses impressions de l'atmosphère, & qu'on aura beau conseiller les moyens les plus efficaces, pour s'en garantir, si la sagesse & le régime ne vont pas de pair avec eux.

SECTION VI.

Des Marches de Paix.

ON ne fauroit trop admirer la conduite sage du Gouvernement sur la maniere dont il transporte les Troupes d'une Province à une autre. L'homme de Guerre étant fait, par état, pour ne s'attacher à rien qu'au service de la Patrie, ne doit point contracter d'habitudes qui l'en dérangent. D'un autre côté, lorsqu'un homme a passé dix années dans un même lieu, & qu'il est obligé

108 CODE DE MÉDECINE

de le quitter , ses regrets peuvent l'absorber , & diminuer son ardeur pour son service. (Les Etrangers ne changent presque jamais de garnison.) Il est vrai que les routes des Troupes coûtent beaucoup au Roi ; mais ce qu'il y gagne d'ailleurs ne peut pas entrer en compensation. Les Soldats sont mieux & différemment nourris dans leurs routes que dans les garnisons. On a , sans doute , prévu qu'un homme fatigué devoit avoir une nourriture meilleure , plus considérable , & moins difficile à préparer. L'étape est l'établissement qui a été fait en conséquence ; on y donne le pain , la viande , le vin , la biere , ou le cidre pour chaque Soldat. On n'a aucun soin à prendre à cet égard , que celui de faire donner de bonnes fournitures ; & elles le font le

plus communément. Il ne s'agit donc que d'examiner ici les dangers qui dépendent des marches des Troupes, & d'enseigner les moyens par lesquels ils peuvent être prévenus.

Le premier des inconvéniens regarde principalement le Fantassin, & consiste dans les injures du temps auxquelles il est exposé dans ses marches; car les Cavaliers les évitent presque toutes. Ainsi, la chaleur & le froid, la pluie, la boue, la poussière, sont autant de causes qui peuvent agir, & agissent sur la santé du piéton, & sur-tout pendant la Guerre, comme on le verra ci-après.

Ensuite, on peut envisager la lassitude, la gêne, que peuvent occasionner la longueur des routes, leur difficulté, & les fardeaux trop lourds. En troisième lieu, les im-

120 CODE DE MÉDECINE

prudences familières au Soldat dans ses marches : enfin la conduite qu'il tient, lorsqu'il est arrivé au logement.

Les changemens de Garnison se font ordinairement pendant l'automne ; & c'est le temps le plus propre pour les marches , parce qu'il ne fait ni trop chaud , ni trop froid. Il arrive cependant que les Troupes voyagent aussi pendant l'été & l'hiver ; & alors elles ont à souffrir en raison de l'intempérie de ces deux saisons. Lorsqu'elles sont dans le cas de marcher pendant l'été , il est essentiel de les faire partir de grand matin (au lever de l'aurore ,) de rendre les courses assez courtes , pour qu'elles soient finies avant l'ardeur du soleil. Pendant l'hiver , au contraire , elles peuvent faire des journées plus
longues ,

longues, & doivent partir après le lever du soleil. Dans l'un & l'autre cas, le Soldat doit être peu chargé; & cela se pratique ordinairement en temps de Paix, où l'on a des voitures pour porter les équipages. Il faut avoir soin de faire marcher lentement, pendant la chaleur, & plus vite, pendant le froid, surtout empêcher qu'aucun Soldat ne se débande, (maintenant on a cette précaution); & lorsque quelque nécessité l'y oblige, on laisse avec lui un Caporal ou un Sergent, crainte qu'il n'échappe à l'arrière-garde; car c'est dans le temps qu'il reste en arrière, qu'il se livre imprudemment, ou à boire de l'eau froide, s'il fait chaud; ou à cueillir des fruits, en faisant la maraude; ou enfin à s'enivrer. Il est rare qu'en temps de Paix le Soldat souffre

dans ses marches, d'un froid excessif, parce que de fait, il n'y en a point dans le Royaume, & que d'ailleurs on prend des précautions nécessaires pour éviter celui dont il pourroit être incommodé. Ces précautions consistent dans la plupart des moyens déjà indiqués, & dans des vêtemens plus épais, tels que le gilet, &c. Si l'on mettoit en usage l'habillement proposé à la Section qui traite du vêtement, le gilet, &c. deviendrait inutile.

Le Soldat, exposé à la pluie dans ses marches, a souvent de la peine à se tirer de la boue, & il arrive presque toujours que dans la saison où il change de garnison, les chemins sont très-humides & boueux. L'humidité de ses vêtemens mouillés est propre à causer des maladies; celle des pieds n'est pas moins

dangereuse. On fait que les catharres , la diarrhée & la dyssenterie sont les effets ordinaires de l'humidité des pieds; & on a vu à la seconde Section de ce Chapitre, quels étoient les inconvéniens de celle des vêtemens : c'est pourquoi je répète encore que rien ne seroit plus utile que l'habillement proposé dans cette Section. Le buffle & la culotte de peau ne sont que rarement, ou plutôt jamais pénétrés par la pluie; & la tête, le cou & le visage sont garantis par le capuchon de toile cirée.

Pour éviter l'effet de la boue & l'humidité des pieds , le moyen qui paroît le plus efficace, consiste à ce que le Soldat soit muni de bons souliers garnis de paille ou d'une semelle. Les bottines sont certainement encore préférables , parce

124 CODE DE MÉDECINE

qu'elles garantissent aussi les jambes. Rien n'empêche qu'on ne les garnisse comme ci-dessus. Le Soldat ne devrait pas avoir de semelles à ses bas *, parce qu'elles se déchirent, & font des plis qui blessent. Au reste, tout l'engage à prendre un soin particulier de ses pieds dans ces circonstances ; car s'il est en marche pendant la gelée , ou qu'elle survienne , lorsqu'il a les pieds humides , ils se gèlent très-facilement. Il seroit bon , dans les marches , qu'il lavât tous les soirs ses pieds avec de l'oxycrat , ou du moins de l'eau fraîche. Cette précaution entretient la propreté , & est d'une grande utilité. Les vieux Soldats mettent en usage la plupart des choses qui

* M. le Maréchal de Saxe vouloit que les Soldats ne portassent pas de bas.

viennent d'être énoncées; aussi en voit-on peu qui soient éclopés. Ils se graissent, entr'autres soins, les pieds avec du suif ou du saindoux, qui les préserve des cloches & déchirures, parce qu'il ramollit la semelle du foulier, & empêche qu'elle s'imbibe de l'humidité.

Lorsque le Soldat n'est pas acablé par la pluie, la boue & l'humidité, il est sujet à souffrir d'une autre incommodité fréquente pendant l'été ou les temps secs; qui est désagréable & nuisible, autant qu'inévitable, lorsqu'un nombre considérable d'hommes marchent ensemble, (la poussière); elle s'attache au gosier, & incommode particulièrement les poumons & les yeux; d'où il résulte souvent une soif très-considérable, par le

desséchement du gosier; & qu'il se forme une pâte de la poussière la plus fine, entrée par la trachée artère, & unie avec la matière que fournissent les glandes bronchiales. Les yeux même s'enflamment, deviennent douloureux, & pleurent beaucoup.

Il est difficile de se garantir de la poussière: cependant s'il en est quelques moyens, c'est de faire marcher les Soldats le plus lentement possible; c'est de respirer par le nez, autant qu'on le peut en cette occasion, & d'ouvrir rarement la bouche; de faire des altes de temps à autre, pendant lesquelles le Soldat se nettoiera la bouche & le gosier avec de l'oxycrat; & quand il est arrivé au gîte, de se les laver de nouveau, ainsi que le visage.

On a proposé l'usage d'une men-

toniere de linge très-clair qui couvriroit la bouche, & empêcheroit la poussiere d'y entrer. Pour les yeux, ils ne peuvent être garantis que par un morceau de cuir noir, qui, les couvrant à moitié en tombant du bord du chapeau ou du casque, empêche la poussiere d'y arriver en aussi grande quantité.

La longueur & la difficulté des routes, sont, dans plusieurs occasions, mais sur-tout pendant la Guerre, des causes de maladies, en ce qu'elles abattent les forces, excitent la sueur, & donnent plus de prise à l'effet des agens ci-dessus détaillés. (On voit aisément que ceci regarde le Fantassin). Il faut, lorsque l'on ne peut éviter les marches forcées, faire une halte à moitié chemin; avoir soin que le Soldat soit muni de pain & d'un

128 CODE DE MÉDECINE

peu d'eau-de-vie ; lui faire faire une seconde toilette , & éviter toutes les causes ci-dessus , par les précautions qui ont été enseignées. Il en est de même pour la difficulté des routes.

Quant à la gêne que peut éprouver le Soldat dans ses marches , elle consiste principalement dans les fardeaux qu'il a à porter ; mais on a dit plus haut , qu'il falloit , quand la chose est possible , mettre son avresac sur les voitures d'ordonnances. On a même senti , dans la dernière Guerre , combien il étoit essentiel qu'il ne fût pas surchargé , puisqu'il y avoit par Compagnie un cheval ou un mulet qui portoit une partie de son bagage.

On évite presque toutes les imprudences auxquelles le Soldat est sujet dans ses marches , par l'ordre

établi ci-dessus. Il y a cependant quelques conseils encore à y ajouter, relativement à l'air & à la boisson. Lorsque le Soldat est très-échauffé, il cherche à boire quoi que ce soit; & s'il n'est pas dans le cas qui a été proposé ci-dessus, de porter une petite phiole remplie d'oxycrat, ou que celle-ci ne lui fuffise pas, il prend l'eau où il la trouve. On a vu plus d'un Soldat boire celle des ornieres. Il faut qu'on ait l'œil sur cet objet, qui est très-important. Quant à l'air, l'homme de Guerre en éprouve souvent des effets très-nuisibles; il peut se découvrir, lorsqu'il est en sueur; & ensuite se refroidir: il se forme alors sur la superficie du corps, une espèce de vernis capable d'empêcher la transpiration, dont même une partie est resorbée dans la masse du sang, où elle ne manque pas de produire des

*

F v.

130 CODE DE MÉDECINE

ravages. Il seroit essentiel d'empêcher qu'il se découvrit ainsi. Mais comment le faire? Comment juger du vrai degré de la sueur? Comment avoir l'inhumanité de faire couvrir un homme qui est accablé du chaud, lorsqu'il a à fournir une carrière longue? On propose, contre ces abus, de faire oindre les corps des Soldats qui doivent faire de longues routes, soit pendant la chaleur, soit pendant les temps les plus froids, avec de l'huile, comme le faisoient les Gladiateurs. Ce moyen empêche la sueur, il diminue l'impression du froid, il fortifie le corps, & il n'a point d'inconvéniens.

Lorsque le Soldat est arrivé au logement, il est important de l'empêcher d'aller au cabaret, de l'obliger de faire la soupe; de le faire nettoyer; mais il faut surtout qu'on ait soin de voir l'état

de ses pieds ; qu'on fasse la revue exacte de tous , pour empêcher ceux qui pourroient être blessés légèrement , de continuer la marche à pied ; de faire sécher & exposer à l'air libre ses vêtemens. De cette maniere on évitera une infinité de maladies , & on rendra le Soldat plus propre à tous ses exercices.

La Cavalerie est sujette à quelques-uns des inconvéniens dont on vient de parler , entr'autres à la poussiere & la chaleur. Celle-ci agit même d'autant plus sur elle , que la cuirasse que porte le Cavalier , proprement dit , est un poids très-lourd , gêne quelquefois la respiration , & tire les épaules & le cou. Je fais qu'il est bon qu'il y soit accoutumé ; mais en temps de Paix , & dans les grandes chaleurs , on pourroit , sans tirer à conséquence ,

le débarrasser de ce fardeau. Dans les grands froids, les hommes à cheval, qui sont bien vêtus, se préservent, sans contredit, des effets de cette intempérie; mais les jambes & les pieds, quoique bien couverts & revêtus, étant dans l'inaction, & se gorgeant naturellement par l'équitation, sont sujets à se geler. Il est donc essentiel de faire alors marcher de temps à autre les Gens de cheval; & s'il étoit possible qu'il y eût toujours un Régiment de Cavalerie en marche avec un d'Infanterie, comme, par exemple, dans le cas des Troupes formées en Légions; dans le temps que l'homme de cheval marcheroit, le piéton pourroit monter sur le cheval vacant. On voit aisément le bien qui résulteroit de cette pratique. Je finirai cet Article par une réflexion

qui peut être susceptible de contradiction, mais qui me paroît utile. C'est que s'il étoit possible de faire camper les Troupes pendant leurs marches en France, on les accoutumeroit plus facilement aux travaux de la Guerre, & qu'on éviteroit davantage les inconvéniens qui naissent de leur passage dans les Villes, sur-tout quant au libertinage, qui doit être mis en considération, tant pour eux, que pour les citoyens.

SECTION VII.

*De la discipline & des mœurs du
Soldat.*

LA discipline est un objet si essentiel pour le Corps militaire, qu'on peut avancer hardiment, que toute

Troupe où elle n'est pas bien établie, est un corps sans nerf, & peu capable de rendre service à l'État, quel que soit le courage de chacun de ses individus. Cette assertion est confirmée par l'exemple de tous les temps & de toutes les Nations. Mais l'acception de ce terme *discipline*, est trop vague : elle ne se borne pas aux devoirs militaires. Les mœurs font, sans contredit, une partie de cette discipline : sans mœurs, on expose sa santé ; & le Soldat moins instruit, est plus dans le cas de les négliger. C'est aux Chefs à les y rappeler, & à en empêcher les effets nuisibles.

Mais il n'en est pas de l'homme de Guerre, pour cet objet, comme des autres hommes. En effet, la première chose qui se présente comme contraire à la discipline & à la

santé du Soldat, est ce qui, dans tout autre Citoyen, rappelle à la vertu & à cette même santé (le mariage). Un Soldat marié est plus occupé de sa famille que de son service; il est obligé de partager sa paye, déjà modique pour lui, entre sa femme & ses enfans; & en supposant que la femme gagne quelque argent, cet homme soustrait à l'ordinaire de ses camarades, en perd l'esprit & les habitudes. J'ai vu la plupart des Soldats mariés, ou être mauvais serviteurs, ou présenter l'image du malheur & de la misère. C'est d'ailleurs fournir à ces sortes de gens, qui, par nécessité, deviennent ordinairement Vivandiers, l'occasion, ou d'être ivrognes, ou crapuleux, ou d'attirer chez eux leurs camarades pour le devenir. Je croirois donc qu'il devoit être absolument défendu aux Soldats de

136 CODE DE MÉDECINE

se marier, sous quelque prétexte que ce fût ; il seroit même utile de n'en point engager qui le fussent , quoique ne menant pas leurs femmes à la Troupe, puisque c'est alors donner lieu, ou au dérangement des femmes, ou à ce que l'objet des vœux du Gouvernement ne soit pas rempli (celui de faire des enfans). Je fais qu'il est des circonstances où l'Etat a besoin de Soldats, & qu'on doit alors passer par-dessus ces considérations. Je fais de plus, qu'on objectera qu'on a besoin de femmes dans un Régiment, pour blanchir, raccommoder, nourrir, &c. mais je puis répondre qu'il n'est pas nécessaire que ces femmes soient mariées avec des Soldats ; il suffit de souffrir qu'un ou plusieurs Vivandiers suivent le Régiment, pour ne pas manquer de Vivandieres.

Le second point touchant les

mœurs ; regarde le commerce des femmes , & l'ivresse , auxquels le Militaire est plus naturellement enclin. Il ne seroit pas convenable qu'on pousât les choses à ces égards , jusqu'à exiger que le Soldat fût sage comme un Religieux ; mais d'ailleurs , comme il est impossible de le retenir dans l'esclavage , & de ne lui pas laisser au moins quelques heures de loisir , après son service rempli ; il faudroit autant d'argus , qu'il y a de Soldats , si l'on vouloit l'empêcher de voir des filles. Ainsi , ce ne peut être qu'indirectement & généralement qu'on peut veiller à sa conduite sur ce point , comme sur la débauche de cabaret. On devroit sévir rigoureusement contre ceux qui récidivent dans les maladies vénériennes , & dans l'ivresse.

138 CODE DE MÉDECINE

Au reste, le grand moyen, & celui qui retient le plus les hommes dans leur devoir, est celui d'inspirer des principes, & de faire observer les pratiques religieuses. C'est dans cette intention qu'un Roi Philosophe & Guerrier, admiré dans l'Europe, est si exact à faire observer rigoureusement à ses Troupes, soit pendant la Paix, soit pendant la Guerre, les Offices de Religion. Il est certain que ce moyen non-seulement est utile pour la conservation du Soldat, mais même pour lui inspirer du courage. Tout homme qui a des principes, fait bien son devoir par-tout. Les Aumôniers de Régimens, qui doivent être principalement chargés de cette besogne, lorsqu'ils remplissent bien leur état, font, à cet égard, un bien infini. J'en ai connu

un * qui fa voit le nom & les habitudes de chaque Soldat de son Régiment , & qui ser voit de pere , de juge & de confident à tous. Le respect qu'on lui portoit , rendoit ses leçons plus utiles que toutes les punitions : aussi ce Régiment ser voit-il à merveille , & l'on n'y entendoit parler ni de disputes , ni de combats singuliers. Qu'il seroit à désirer que chaque Régiment fût pourvu d'un Aumônier aussi zélé ! Si les Chefs avoient soin de ne les prendre que de la main des Évêques , on pourroit réussir à se procurer cet avantage.

Un autre moyen pour contenir les Soldats dans leur devoir , consiste à mettre les jeunes & les nou-

* Celui du Régiment de Beauvoisis , Religieux de l'Ordre de Sainte Genevieve.

veaux, pour ainsi dire, sous la tutelle des vieux, qui, par leur exemple & leurs remontrances, les retiennent, ou du moins avertissent les supérieurs, lorsque leurs leçons n'ont pas de succès.

On me permettra ces petites réflexions, qui sont, plus qu'on ne pense, intéressantes à tous égards, mais sur-tout pour la santé. Croire que le Soldat, & en général l'homme qui est dans l'âge des passions, ne puisse pas se passer de femmes, c'est un préjugé condamnable. Beaucoup d'occupation, un travail un peu dur, des principes, sont un frein suffisant contre une passion dont les hommes d'ailleurs ressentent moins l'aiguillon, par une nécessité physique, que par le dérèglement de l'esprit, la dépravation des mœurs, le défaut de Religion, & l'oisiveté.

SECTION VIII.

Des nouveaux Soldats.

LES pertes qu'effuyent chaque année les différentes Troupes du Roi, obligent de faire continuellement des levées, pour les remplacer ; & pourvu qu'un homme ait une certaine taille, & soit exempt d'infirmités apparentes, il paroît propre à être enrôlé.

Je ne déciderai point si l'enrôlement ordinaire est la maniere d'avoir des Soldats, la plus propre pour le bien du Service ; mais de fait, je fais que ce n'est pas la plus saine. C'est presque toujours la débauche qui détermine les jeunes gens à s'engager. Ainsi les Troupes sont tous les ans complétées par un certain nombre de jeunes dé-

bauchés ; & quoiqu'on trouve des moyens pour les morigéner , on voit fréquemment que cette espèce de Soldat est plus susceptible de succomber aux travaux militaires.

Tirer les Recrues dans les Milices nationales , c'est éviter l'inconvénient d'avoir de nouveaux Soldats à former ; en même temps qu'on a l'avantage d'avoir des Gens plus sains & plus propres à soutenir les travaux de la Guerre ; puisque les Milices sont ordinairement composées de l'espèce d'hommes faits pour le Service. Au contraire , dans les engagements ordinaires , la Jeunesse de presque tous les états se trouve confondue , & la disproportion dans la constitution rend la plupart des nouveaux enrôlés non-seulement sujets à mille infirmités , mais les met même dans le

cas d'être souvent la victime de leur nouvel état.

Je ne prétends pas annoncer ici que les gens du bas étage ne soient exposés aussi à payer le tribut ordinaire ; tout changement soudain dans l'usage des six choses non naturelles , est soumis à plus ou moins de périls. Il est cependant vrai que tel malheureux qui a peine à vivre chez lui , doit se trouver parfaitement bien dans l'état de Soldat. J'entrerai dans le détail des causes qui rendent les nouveaux Soldats malades , après avoir fait quelques réflexions sur les préjugés de la Nation , qui concernent l'état militaire , & qui s'opposent à ce qu'il soit mieux composé dans la dernière classe.

On peut dire que la France est un Etat militaire, puisqu'il n'est au-

cun ordre sur lequel les Gens de Guerre n'aient le pas ; puisqu'on y considère la bravoure, & les belles actions de Guerre au-dessus de tout. Mais quand l'Officier est si généralement estimé, d'où vient la répugnance qu'on a d'être Soldat, & l'espèce de dédain qu'on a pour cet état ? Si servir le Roi & la Patrie avec courage, faire des actions d'éclat, est ce qu'on estime dans l'Homme de Guerre, on le trouve dans le Soldat. Seroit-ce parce qu'il a plus de peine, qu'il est moins estimé ? Il devroit en résulter un effet contraire. Seroit-ce parce qu'il est tiré de la lie du Peuple ? Mais ses services & son état ne l'y confondent plus. Seroit-ce enfin parce qu'il est subordonné à tous les autres grades ? Qu'importe, si le but de son service est de maintenir l'ordre

dre & la tranquillité publiques? s'il défend la Patrie? Je crois en trouver une autre raison plus positive. Le Roturier veut s'égalér au Noble; & il trouve dans l'état d'Officier de quoi satisfaire son amour-propre à cet égard. De-là naissent ces dédains marqués pour le Soldat: de-là la répugnance pour son état.

On vient d'accorder aux Soldats quelques distinctions propres à les encourager; & c'est une preuve de la sagesse du Ministre éclairé, qui est chargé du Département de la Guerre. Pour inspirer du courage aux hommes, il faut que leur honneur ne soit pas ravalé, & que l'amour de la Patrie ait sur eux du pouvoir. Ainsi, plus on honorera cette condition, moins on verra les gens qui y sont propres, la fuir.

Un Marchand, un Laboureur, ne regarderont plus commè un malheur, que leur fils soit enrôlé. Je dis plus : pour disposer le plus grand nombre à prendre ce parti, il seroit essentiel que le Soldat jouît, en quittant le Service après un certain nombre d'années, de quelques privilèges, qui ne le réduissent pas à la condition du Peuple. Mais revenons au fait.

Les maux auxquels le nouveau Soldat est exposé, dépendent du changement de nourriture, des exercices & du service, du changement de climat, & de l'éloignement de ses dieux pénates.

C'est principalement sur les jeunes gens de famille, qui sont délicats, ou éternés par la débauche, que le changement de nourriture agit. Accoutumés à manger du pain lé-

ger, & de pure farine, ils trouvent trop lourd celui de munition, qui d'ailleurs les dégoûte, & leur cause ordinairement des indigestions, de la diarrhée, & même de la dysenterie. L'usage de l'eau ne leur est pas moins nuisible; & si à ces deux circonstances il se joint quelque une des causes dont il a été fait mention plus haut, comme l'impureté ou l'intempérie de l'air, &c. les maux qui en résultent sont d'autant plus graves.

Les jeunes gens de la lie du Peuple, & les Payfans, n'ont pas en général une meilleure nourriture chez eux, que celle de la chambrée, & sont conséquemment moins incommodés de ce changement. Cependant le pain de munition étant d'une espèce particulière & unique, il leur cause aussi des dévoiements,

& d'autres maux qui sont au moins aussi rebelles que les maladies des jeunes gens de famille ; parce qu'ils sont le plus souvent accompagnés de l'ennui que leur causent leur nouvel état , & la contrariété qu'ils éprouvent sans cesse, par le service qu'on exige d'eux.

Il paroît assez difficile d'empêcher les effets pernicioeux de ce changement de nourriture , dans l'une & l'autre espèce de constitution. Je ne trouve qu'un moyen : celui de les y accoutumer insensiblement , en leur faisant d'abord manger de l'un & l'autre pain , à peu près à partie égale , en faisant boire un tant soit peu de vin dans les commencemens aux jeunes gens délicats , & soir & matin un peu d'eau-de-vie aux autres. Ces deux liqueurs contribuent à la coction des alimens ,

en donnant aux premières voies la force nécessaire pour les digérer.

Il faut modérer, dans les commencemens, l'exercice du nouveau Soldat, pour le conduire plus sûrement à surmonter toute espèce de fatigue, pour ne pas excéder un corps qui n'y est pas fait : & ceci regarde sur-tout les jeunes gens de famille. Il est pourtant vrai que ceux du Peuple, & même les Payfans, qui sont, par leur condition, accoutumés au travail, se dégoûtent & se chagrinent de celui-ci, parce que leur tournure étant plus difficile à changer, il faut continuellement les exercer, si l'on veut parvenir à en faire des hommes droits & légers ; & il résulte de ce tourment & de ce chagrin, qu'ils tombent facilement dans la langueur & la maladie du pays.

150 CODE DE MÉDECINE

Mais une cause qui se réunit ordinairement à celle-ci, c'est le changement de climat: il attaque le physique, comme l'éloignement du pays natal attaque le moral du nouveau Soldat: & il en périt un grand nombre également frappés de l'un & l'autre coup. *M. Wansvieten* a certainement raison, quand il dit que lorsque le Paysan a perdu la vue de son clocher & de ses parens, il commence à prendre du chagrin, & à être conséquemment disposé à la maladie.

Personne n'ignore l'influence du chagrin & du changement de climat sur la santé. L'effet du premier, est de troubler les fonctions de la machine, dont le dépérissement s'ensuit; & celui du second, est de donner lieu à une action différente de l'atmosphère sur les corps. Ce sont

MILITAIRE

ces deux agens qui produisent la maladie du pays , dont périt un bon quart des Soldats nouveaux , qui quelquefois même ignorent qu'ils feroient mieux dans leur endroit natal.

Il faut donc éviter , autant qu'il est possible , de causer du dégoût & du chagrin aux nouveaux Soldats , puisqu'il s'ensuit des effets si dangereux. Quant au changement de climat , j'avoue qu'il est plus difficile d'en arrêter les effets. On conseille cependant de renvoyer au pays les Soldats attaqués de cette maladie ; mais souvent il n'y a plus guères d'espoir , quand on les y renvoie , en ce que les progrès du mal sont tels , qu'il est incurable. On verra dans la seconde Partie de cet Ouvrage , quels sont les accidens de cette maladie , & quel-

ques moyens pour la guérir. Il ne s'agit ici que de la prévenir, s'il se peut; & c'est en général par de bons traitemens, par la gradation qu'on met dans le changement de nourriture, d'exercice & de gêne, qu'on y parvient; jusqu'il est impossible de changer l'action de l'air, au point de faire que celui auquel le Soldat est exposé maintenant, soit le même que celui où il vivoit.

Les longues routes que les Soldats de recrues font dans le cas de faire, pour joindre leurs Régimens, leur sont très-préjudiciables, parce qu'ils se débauchent mutuellement pendant ce temps; & que, jusqu'à l'arrivée, c'est une ivresse journalière. On pourroit l'empêcher, en leur donnant un ou plusieurs conducteurs qui eussent assez d'autorité sur eux, pour les contenir. Au reste,

quand les recrues arrivent, il est prudent de s'assurer de leur santé, de leur âge, de leurs mœurs, de l'état qu'ils avoient auparavant. Les Chirurgiens des corps sont faits pour examiner l'état de leur santé, & pour remédier aux désordres qu'elle pourroit avoir soufferts. Les vieux Soldats doivent être chargés du reste, & en rendre compte, de maniere qu'il est essentiel que chaque nouveau Soldat ait un camarade de chambrée ancien & sage.

Un article bien intéressant à l'égard des recrues, c'est celui des engagemens prématurés, qui ne sont que trop fréquens. J'ai vu arriver à l'armée des Soldats de recrues de treize ou quatorze ans, qui faisoient nombre à la vérité, mais qui, s'ils ne périroient pas à la peine, du moins embarrassoient beaucoup.

154 CODE DE MÉDECINE

Je suis cependant bien éloigné de blâmer qu'on s'assure de la jeunesse pour le service militaire; mais en ce cas il faudroit que chaque Régiment eût un dépôt, comme celui du Régiment des Gardes Françaises, établi par M. le Maréchal de *Biron*. C'est le moyen de former de bons Soldats; celui même de décharger plusieurs peres qui sont dans le besoin, d'une quantité d'enfans qui périssent de misere. Cet établissement est aussi humain qu'utile au service du Roi, & ce n'est pas le seul en ce genre que cet illustre citoyen ait formé.

En général, le paysan est plus convenable pour la Cavalerie, & le bas peuple pour l'Infanterie. Il est plus préjudiciable au service, de mettre un jeune homme d'une famille aisée, & qui est délicat, à panser des chevaux, que de mettre

un payſan dans l'Infanterie; mais l'un & l'autre ont de la peine à ſe faire à ces deux conditions, y prennent ſouvent du chagrin, & en tombent malades.

Il réſulte donc de tous les inconvéniens décrits dans cette Section, que, pour y obvier preſque totalement, les Milices provinciales, dans leſquelles on prendroit les recrues pour compléter les anciens Régimens, ou les dépôts, ſont tout ce qui conviendroit le mieux.

Juſqu'ici on n'a parlé de la ſanté des Gens de Guerre, que relativement à la paix; mais quoique la plupart des maux que l'on a détaillés, leur être familiers dans cette poſition, aient auſſi lieu pendant la Guerre, & même davantage, il en eſt auſſi pluſieurs qui reſtent à décrire dans le Chapitre ſuivant. Ca-

156 CODE DE MÉDECINE

pendant je crois devoir finir celui-ci par une instruction succinte sur la maniere de connoître si un homme est en état de servir ; car enfin mes conseils ne sont pas des loix , & l'on engagera peut-être toujours.

S E C T I O N . I X .

Instruction pour les Recruteurs , sur la maniere de reconnoître si un homme qu'on engage est propre au Service.

Il faut plusieurs conditions pour reconnoître si un homme est propre au service militaire ; & tous les gens qu'on envoie en recrues , ne sont pas toujours en état de les apprécier. C'est cette raison qui m'a fait joindre ici l'instruction suivante.

1°. L'âge le plus propre pour

Entrer au service militaire, pour les Soldats, est depuis dix-huit ans jusqu'à vingt-cinq. Plutôt, leur corps n'est pas assez fort pour supporter les travaux de cet état; & plus tard, il s'y forme très-difficilement.

2°. La taille la plus avantageuse, est généralement celle qui est depuis cinq pieds deux pouces, jusqu'à cinq pieds six pouces. Ceux qui sont au-dessous de cette mesure, n'ont pas toute la force & l'énergie qui conviennent; & ceux qui sont au-dessus, sont rarement bien constitués ou proportionnés.

3°. Il faut examiner la poitrine, qui ne doit point être ferrée; les épaules, qui doivent être larges; le visage, qui doit être plein & vermeil; la démarche, qui doit être aisée; les jambes, qui ne doivent point être arquées ni engor-

gées vers le bas ; le dos , qui doit être un peu enfoncé vers la partie moyenne , ou du moins égal.

4°. On fera visiter le ventre , pour examiner s'il n'y a point d'obstruction. On verra s'il n'y a point de toux habituelle ; d'ulceres dans quelque partie du corps ; si la respiration n'est point courte ; s'il n'y a pas des couturés au cou , ou aux autres parties , qui annoncent les écouelles.

5°. Tout le monde fait que les borgnes , boiteux , bossus , &c. ne sont pas dans le cas d'entrer au service , & on s'apperçoit facilement de ces vices ; mais on ne voit pas aussi facilement quand un homme est sourd , ou lorsqu'il a la vue mauvaise ; & cependant ces deux infirmités sont contraires au service.

Il est bon de prévenir qu'il faut y prendre garde.

6°. Les yeux larmoyans & fistuleux sont souvent incurables, & rendent un homme peu propre au service. Les punais y sont encore moins disposés.

7°. Pour juger de la saine constitution, il est bon de sentir l'haleine d'un homme, qui, dans cet état, doit être très-douce; (il y a pourtant des exceptions). Les dents blanches, la belle chevelure, l'œil vif, le bon appétit, les lèvres vermeilles, le cou d'une hauteur moyenne, les hanches bien effacées, le ventre peu éminent, sont les meilleures dispositions.

8°. Les payfans & les manoeuvres sont les plus propres à l'état de Soldat. Les fils de bons bourgeois & les jeunes gens de famille

160 CODE DE MÉDECINE

qui s'enrôlent , sont ordinairement mal-sains , libertins & foibles. J'ai déjà dit que les gens mariés étoient de mauvais serviteurs ; mais on peut faire quelques exceptions à cette règle.

9°. Il y a beaucoup de jeunes gens qui s'engagent , parce qu'ils ont des maladies vénériennes , ou des ulcères , dont ils espèrent guérir , étant au service. Il est très-essentiel de les faire visiter , afin qu'on puisse juger si , après le traitement , ils feront en état de servir ; car il y a de ces maladies qui quelquefois sont incurables.

10°. Il y en a d'autres qui sont épileptiques , & qui s'engagent dans la ferme persuasion qu'on les renverra , dès qu'on s'en appercevra. J'avertis que la plupart de ceux qui sont dans ce cas , ont le tein

blafard , les yeux pâles & languissans , & sont presque tous ou chauves , ou décharnés. Au reste , bientôt on découvre le fait ; & dans toutes les occasions où un homme est suspect , il seroit bon de ne point lui payer d'engagement.

Tout ce que je viens de dire est relatif à la forme actuelle ; car on a vu plus haut , que je regarde les engagements comme infiniment moins utiles pour le bien du service , que la maniere indiquée de prendre tous les sujets dans la Milice nationale.





CHAPITRE III.

Des Armées.

SECTION PREMIERE.

*De la disposition des Gens de Guerre ,
à l'entrée de la Campagne.*

ON peut juger de la santé des Soldats , à l'entrée de la première Campagne , par ce que l'on a dit dans le Chapitre précédent. Mais pour en comprendre mieux l'état , il est bon de mettre sous les yeux du Lecteur la manière dont ils sont dirigés , à tous égards , dans ce moment.

Lorsque la Guerre est déclarée , on augmente chaque Régiment d'un nombre assez considérable d'Officiers & de Soldats. On porte les Troupes vers les frontières

du théâtre de la Guerre, & il devient indispensable de les resserrer, soit dans les garnisons, soit dans les quartiers, jusqu'à l'entrée de la Campagne.

Les nouveaux Soldats & Officiers payent, la plupart, le tribut au genre de vie qu'ils ont embrassé : les autres éprouvent ce qui est presque inévitable dans les lieux renfermés, où il se trouve un grand nombre d'hommes & d'animaux. Toutes les causes détaillées dans les différens Articles de la Section IV du Chapitre précédent, prennent une intensité plus grande. Aussi voit-on périr un grand nombre de Soldats dans les six premiers mois qui précèdent la première Campagne : malheur auquel contribuent également les marches longues que plusieurs Régimens sont obligés de

faire pour arriver au rendez-vous, & la débauche à laquelle donne lieu la rencontre de tant d'hommes du même état.

Pour remédier à la plupart de ces désordres, il y a plusieurs moyens à mettre en usage. On éviteroit d'abord que les Recrues payassent le tribut à leur nouveau genre de vie, si l'on prenoit pour l'augmentation des Régimens, les Soldats dans les Milices provinciales, déjà exercées & habituées au Service. Les jeunes Officiers seroient plus propres à cet état, si le plus grand nombre étoit pris dans les Écoles destinées à les former.

Quant aux effets qui résultent du grand nombre d'hommes & d'animaux nécessairement renfermés dans un même lieu, en attendant l'ouverture de la Campagne, rien n'est

plus facile à prévenir. Il n'y a qu'à distribuer les différentes Troupes dans les Villages ; & si l'on est gêné pour cette distribution , faire camper plutôt celles qui ne pourroient être logées , sans resserrer trop les autres.

A l'égard des longues marches auxquelles plusieurs Régimens sont forcés , pour arriver au rendez-vous , c'est une de ces nécessités dont la circonstance ne peut quelquefois pas dispenser : mais si le temps est assez long , & qu'on ne force pas les journées ; en observant les précautions mentionnées dans la Section VI, il en doit résulter peu d'inconvéniens.

Quant à la débauche , elle fera moindre , si l'on rassemble moins de Régimens dans un même lieu , si on les exerce souvent , & si la discipline est exactement observée.

166. CODE DE MÉDECINE

A propos d'exercice , on doit remarquer ici , qu'il devient d'autant plus nécessaire pendant les cinq ou six mois qui précèdent l'ouverture de la Campagne , que le grand mouvement , après un certain temps de repos , est très-nuisible à la santé. Si l'on pouvoit avoir la commodité de faire partir les Troupes de leurs garnisons , pour arriver le jour où l'Armée se mettroit en marche , & si les circonstances permettoient qu'on ne les rassemblât que dans ce moment , il est certain qu'on éviteroit beaucoup de maladies.

On doit aussi compter pour causes de maladies , la peur de quelques Soldats , à l'approche du temps où ils vont être exposés au danger , & la maladie du pays , qui sur-tout en attaque plusieurs dans ce moment.

SECTION II.

*Premiers mouvemens de l'Armée, à
l'ouverture de la Campagne.*

LES premières marches de l'Armée ne se font pas facilement sans quelques désordres, qui intéressent la santé des Soldats. Elles commencent ordinairement pendant les grandes chaleurs. Les différentes colonnes passent par des Villages, où le Soldat est tenté de s'arrêter, soit pour boire, soit pour se reposer, ou pour la maraude. C'est d'ailleurs dans ces premières marches, que, malgré les avertissemens, il s'en éclope une grande quantité, qu'on est obligé de laisser sur les derrières. C'est enfin dans ce moment, que, logés fort à l'étroit dans différens Villages (puisque j'ai vu

168 CODE DE MÉDECINE

neuf Régimens, tant de Cavalerie, que d'Infanterie, cantonnés dans un feul) les uns vont passer la nuit dans un verger, d'autres à boire, & le reste se couche, soit dans une grange, une écurie, un grenier; une petite chambre, pêle-mêle. Si la pluie, ou la boue a incommodé la marche, l'humidité des habits & des pieds, à laquelle la plupart n'auront pas obvié, deviendra une cause de plus de maladie; & comme c'est pendant ces premiers jours que le Soldat commence ses travaux de Campagne, il faut qu'il aille à l'eau, au bois, au pain, à la viande, au fourrage, &c. & il s'en trouve qui, harassés, préféreroient de ne rien prendre, ou se cachent, plutôt que de faire tous les exercices.

Voilà les premiers malheurs de
la

la premiere opération de la Guerre. Il est presqu'impoffible de les éviter tous , & conféquemment , que dès le premiers pas il n'y ait plusieurs victimes. Combien d'autres caufes agiffent dans la fuite pour en augmenter le nombre ? C'est un axiome en Médecine , que tout l'homme eft de fa nature une maladie : *totus homo à naturâ morbus*. On devroit regarder celui-ci comme auffi incontestable ; *omnis miles à naturâ miser* : tout Soldat eft misérable de fa nature.

C'est par l'exacte observation de la difcipline , qu'on parvient à diminuer les caufes qui rendent alors le Soldat fi fouvent malade. Il ne faut pas fouffrir que dans la marche , il fe dérange de fon rang , fans observer les précautions qui ont été indiquées dans la Section VI du

Chapitre II. On doit non-seulement éviter de faire passer l'Armée par des Villes ou Villages , mais même aux environs , (supposant toutefois que cela se puisse) ; parce qu'il est plus difficile , dans ces passages , de conserver l'ordre de marche , parce que l'occasion tente davantage , & qu'enfin la maraude , qui est aussi contraire à la santé , que la plupart des autres imprudences , est plus facilement arrêtée , ou empêchée , quand on éloigne l'Armée des lieux habités.

Si l'on doit faire marcher les Troupes avant la grande ardeur du soleil , c'est sur-tout à l'Armée , qui avance très-lentement , & qui souffre , en douze heures , ne fait que deux ou trois lieues. Plus les Troupes arrivent de bonne heure dans leurs cantonnemens , plus elles ont

le temps de se réparer de la fatigue, & des maux qu'elles peuvent avoir soufferts, plus aussi elles ont celui de faire leur ménage; car il est essentiel que le Soldat ait, chaque jour, son ordinaire.

Quand elles sont arrivées au cantonnement, il faut observer les règles prescrites à la Section ci-dessus mentionnée; on doit empêcher sur-tout que le Soldat coure sur le champ, au puits ou au brandevin, parce que comme il a alors ordinairement chaud, il est nécessaire qu'il soit un peu séché, & qu'il ait repris haleine, avant de boire. C'est pourquoi les Marchands d'eau-de-vie qui suivent les colonnes, doivent être avertis de ne donner de leur liqueur, qu'aux Soldats qui ne seront pas fort échauffés, hors d'haleine, ou déjà ivres.

Que la pluie ou la sueur aient

*

H ij

plus ou moins mouillé les habits, il est bon de les faire toujours sécher ou au feu, ou au soleil, ou enfin à l'air libre. Autant qu'on le pourra, il ne faut point laisser coucher les Soldats, en arrivant au cantonnement, sur l'herbe fraîche, où ils s'endorment facilement; & on doit tâcher qu'ils soient tous occupés à faire l'ordinaire, ou à arranger leurs armes & les choses dont ils ont besoin. Plus il y a d'hommes occupés à faire une besogne, moins la peine est grande pour chacun; & ce travail empêche que plusieurs Soldats n'aillent au cabaret, ou se coucher.

Il est bien utile de veiller aussi à la propreté des Soldats, dans ces premiers momens: car, comme ils ont moins de facilité pour faire blanchir leur linge, la pourriture

& la vermine sont plus à craindre, sur-tout lorsqu'il y a de longues courses à faire, que l'Armée marche journellement, &c.

Il seroit donc bien avantageux de trouver un expédient qui mît les Troupes en même temps à l'abri de cette mal-propreté inévitable, de la corruption & de la vermine.

On dit que les Matelots n'ont jamais de cette vermine, parce qu'ils portent des chemises bleues. Est-ce à la teinture de ces chemises, ou à la maniere de vivre, & à l'exercice des Matelots, qu'on doit attribuer cet effet? Pour moi je crois que l'*Inde* & l'*indigo*, qui sont employés indifféremment pour la couleur bleue, sont bien capables d'empêcher plusieurs des incommodités auxquelles le Soldat est sujet. Ces matieres colorantes, tirées de la plante d'anis, sont

174 CODE DE MÉDECINE

des fécules résineuses , également propres à empêcher la corruption du linge , & la formation de la vermine. D'un autre côté , la chemise bleue se salit infiniment moins vite ; elle doit diminuer l'abondance de la sueur , étant collée à la peau , parce que la matiere de sa teinture est tonique. Enfin , cette même sueur , qui , comme je l'ai dit en plusieurs endroits , en se séchant sur les linges & les habits , se corrompt & produit des maladies , ne fera plus dans le même cas , lorsqu'elle rencontrera une substance propre à ralentir la putréfaction. (*L'indigo & l'Inde* sont de ce genre).

Je voudrois donc que , pendant la Guerre , on donnât à chaque Soldat deux chemises bleues. On diminueroit encore , par ce moyen , la pénétration de l'havresac :

Plusieurs Officiers, qui ont fait la Guerre en Canada, sous M. de *Moncalm*, m'ont assuré que beaucoup de Militaires y avoient suivi cette méthode, afin d'éviter les inconvéniens ci-dessus; & qu'ils s'en étoient bien trouvés.

On propose encore de donner aux Soldats une camisole de drap bleu, pour mettre sur la peau, afin d'éviter les maladies inflammatoires de poitrine, qui naissent des transpirations arrêtées. Ce moyen pourroit être utile, mais quelquefois incommode, du moins insuffisant dans beaucoup-de cas.

Il est important que la paille sur laquelle les Soldats sont couchés, soit sèche: & c'est un des grands inconvéniens des Camps. Au reste, le Soldat se couche souvent tout habillé, par nécessité, & quelquefois

176 CODE DE MÉDECINE

par paresse. Dans le premier cas, il faut qu'il ne soit ferré de nulle part, sur-tout du cou, des jarretieres, & de la poitrine. Quand il peut être deshabillé, il en dort mieux, & plus sainement.

Il est rare que les vapeurs qui sortent de plusieurs corps réunis, ne fussent pas pour empêcher que le Soldat ne se refroidisse jusqu'à un certain point, & pendant quelque temps dans la nuit, & dans des lieux renfermés, comme le sont ceux où il couche dans les cantonnemens; mais ces vapeurs ne le dispensent pas de se couvrir, parce que vers le matin, & quelquefois plutôt, le froid le saisit.

Je ne suis pas éloigné de faire coucher les Soldats sans avoir la tête couverte; mais il faut qu'ils y soient habitués; ainsi c'est une affaire qu'on doit avoir prévue d'avance. Quant

au corps : le Fantassin ayant peu de moyens pour le couvrir , je propose une couverture , dans laquelle il puisse s'envelopper ; mais comme elle augmente le poids qu'il doit porter , ou faire porter , je crois qu'une seule suffiroit pour deux ; & en ce cas , je préférerois une couverture de peau bien passée , & doublée de poil : par ce moyen , on éviteroit toujours l'effet de l'humidité de la terre , & de celle de la paille.

Il est nécessaire de faire bien aérer l'endroit où les Soldats doivent coucher ; & que pendant qu'ils dorment , il n'y ait point de vent qui puisse les frapper. Quand l'heure de la retraite est arrivée , on s'assure de la plupart de ces choses , par la visite & l'appel.

Lorsqu'un Soldat est éclopé , il faut le mettre hors de rang , le faire

178 CODE DE MÉDECINE

panser; & si l'on n'a pas quelque voiture qui suive, à moins que la blessure ne soit légère, on doit l'envoyer à l'Hôpital. On voit tous ces détails d'un coup d'œil, quand on en est bien rempli. C'est le matin, avant le départ, qu'on doit faire une revue exacte de tous ces objets.

On pourra me taxer ici d'excès de précautions; mais je dois avertir que c'est sur-tout au commencement de la Guerre, qu'on doit les mettre en usage; que bientôt on se relâche sur ces différens objets si essentiels; & qu'enfin c'est avoir beaucoup gagné, que d'avoir empêché plusieurs de ces désordres en ce moment; car, sans cela, au bout de huit jours, l'Armée est déjà prodigieusement affoiblie par les maladies.

Je fais, au reste, que pendant la Campagne, le Soldat éprouve bien d'autres inconvéniens; & qu'il semble d'abord qu'en cherchant à le conserver jusqu'à ce moment, on ne lui fait pas prendre l'habitude des maux auxquels il sera inévitablement exposé; mais je suis rassuré par l'expérience, qui m'a appris que ces précautions, jointes à celles qu'on prend dans le Camp, préservent de beaucoup d'accidens. Que malgré cela il y ait, dans les Armées, & en tout temps, un nombre considérable de maladies; cela n'est pas surprenant; on voit aisément quelles sont l'effet des vicissitudes de toute espèce, auxquelles les Troupes sont alors sujettes. Mais enfin plus on prendra de précautions, moins on aura de malades: & c'est toujours beaucoup gagner pour le service du Roi & pour l'humanité. H vj

SECTION III.

Des Camps.

LES Camps doivent être considérés de différentes manières, eu égard à la santé : savoir, selon la salubrité ou l'insalubrité de leur position ; selon la manière dont les Militaires y vivent & s'y gouvernent ; & selon le service que les Troupes y font. Ainsi, la position, la vie & le service des Camps feront le sujet des trois Paragraphes suivans.



§. I^{er}.*De la position des Camps.*

PEU de gens ignorent ce que c'est qu'un Camp ; le Militaire seul en connoît les détails & les inconvéniens. Si une Ville ou un Bâtiment peuvent être nuisibles à la santé, par leur situation, les Camps le pourront devenir, à plus forte raison, & ils le seront souvent, parce qu'on a rarement le choix de la position à leur égard. Telle assiette est avantageuse au bonheur des armes, qui peut être remplie de dangers pour la santé des hommes. Heureux le Général qui peut toujours réunir la salubrité & la sécurité dans son Camp.

182 CODE DE MÉDECINE

La nature du sol où se trouve le Camp, son élévation ou sa pente, & ses inégalités marquées, le voisinage des bois, des marais, des Villes ou Villages, l'air qui y souffle, la facilité plus ou moins grande de s'y procurer les choses nécessaires à la vie, la proximité d'un champ de bataille, la dévastation des campagnes, le voisinage des hôpitaux, de la boucherie, de la voirie, &c. sont autant de choses à considérer pour la salubrité d'un Camp.

Un terrain humide est très-contraire à la santé, dans quelque lieu qu'on habite; à plus forte raison dans un Camp, où les exhalaisons de la terre ont sur les corps, toute l'action dont elles sont capables, sans qu'on puisse à peine s'en garantir. C'est sur-tout la nuit

qu'agit cette humidité ; & dans tous les temps, sur les pieds. De-là naissent des catharres, des rhumatismes, des fièvres causées par la suppression de la transpiration, &c. Quand le Camp se trouve dans un terrain humide ou marécageux, il seroit très-utile de faire allumer des feux dans chaque lieu où doit se trouver la tente, afin de le sécher. On le bat ensuite, & on peut espérer, au moins pour quelque temps, que l'humidité n'y reviendra pas. Mais le meilleur de tous les moyens, est celui de faire des saignées autour du Camp, pour y attirer les eaux, & des rigoles autour de chaque tente, qui répondent à ces saignées. Quant aux endroits par où les Soldats doivent passer, à force d'être battus par une infinité de pieds, ils forment des sentiers qui

184 CODE DE MÉDECINE

font rarement humides. Ces expédiens, dont on vient de parler, ne peuvent avoir lieu que lorsqu'on a le temps de les mettre en usage ; & ce temps dépend des circonstances ; de maniere que la premiere journée ou nuitée est presque toujours suivie de maladie. Au reste , le Général a cette cause en considération ; & à moins qu'il n'ait de fortes raisons pour conserver l'assiette de son Camp , il en change dans cette occasion. Il est bien vrai que souvent il n'y a que quelques Régimens qui se trouvent ainsi postés ; & alors , si l'on ne peut les changer , il est nécessaire de faire ce qui vient d'être dit.

La meilleure assiette que puisse avoir un Camp , pour la salubrité, est un terrain sec , un peu élevé , où l'accès de l'air est libre de toute

part ; car lorsqu'il est en pente , on n'a pas ce dernier avantage ; & quand il pleut , l'écoulement des eaux incommode beaucoup , & met les Troupes dans le cas ci-dessus , des effets nuisibles de l'humidité. Dans cette position , il faut employer les moyens que j'ai décrits.

Les Camps sont le plus souvent appuyés de droite & de gauche , sur des bois ou des Villages , ou enfin les ont sur leur derriere. On doit remarquer à ces égards , que si cette position est quelquefois dangereuse , elle ne regarde que quelques Régimens , qui d'ailleurs peuvent aisément corriger son insalubrité ; 1°. en élaguant suffisamment la partie du bois , qui porte un ombrage nuisible , ou empêche l'air d'agir de toute part ; 2°. en observant beaucoup d'ordre & de

186 CODE DE MÉDECINE
discipline , qui empêchent le Soldat
d'abuser d'un voisinage périlleux
pour ses mœurs & sa santé.

On a vu à la Section V du Chapitre II , les différens effets de l'air sur les corps , & combien il est essentiel qu'il soit renouvelé. On a dit que les vents opéroient ce bien ; & c'est par cette raison qu'on conseille une position de Camp , qui leur donne un accès libre de toute part. Il est cependant vrai que s'ils chassent le plus souvent le mauvais air , quelquefois ils l'apportent , & sur-tout dans les Camps qui ont à leur proximité tant de choses nuisibles ; comme , par exemple , un champ de bataille , où les cadavres n'ont pas été enterrés , ou l'ont été peu avant l'arrivée des Troupes. Il n'y a , pour remédier à ce mauvais effet , que le changement de posi-

tion , ou du moins d'asseoir le Camp de maniere , que par l'effet du vent , l'air corrompu , au lieu d'être porté dans le Camp même , en soit chassé. On me dira , sans doute , que comme les vents changent , on ne peut jamais être sûr de rien a cet égard. Mais je réponds à cette objection , que là , si l'on est obligé de garder le même poste , on doit changer l'assiette , selon le changement du vent , & que cet inconvénient n'est pas si grand qu'on l'imagine. Mais le vent souffle-t'il assez dans tous les temps , pour garantir du mauvais air ? Il faut , par les mêmes raisons , éloigner du Camp toutes les choses qui peuvent y porter un air corrompu , tel que l'étable de la Boucherie , l'Hôpital & la Voirie. Cela est aisé. Il reste le voisinage des marais , des étangs , &c. qui ,

188 CODE DE MÉDECINE

pendant les grandes chaleurs surtout , deviennent d'autant plus pernicieux , que le soleil attirant une grande quantité de vapeurs , elles se répandent , même dans un temps calme , pendant la nuit , sur tout le Camp.

Rien n'est , sans doute , plus nuisible que leur effet , parce qu'il n'y a que peu , ou qu'il n'y a point de moyens pour s'en garantir ; & s'ils s'en trouve , ils ne regardent au plus que ceux qui sont dans les tentes. Au reste , les miasmes putrides , le ferein même , sont dans le même cas , & ils ne diffèrent que par le degré de danger , dont ils menacent. On verra dans le Paragraphe suivant , ce qu'il convient de faire contre les effets de toutes ces impuretés ou intempéries de l'air. Il suffit de dire ici qu'il est prudent d'éloigner le Camp des

marais , & de toute eau croupissante , quand la chose est possible : sans cela , la maladie se repand bien vite , & l'Armée s'affoiblit.

Il faut , pour la commodité du Camp , & pour la santé du Soldat , qu'il soit à portée de toutes les choses nécessaires ; savoir , du pain , de la viande , de l'eau , du bois , &c.

L'eau est , de tous les besoins de la vie , le plus grand : si elle manquoit à une Armée pendant deux fois vingt-quatre heures , elle périroit presque entièrement Il y en a plusieurs exemples dans l'Histoire. Quand l'endroit où on la puise est trop éloigné , les forces & le temps du Soldat s'épuisent à l'aller chercher. Il en est de même du bois , par la peine que son trop grand éloignement doit causer. Le reste des choses nécessaires à la vie , devroit être

190 CODE DE MÉDECINE

apporté au Camp , sans obliger le Soldat de l'aller chercher. On lui procure , ou l'occasion de se débarrasser & de se débaucher , ou une besogne pénible , en le mettant dans le cas d'aller chercher tant de provisions. Au reste , ce que je conseille ici , est souvent mis en usage ; & j'ai vu plusieurs fois les payfans des Villages circonvoisins apporter les légumes. Pourquoi n'apporteroient-ils pas aussi l'eau & le bois ? A l'égard des légumes , quand on y mène le Soldat , il faut avoir soin que les vieux indiquent ceux qui conviennent ; car , sans cela , il pourroit se faire que plusieurs des autres prissent des plantes vénémeuses pour de bons légumes , comme on l'a vu quelquefois.

La dévastation des campagnes est souvent un moyen employé par

l'ennemi, pour empêcher la subsistance d'une Armée qui le poursuit. Ainsi on ne trouve plus de fourrages, plus de légumes; le bois manque, les Villes & Villages sont déserts: il n'y a plus ni chevaux, ni chariots, &c. & l'Armée dépérit.

Ces malheurs, qu'un Général habile fait presque toujours éviter, sont non-seulement propres à déranger les opérations de la Campagne, mais encore à produire des maladies. Le défaut de fourrages fait périr les animaux; delà la corruption de l'air. Le défaut de légumes diminue l'aisance de la vie, & ôte au Soldat un moyen de santé. Sans le bois, comment préparer les alimens? Sans voitures, le Soldat est surchargé, ou obligé d'abandonner son bagage, souvent le plus utile. Voilà des désastres de la Guerre l'esquissé la plus légère.

§. I I.

De la vie du Camp.

L'ÉTAT d'Officier particulier & celui de Soldat, sont plus rapprochés au Camp qu'ailleurs, par le travail & le danger. L'un & l'autre habitent sous la toile; & quoique celui-là s'y procure plus d'aïfance, les effets étant relatifs à la constitution des sujets, il souffre autant que celui-ci: il est même des Officiers, privés de fortune, qui sont plus à plaindre que les Soldats, parce qu'au moins on fournit la subsistance à ceux-ci, & que d'ailleurs le Soldat peut porter tout avec lui, ce qui est impossible à l'Officier.

D'abord, il se présente à considérer dans la vie du Camp, le campement; ensuite la vie animale,

animale, la maniere dont les hommes y sont distribués, le séjour qu'on y fait, & la discipline qui y est observée.

Le campement * est un des plus pénibles travaux de la Guerre, & un des plus prompts. Pour s'en former une idée, supposons une Armée en marche par un temps pluvieux, arrivant vers la nuit au lieu destiné pour son Camp : le Soldat tout mouillé, souvent transi, obligé de tendre sa canonnière au milieu des ténèbres, de l'eau ou de la boue; d'établir ensuite son bagage & ses armes; de travailler à creuser sa cuisine; d'aller chercher de la paille pour se coucher, du bois pour faire

* J'entends par campement, le moment où l'Armée s'établit dans un Camp nouveau.

cuire la marmite, du fourrage pour les chevaux; le service qui doit se faire, malgré tous ces travaux, augmentant encore l'embarras: voilà le campement & son tableau fidèle, que des circonstances plus heureuses rendent pourtant beaucoup moins effrayant. Ce n'est donc pas sans raison que j'en fais le détail ici, puisqu'il est impossible de ne pas voir à combien de maladies il expose.

En effet, il n'est point de changement de Camp qui ne soit suivi de plus ou moins de maladies, selon le temps, la marche, & plusieurs autres circonstances dont on va parler.

Pour rendre ces changemens moins nuisibles, voici les conditions qu'il faut observer.

On a déjà vu plus haut les in-

convéniens des marches du milieu du jour, dans tous les temps, excepté pendant la rigueur de l'hiver. C'est à l'Armée sur-tout qu'elles doivent commencer au lever de l'aurore. Si le Soldat est habillé & pourvu, comme on l'a conseillé dans la Section I^{re} du Chapitre précédent, il souffrira moins de la pluie, de l'humidité, ou de la chaleur, & fera plus en état de travailler en arrivant au Camp. Au reste, dans ces jours de calamité, où toutes les injures du temps se réunissent à une marche longue, & qui, par les circonstances, ne se termine qu'à la nuit, c'est le cas de prévoir les besoins du Soldat, & de faire amener au Camp, bois, eau, légumes, fourrages; & lorsqu'enfin il se trouve quelque obstacle à ce que cela puisse s'exécuter, on

196 CODE DE MÉDECINE

dispose tellement les choses , que le corps de Troupes qui est parti pour marquer le Camp , tendé au moins plusieurs canonnières , pour mettre la plus grande partie de l'Armée à couvert , à son arrivée. Cette Troupe , destinée d'ailleurs à s'enquérir des lieux où l'on trouve l'eau , le bois & les légumes , dans une circonstance comme celle-là , travaille à faire apporter ou à porter elle-même le plus de provisions qu'il est possible ; elle prépare les cuisines ; enfin sert , autant qu'elle en est capable , à soulager l'Armée , qui ne doit arriver qu'à la nuit.

La vie animale , à la Guerre , diffère peu , quant à l'espèce d'alimens , de celle de la Garnison , aux heures près , qui , dans le premier cas , sont subordonnées aux circonstances. Il

est pourtant vrai que la nourriture est plus fréquemment mauvaise , parce que les moyens de fournir de bons alimens sont plus difficiles , que l'eau est plus souvent mal-saine , que la viande est plus sujette à se corrompre , & qu'enfin la disette se met quelquefois de la partie.

Il régné un ordre admirable dans nos Armées pour la distribution du pain , de la viande , & autres choses nécessaires à la vie ; mais il faut qu'elle soit secondée par les circonstances. Si malheureusement la maladie ou la mortalité se mettent parmi les bestiaux , il faut , ou qu'on fournisse de mauvaise viande , ou qu'on en donne peu , ou point ; ce qui rend la nourriture mal-saine , ou la diminue : deux inconvéniens également à craindre.

Il est essentiel qu'on fasse tous ses

198 CODE DE MÉDECINE

efforts pour que les bestiaux soient bien nourris , & qu'il y ait à leur suite quelques gens instruits qui se connoissent à leurs maladies , soit pour y remédier , les mettre à part , ou empêcher qu'on n'en fasse usage. L'art vétérinaire est aujourd'hui tellement protégé par le Gouvernement , qu'il sera facile de mettre ce conseil à profit dans la première Guerre que nous aurons à soutenir.

On ne se plaint que rarement du pain , par la même raison que l'ordre est parfaitement établi à cet égard , & que les Munitionnaires servent très-bien. Nous avons vu dans la dernière Guerre, où nos Armées ont eu presque toutes les calamités à souffrir, le Soldat toujours pourvu de pain , qui étoit bien préparé : ce qui a fait un hon-

neur infini aux Chefs de cette entreprise. Ce n'est pas que, malgré tous leurs soins, il ne puisse se rencontrer quelques sacs de farine gâtée, & mise en usage sans qu'on s'en apperçoive. Mais si c'est un malheur, il s'étend sur peu d'hommes, & il est presqu'inévitable.

On a vu dans la Section III du Chapitre II, quelle est la nature du pain de munition. Il en est une autre espèce souvent nécessaire à la Guerre, qu'on appelle *biscuit*, & qu'on conserve pour les occasions urgentes, comme dans les cas où l'Armée a de longues courses à faire, & qu'elle ne doit pas être à même de profiter du secours des fours. Ce pain est beaucoup plus léger que l'autre, & même plus nourrissant; il est moins volumineux, & moins embarrassant que celui de munition. Voici à-peu-près comment on le fait.

*

200 CODE DE MÉDECINE

On prend la farine la plus pure ; on en fait , avec du levain & de l'eau , une pâte comme celle du pain ordinaire , & on la fait cuire deux fois autant que l'autre : c'est ce qui le réduit en un petit volume , & lui fait donner le nom de biscuit , c'est-à-dire , cuit deux fois. Quelques personnes ont conseillé de nourrir le Soldat pendant la Guerre avec du biscuit ; mais il s'en faut beaucoup que l'avis soit utile , parce que , quoique ce pain soit plus nourrissant que celui de munition , il ne convient guères à des gens accoutumés à un genre de vie dure & active *. On a déduit ailleurs les raisons de la préférence qu'on donne au pain de munition sur toute

* On verra le détail de sa composition dans le second Volume.

autre espèce. Mais comme on n'a pas expliqué tous les moyens de corriger ses défauts, on les ajoutera ici. Quand le pain n'est pas assez cuit, le Soldat doit le couper par tranches, & le faire griller: il évite par là les indigestions, & autres accidens qui s'ensuivent. S'il a un goût trop acide, il faut qu'il trempe ses tranches dans l'eau, pendant quelque temps, & qu'ensuite, après les avoir fait sécher, il les mette griller comme ci-dessus. Mais s'il est moisi, il faut le jeter; car c'est une espèce de poison qu'un tel aliment. Quand la faim ou l'imprudence ont engagé quelqu'un à en manger, les maladies putrides ne tardent pas à paroître. Au reste, s'il est un moyen pour empêcher le pain de se moisir, c'est de l'exposer toujours dans un lieu sec, ou

au soleil. Cette précaution est essentielle pour le Soldat campé , qui pourroit laisser traîner son pain sur la terre.

Il est un autre inconvénient , mais plus rare & moins nuisible que les autres , c'est la grande dureté du pain. En le faisant cuire de nouveau , soit en entier , soit par tranches , la croute se durcit , & le dedans s'amollit.

Quant à l'eau , on a détaillé ses différences , & même la maniere d'en corriger l'insalubrité , lorsqu'on a parlé de la nourriture des Soldats , au Chapitre précédent. Il reste maintenant à détailler les règles qu'il faut prescrire aux gens qui campent , pour se la procurer bonne , & pour tâcher de n'en pas manquer.

Pour se la procurer bonne , il

faut établir une règle invariable qui oblige les Soldats d'aller la puiser à l'endroit où on l'a jugée la plus saine; sans cela, ceux qui sont paresseux, iroient à la source la plus prochaine, & on risqueroit qu'ils apportassent de l'eau qui seroit également nuisible à leurs camarades, & à eux-mêmes.

Il y a certaines heures où l'on doit aller à l'eau: on y conduit les Soldats de chaque Régiment, en leur faisant observer l'ordre nécessaire; mais comme la grande quantité de monde qui la puise, doit la troubler, si c'est une rivière d'où elle soit tirée, il est essentiel qu'on dispose plusieurs endroits, à quelque distance les uns des autres, & qu'on en assigne un à chaque division. Au reste, quand l'eau est trouble, ce qui arrive fré-

*

I vj

quemment , on a vu qu'il faut la laisser déposer. Mais ce qui vient d'être dit , n'est pas encore suffisant pour s'assurer de la bonté de l'eau choisie auparavant comme telle. Il est nécessaire d'établir des vedettes à tous les endroits où on la puise , & que l'on empêche , ou qu'il y soit rien jetté , ou que les animaux , qui doivent avoir un gué à part , y viennent boire. De toutes les sources , la plus utile à une Armée , c'est certainement la rivière , parce qu'on ne craint pas alors de manquer d'eau ; mais l'éloignement oblige souvent de recourir ailleurs , comme aux fontaines , aux ruisseaux , aux puits , aux citernes , &c. J'ai parlé , dans le Chapitre précédent , des qualités de chacune de ces sources.

Quand l'Armée y est réduite, c'est une raison de plus pour observer l'ordre le plus exact.

Mais lorsque l'eau vient à manquer, ou que celle qu'on puise devient mauvaise, par la quantité de monde qui va à la source, on qu'enfin celle-ci se tarit, il faut employer tous les moyens possibles pour en trouver d'autres qui fournissent suffisamment. En creusant la terre dans le voisinage des montagnes, ou au-dessous du lit d'une rivière, on parvient à faire des puits qui donnent souvent de la bonne eau, & en quantité, pourvu qu'on ait soin de garnir le fond & les côtés avec du sable & des cailloux. Ce travail, quoique pénible, rentre dans le plan des exercices qu'il est nécessaire de donner aux Troupes qui restent longtemps dans un Camp. Cependant

206 CODE DE MÉDECINE

si elles ne peuvent pas y fournir , on doit faire travailler les payfans. Cette maniere de se procurer de l'eau plus saine & en quantité , est non-seulement favorable quand les sources naturelles ne sont pas abondantes , mais même lorsqu'on est dans le cas de n'avoir point d'autre eau que celle des marais , des étangs , &c. Les Soldats vont ordinairement à l'eau avec un petit baril. J'ai vu , dans les dernières Guerres , des petits sceaux de fer-blanc employés à cet usage. Il est essentiel de visiter ces ustensiles , & de défendre sur-tout les gamelles de cuivre.

Ils évitent la corruption de la viandes , en la coupant par tranches , & en la faisant sécher au soleil ; en la suspendant toujours , dans les endroits où l'humidité à le moins

d'accès ; enfin , lorsque l'un & l'autre moyen deviennent impossibles , il ne reste plus que celui de la faire griller.

La soupe du Soldat est à-peu-près la même que celle de la Garnison , lorsque les légumes & le temps ne lui manquent pas. Il a même cet avantage de plus , qu'on lui donne du riz pendant la Campagne. Je répéterai ici ce que j'ai dit dans la Section II du Chapitre II , au sujet de l'usage des casseroles de cuivre , parce que l'on a encore moins de facilité pour empêcher la formation du verd-de-gris , à la Guerre , que pendant la Paix. Il vaut mieux employer celles de fer-blanc , qui , à la vérité , ont aussi quelques inconvéniens , par la difficulté d'en conserver la soudure. Mais enfin , on peut du moins y

suppléer, en se servant de celles qu'on fait à présent avec le fer, qui n'est jamais mal-sain *.

Il n'est pas difficile de concevoir que la disette est le plus grand des fléaux, & qu'elle ne peut durer long-temps dans une Armée, sans la détruire. Heureusement la maniere dont se fait aujourd'hui la Guerre, expose moins à ce danger.

* On connoît assez la maniere dont les cuisines d'un Camp sont construites. On peut dire à cet égard, relativement à la santé du Soldat; qu'il est nécessaire qu'elles soient assez enfoncées, pour que le vent ne souffle pas la fumée & la cendre aux yeux des Cuisiniers, & qu'il seroit bon de les couvrir, en laissant un tuyau pour la fumée, ou du moins de mettre une haie, pour se parer du vent. Ces précautions ne peuvent avoir lieu, que lorsqu'on reste quelque temps dans le même Camp.

Cependant les Villes assiégées , les Armées , dont les communications ne sont pas libres , celles qui sont des retraites forcées , &c. sont quelquefois dans ce cas. On verra dans la suite quels sont les moyens d'obvier à plusieurs de ces inconvéniens.

Les Soldats logés dix ou douze ensemble sous une canoniere faite d'une toile assez épaisse , sont couchés sur la paille , & ils n'ont pas d'autre asile que celui-là , pour se garantir du froid , de la pluie , de la chaleur , & pour mettre tout leur équipage à couvert. Il faut donc maintenant expliquer la manière de prévenir les maux auxquels ils sont exposés sous un abri de cette espèce.

Le Soldat , arrivé au Camp , va chercher de la paille , pour se couvrir , ou il en fauche à l'endroit où

210 CODE DE MÉDECINE

est assis le Camp, s'il y trouve celle qui lui convient. Sans cette ressource, il n'auroit d'autre lit que la terre; ce qui a lieu quelquefois, lorsqu'étant arrivé trop tard à sa destination, l'endroit où il pourroit aller chercher la paille, est trop éloigné, ou ignoré; & quand, dans cette circonstance, on n'a pas eu soin d'en faire apporter à la tête du Camp, par les payfans.

Je fais que pendant l'été, dans un temps sec, il y a moins de danger à coucher sur la terre, & que même le Soldat doit y être habitué, puisque, quand il est de service, il n'a point d'autre lit; mais je fais aussi que l'humidité de la terre cause beaucoup de catharres, des pleurésies, des fluxions de poitrine, des rhumatismes. En effet, un homme qui commence à dormir,

à la nuit tombante , peut alors n'être pas refroidi ; mais au milieu de la nuit , la transpiration augmentée se trouve souvent interceptée par la fraîcheur du temps , & l'humidité de la terre. C'est donc dans ces circonstances , qu'au moins il seroit nécessaire que le Soldat fût muni de cette couverture de peau doublée de poil , dont il a été fait mention dans la seconde Section de ce Chapitre.

Ce n'est pas qu'elle ne soit presque aussi nécessaire , quand même il a de la paille ; car , outre que celle - ci s'humecte facilement par les vapeurs qui s'exhalent du sein de la terre , souvent elle est mouillée , quand on la fauche , ou se mouille , quand on la transporte.

Pour garantir les Troupes de

tant d'effets pernicieux, il est bon de chercher à avoir de la paille sèche; & c'est ce que le Payfan procureroit, en l'apportant au Camp. Il faut l'exposer chaque jour au soleil; & quand le Soldat est plus de deux jours au même Camp, le faire travailler à natter une certaine portion de cette paille, qui serviroit de paillasson, & empêcheroit l'humidité de pénétrer aussi facilement.

L'homme de cheval a de grands avantages sur le Fantassin, relativement au coucher; car le manteau le garantit presque toujours également du froid & de l'humidité. Il a de plus un buffle, qui est presque impénétrable. Dans le projet donné, le Soldat en devoit aussi avoir un.

Hors l'arrière-saison, où les soirées & les matinées sont quelque-

fois très-froides, le Soldat est bien moins incommodé du froid, que du chaud, dans les tentes. Il se garantit du premier, en relevant autour de ces tentes la terre qui a été ôtée pour faire les rigoles prescrites; en y mettant en dedans des bouchons de paille, & en attachant plusieurs piquets à la toile, pour ôter tout accès à l'air. Il n'en est pas de même du second, (de la chaleur) le soleil darde & pénètre à travers les pores de la toile, & devient presque insupportable.

Le Cavalier évite cet inconvénient avec son manteau. L'unique ressource du Fantassin est dans les feuillages. Je voudrois que les canonniers fussent faités de maniere qu'on pût les ouvrir de deux côtés; de sorte que celui qui seroit exposé au soleil, fût fermé pendant l'effen

de son ardeur ; & l'autre ouvert. Au reste, cette précaution donneroit un courant d'air nécessaire. Les Soldats y suppléent en quelque manière , en arrachant quelques ~~pa-~~
piquets ~~quets~~, & formant ainsi une ouverture, qui fait entrer l'air dans la tente.

Il est inutile de recommander la propreté dans les canonnières ; on sent assez que plusieurs hommes logés dans un si petit espace, doivent être très-soigneux à éviter d'y faire aucune ordure.

Je voudrois que tous les soirs & tous les matins, on y fît une fumigation avec du vinaigre : cela empêcheroit l'humidité & l'air corrompu d'agir si puissamment. Je ne parle point du danger des armes, parce qu'il est de règle que tous les fusils soient rangés à la tête

du Camp; mais les pistolets des Cavaliers y devroient être aussi, & les autres armes blanches posées dans un même endroit, pour éviter les accidens.

Il y a plusieurs précautions à prendre, relativement au séjour que l'Armée fait dans un Camp, tant contre le mauvais air, que contre les abus qui naissent du défaut de discipline. Les excréments & l'urine sont l'objet le plus essentiel à considérer. On sent assez combien les uns & les autres influeroient sur la santé, si on n'y faisoit attention. Il étoit ordonné au Camp des Israélites de faire un trou en terre, pour faire ses besoins, & ensuite de le reboucher. Les Turcs en agissent encore aujourd'hui de même.

Quant à nous, il est d'usage qu'on établisse, à quelque distance de la

tête du Camp, des fosses, au-dessus desquelles un rondin, plus ou moins long, soutenu sur deux fourches, forme le siège des latrines.

Quand l'Armée séjourne longtemps dans le même endroit, & qu'il fait très-chaud, les vapeurs qui exhalent continuellement de ces latrines, se répandent dans l'air, y portent la corruption, & influent singulièrement sur la santé. C'est encore pis dans les temps humides, où l'air contenant une grande quantité de parties aqueuses, donne plus d'activité aux molécules putrides. Il y a plus : comme il est des saisons & des temps où la diarrhée & les dysenteries sont communes, les déjections de ceux qui en sont atteints, produisent des effets singuliers sur ceux qui vont à ces latrines, & leur communiquent
aisément

aifément ces maladies. On pourroit même dire qu'elles naiffent quelquefois des excréments ordinaires, réunis en trop grande quantité, pour avoir trop tardé à recouvrir les fosses.

Quant aux urines, le Soldat les rend ordinairement dans différens lieux; & quoiqu'elles ne produifent pas des effets auffi pernicieux, elles ne laiffent pas d'être nuisibles, ainfi que le fumier, qui fur-tout eft confervé quelquefois en trop grande quantité dans le Camp de la Cavalerie.

Pour diminuer l'action de ces vapeurs, & leur force, il eft utile de boucher les fosses des latrines avec beaucoup de terre, lorsqu'elles ont été ouvertes pendant huit jours, & d'en creuser de nouvelles aux environs. Il feroit bon d'assigner un lieu particulier, pour ren-

dre les urines , & qu'on les bouchât après un certain temps; d'enterrer le fumier , lorsqu'il devient ancien.

La pourriture de la paille , lorsqu'elle a servi long-temps , oblige de la renouveler. Il faut empêcher les Soldats de dormir en chemise , en plein air , pendant les grandes chaleurs , & sur-tout au soleil ; veiller à ce qu'à l'heure des repas & du coucher , ils soient rendus à la canonnière ; qu'aucun ne passe la nuit à dormir au dehors de celle-ci , ce qui arrive quelquefois aux ivrognes ; empêcher les filles d'arriver au Camp , parce qu'il est démontré que les maladies vénériennes sont un dixième de celles qui régneront à l'Armée ; défendre aux Vivandiers de donner aux gens pris de vin ou d'eau-

de-vie , quelque nouvelle boisson , qui puisse augmenter leur ivresse ; il est de même très-nécessaire qu'il y ait un ordre qui enjoigne à ces mêmes Vivandiers de ne recevoir dans leurs tentes aucun Soldat aux heures des repas , de la priere & du sommeil. On ne gardera aucun malade dans la tenté , mais sur-tout aucun galeux , aucun teigneux , ni ceux qui ont de la vermine. C'est aux Chirurgiens des Régimens à veiller sur le dernier point , en faisant chaque soir une visite dans les rues du Camp , & en s'enquérant s'il n'y a personne qui soit incommodé.

Reste à parler de la maraude , qu'on a toujours cherché à réprimer , parce qu'elle est contraire à la discipline du Camp : mais elle n'est pas moins nuisible à la santé. J'ai vu que la majeure partie des Soldats soupçonnés

de marauder, tomboit malade pendant la Campagne, parce qu'en général les maraudeurs sont crapuleux, & peu exacts sur les objets qui intéressent la santé.

§. III.

Du service des Camps.

LE service des Troupes pendant la Campagne, est le plus pénible de tous ceux qu'elles ont à faire. Il nuit toujours plus ou moins à la santé, & il n'est presque jamais possible d'éviter la plupart des causes de maladies qui en dérivent. En général, il faut tâcher que le service soit tellement partagé, que chaque Soldat ait sa portion de repos & de travail; & comme les différentes espèces de service diffèrent beaucoup entr'elles, quant à la peine,

on a coutume d'y faire passer chaque Soldat à tour de rôle.

La garde du Camp est la moins pénible , après celle du Quartier général ; mais l'une & l'autre ont leurs inconvéniens. Le Soldat couche à la belle étoile , lorsqu'il est de garde au Camp , & il fait sa faction à son tour. Si l'on n'a pas soin de le mettre à l'abri du vent par des feuillages , il y gagne des fluxions de toute espèce. Comme il a ordinairement du feu pendant la nuit , il est essentiel qu'il ne soit pas couché du côté où le vent souffle la fumée , les cendres & la flamme. A l'égard du Quartier général , il est exposé aux excès de toute espèce ; il faut que les Officiers qui commandent cette Garde , fassent souvent l'appel , & qu'ils ne souffrent pas qu'on s'écarte , ni pour boire , ni pour être avec des filles.

La Garde de l'Hôpital ambulant expose à quelques dangers, par la proximité du mauvais air : c'est là qu'il est le plus important que le Soldat ne fasse aucun excès. Il faut lui défendre d'entrer dans les salles. Les Officiers & autres, qui sont dans le cas d'y faire des visites, pour veiller au bon ordre, sont encore plus exposés. Il faut qu'ils ne touchent à aucuns malades ; qu'ils n'entrent dans les salles qu'après avoir bu un verre de quelque liqueur spiritueuse, comme de l'eau-de-vie ; qu'ils tiennent leur mouchoir sur la bouche, pendant la visite.

Les grandes Gardes sont exposées à toutes les injures du temps ; elles sont souvent privées de feu, pendant la nuit. S'il pleut, elles sont exposées, pendant vingt-quatre heures & plus, à être mouillées,

sans pouvoir s'en garantir ; & quelquefois les ressources de la vie leur manquent.

Quand une grande Garde part pour son service , il faut qu'elle soit munie de tout ce qui est nécessaire pour la vie animale , au moins pour trente-six ou quarante-huit heures. On peut & on doit même poster la Troupe dans un lieu où elle soit à l'abri du vent. Il est bon qu'elle fasse , pour la nuit , une espèce de Corps-de-Garde creux & entouré de feuillages. Le feu de la nuit est presque toujours indispensable ; & il paroît peu , quand on le fait dans un lieu enfoncé. Le Cavalier se garantit , comme on l'a dit plusieurs fois , bien plus facilement de la plupart des injures de l'air , & est rarement , ou pour mieux dire , jamais pénétré par la pluie ; mais si le Soldat n'est pas

vêtu , comme je l'ai indiqué dans le Chapitre II , il est impossible qu'il ne ressente pas tôt ou tard les effets de tant de causes réunies , pour altérer sa santé.

Les Troupes légères campent rarement , & sont moins exposées à tous les maux qu'éprouve le reste de l'Armée ; mais en revanche , elles sont toujours en mouvement , & le plus souvent au bivac. On verra à l'Article des bivacs , les inconvéniens qui en résultent , & les moyens de s'en garantir. Je n'entre pas ici dans tous les détails du service de la Campagne , parce qu'il en est traité amplement ci-après.



SECTION IV.

Des Armées baraquées.

VERS la fin de l'arrière-saison, lorsque les Armées sont dans le cas de garder leur position, on tolère les baraques ; & quand, dans les pays un peu froids, elles se trouvent obligées d'y rester au commencement de l'hiver, on ordonne ces mêmes baraques.

Cet arrangement n'a lieu que pour mettre les Troupes à l'abri du froid & de l'intempérie de la saison. On pratique avec des branches d'arbres, de la terre & du fumier, des espèces de baraques qui enferment les tentes. On fait des trous souterrains pour la cuisine, pour se chauffer : une espèce de toit couvre ces trous, il y a des cheminées ; & il arrive

226 CODE DE MÉDECINE

quelquefois qu'en en faisant plusieurs qui se touchent avec des portes de communication, on fait de vrais appartemens. Les chevaux & bestiaux sont de même baraqués, & ainsi préservés.

Avant d'expliquer tous les inconvéniens qui résultent de cette manière d'arranger les Camps, on observera ici que c'est un expédient bien malheureux pour les Armées, que celui de les baraquier ainsi dans la rigueur de la saison. Les fourrages, les légumes sont éloignés; l'eau difficile à avoir, & souvent gelée; on ne peut quelquefois mettre le pied hors de la tente, sans enfoncer dans la boue, ou sans être exposé au froid le plus vif; la neige couvre la terre dans certains pays; & alors les engelures, les rhumatismes, les fluxions de poitrine ré-

gnent parmi les Troupes, & le service en devient aussi plus difficile & plus dangereux. Mais revenons aux baraques.

On ne peut trouver à redire à celles qui entourent les tentes; & quoiqu'elles ne préservent guères de l'humidité, du moins ne sont-elles pas dangereuses. Il est seulement très-essentiel de les construire assez solidement, pour qu'on ne risque pas d'en être écrasé, si elles venoient à tomber, & d'y faire des toits de paille qui donnent de l'écoulement aux eaux. On doit défendre de mettre de la braise dans le milieu des tentes, comme je l'ai vu quelquefois pratiquer; car outre la crainte du feu, on doit avoir celle de l'odeur de la braise qui est très-pernicieuse, & porte sur-tout à la tête. Il ne faut pas souffrir

que les Soldats couchent dans les souterrains, qui doivent être tous construits de maniere qu'il y ait un passage pour la flamme & la fumée. Au reste, comme il est nécessaire qu'on soit éclairé de bonne heure dans l'arrière-saison & l'hiver, il seroit essentiel qu'il y eût, pendant quelques heures, une lanterne attachée à un des bouts de la tente, de maniere que le trou par lequel sort la fumée, répondît au dehors.

C'est dans cette circonstance que le Soldat a besoin d'être couvert, & qu'il seroit très-bon qu'il fût vêtu comme on l'a dit au Chapitre II; il faut du moins faire distribuer des gilets.



SECTION V.

Du cantonnement des Armées, à la fin de la Campagne.

CE qui reste à dire sur cet objet, fera la suite de la Section II de ce Chapitre, où il est fait mention de cantonnement à l'entrée de la Campagne.

Lorsque le Camp n'est plus tenable, ou qu'on n'est pas obligé de le tenir, on met ordinairement les Troupes, pendant un mois ou six semaines, en cantonnement, avant le quartier d'hiver. La nécessité de les tenir rapprochées, fait qu'on rassemble plusieurs Régimens ensemble dans un même Village.

Les Soldats, gênés dans ces cantonnemens, sont exposés à quelques

230 CODE DE MÉDECINE

dangers , & sur-tout à celui d'être resserrés plusieurs dans des chambres très-étroites & basses , d'y respirer un air renfermé & mal-sain , & souvent d'y éprouver les funestes effets du feu , que dans plusieurs contrées où nous faisons la Guerre , on allume dans des poêles dont la porte est en-dehors de la pièce dite stubbe ou stoub en Allemagne. Il est très-essentielle de veiller à la propreté des Soldats dans cette position , de faire aérer les lieux où ils couchent , & sur-tout d'empêcher que les poêles soient trop chauds. J'ai vu des Commandans préférer que leurs Soldats logeassent dans les granges & les écuries ; d'autres , faire casser ou enlever les poêles des lieux où les Soldats couchoient ; & l'une & l'autre précaution , suivies d'un heureux succès pour la santé.

Il est assez clair que l'air renfermé est très-nuisible, dans tous les cas, mais sur-tout lorsqu'un grand nombre d'hommes se trouve dans un même lieu. On a vu dans plusieurs endroits de cet Ouvrage, combien il en résulte de maladies, souvent très-pernicieuses. Qu'on ajoute ensuite à la position dont je viens de parler, une grande chaleur excitée par un feu de poêle; on jugera facilement que les accidens seront très-graves. Le Soldat, au reste, dans les cantonnemens, est sujet à-peu-près aux mêmes inconvéniens pour le service & pour la vie animale, que dans les Camps. Il est pourtant certain que s'il ne reste pas longtemps dans le même lieu, il trouve quelques douceurs dans les provisions qui se trouvent dans les Villages; mais ce n'est qu'aux dépens

232 CODE DE MÉDECINE

des pauvres payfans , qui , après cela , périssent souvent de misère. Il est encore certain que l'humidité y est moins grande que dans le Camp , & que par conséquent cette position est un peu plus saine.

SECTION VI.

*Du quartier d'hiver des Armées ,
relativement à la santé.*

VERS le milieu de Novembre , on donne ordinairement des quartiers aux Troupes. C'est le temps du repos , de la réparation , & celui où il est presque impossible de tenir la Campagne.

On met le plus d'Infanterie que l'on peut sur les frontieres , soit de la France , soit du Pays conquis , dans des Villes ; le reste est dans ce qu'on appelle le plat pays ; &

la Cavalerie est dispersée sur les derrières de l'Armée.

On doit faire attention que l'Infanterie, qui se trouve dans les Villes, passant d'un violent exercice à un repos marqué, peut éprouver des maladies qui dépendent de ce changement subit. Les liqueurs qui sont en mouvement, & nécessairement plus ou moins altérées, après le grand exercice de la campagne, & l'action des causes dont j'ai fait mention dans les Sections précédentes, en croupissant dans le repos & l'inaction, donnent lieu à toutes les maladies du genre des putrides. Il est donc nécessaire, dans les premiers temps du quartier, d'exercer les Troupes, & de ne les conduire à un certain repos que par degrés. L'air des Villes est moins sain pour des gens qui ont passé la plus gran-

234 CODE DE MÉDECINE

de partie de l'année dans la plaine campagne: il est donc utile de leur faire prendre l'air au-dehors de la Ville. Au reste , il faut , pour le logement & la vie animale, se conduire comme il a été dit au Chapitre précédent , dans les Sections II & III , selon la situation des Soldats. Il est bon d'observer ici, que ce qui a été dit à la Section précédente, sur le feu des poëles, n'a pas moins lieu dans les quartiers, outre les inconvéniens auxquels ils s'exposent relativement à l'air chaud & corrompu. Pendant l'hiver, le Soldat passant subitement d'un froid considérable à la chaleur de ces poëles, & *vice versa*, est dans le cas de gagner des maladies inflammatoires, soit par la suppression de la transpiration qu'il peut éprouver en sortant d'un lieu

très-chaud, soit par la congélation des humeurs, en passant d'un lieu très-froid dans un air très-chaud. Il faut pourtant convenir que les plus grands inconvéniens des poêles se font sentir après la première Campagne; & que, lorsque la Guerre dure quelques années, les Soldats s'y accoutument: mais comme les Armées, pendant cet intervalle, se renouvellent au moins de moitié, c'est arracher plusieurs hommes de la mort, que de continuer la précaution dont on vient de parler.

L'Infanterie qui est dans les Villages, doit être soumise à la même discipline & au même exercice que celle des Villes. J'ai vu que la vie oisive des Soldats, & la nourriture que la plupart prenoient chez leurs hôtes, étoient très-nuisibles; ainsi il faut les exercer souvent, & empêcher

qu'ils soient nourris ailleurs qu'à l'ordinaire.

Quant à la Cavalerie, je ne crois pas qu'il soit possible qu'il y ait un régime plus contraire à la santé, que celui auquel elle est exposée dans les quartiers. On partage quelquefois une Compagnie en trois ou quatre Villages : j'en ai vu une divisée en treize. Chaque Cavalier est logé chez un payfan aisé, qui lui fournit toutes les commodités de la vie. Là, n'ayant d'autre soin que celui de son cheval, que même souvent il fait panser par le payfan, il mène la vie la plus douce, & ne trouve d'autre frein à son intempérance, que celui que peut lui imposer la raison. Ainsi l'inaction, la nourriture excessive & différente de celle qu'il avoit prise jusqu'alors, l'ivresse dans laquelle il peut se plon-

ger, deviennent des causes trop connues de maladies.

Il seroit à souhaiter qu'on changeât cette maniere de disposer les quartiers de la Cavalerie. On fait que c'est moins pour l'homme que pour le cheval, que cet arrangement a lieu; mais il est possible de mettre les chevaux dans la même abondance, en réunissant les Compagnies, & en faisant venir le fourrage des lieux circonvoisins. Cette réunion même ne seroit pas moins avantageuse à ces animaux, qui, souvent trop gorgés de nourriture, périssent de gras fondu. Au reste, mon objet est de faire sentir que le Cavalier doit être exercé pendant le quartier, & qu'il doit continuer de vivre comme il le faisoit à la Guerre, si l'on veut éviter qu'il essuie des maladies, & qu'il se relâche sur ses devoirs.

SECTION VII.

*Des Armées en marche dans les différentes
saisons, & de leurs différentes
évolutions.*

ON a déjà fait mention dans plusieurs endroits de cet Ouvrage, des marches des Troupes & des Armées; mais cet article est trop intéressant, pour ne pas le traiter à fond. Ainsi, sans faire de répétitions, on ajoutera ici les réflexions qui n'ont pas encore été faites, & quelques conseils qui sont relatifs aux circonstances qui n'ont pas été décrites.

Jamais une Armée n'est en marche, qu'il ne tombe plus de malades, & qu'il n'arrive plus d'accidens qu'à l'ordinaire; parce que, quel que soit le

côté dont on envisage la marche d'une quantité considérable d'hommes, on voit des dangers à courir pour la santé. Le froid, le chaud, la pluie, l'humidité, la fatigue, les imprudences, l'air corrompu, ont toujours lieu tour-à-tour, ou ensemble; & lorsque cette marche est précipitée, lorsque les Troupes sont trop long-temps exposées aux injures de l'air, lorsque le temps du repos (la nuit) est employé au travail, lorsqu'enfin elles ne peuvent pas camper, tous les dangers augmentent.

On a suffisamment détaillé les moyens qui doivent être mis en usage, pour éviter la plupart de ces inconvéniens, dans la Section VI du Chapitre II, & dans la Section II de celui-ci. Il reste maintenant à parler des marches forcées dans les

240 CODE DE MEDECINE
différentes saisons, des bivacs &
des retraites, qui sont une source
féconde de maladies. J'en ferai trois
Paragaphes particuliers.

§. I^{er}.

*Des marches forcées des Armées dans les
différentes saisons.*

PLUSIEURS circonstances obligent les Armées à faire des marches rapides dans les différentes saisons. Une position avantageuse à prendre, un ennemi à poursuivre, ou à fuir, ou à surprendre, sont les principales.

On remarquera que ces marches rapides doivent être plus ou moins pernicieuses, en raison du temps, de la saison, de leur durée, des privations & de la longueur de la course. Un beau jour, un air tempéré,

péré, un chemin facile, peu ou point de soleil : voilà le temps le plus favorable ; & par la raison inverse , le plus nuisible est celui où l'on ne trouve que les contraires. Le printemps & l'automne sont les saisons où l'on peut faire des marches précipitées, avec moins de dangers. Pendant les deux autres, on est plus exposé aux injures du temps, & très-sûrement à quelques-unes. Moins ces marches durent de jours, & moins elles sont longues, moins aussi les Armées en souffrent : & si la subsistance ne manque pas, le mal est moindre.

Mais malheureusement on ne commande , pendant la Guerre , ni au temps, ni aux saisons ; & toutes les opérations étant subordonnées aux circonstances, quelle que soit la

242 CODE DE MÉDECINE
dureté du temps , & des autres
inconvéniens, il faut marcher.

Voici quelle est la maniere la
plus saine de diriger ces marches.

Toutes les fois qu'un Général
est dans le cas de faire quelque ex-
pédition , qui demande que l'Ar-
mée fasse une longue course , il
est essentiel que tout ce qui a rap-
port à la saison , à la subsistance ,
au temps ; & à la difficulté des
routes , ait été prévu. Ainsi, lors-
que c'est dans le cœur de l'été
qu'on est obligé de faire un long
trajet , il est nécessaire qu'il se
fasse pendant les heures du jour
où la chaleur est moins grande ;
& comme le repos est indispen-
sable , c'est pendant les heures
de la grande chaleur , qu'il faut
le procurer au Soldat , en cher-
chant à le mettre à l'ombre. Si c'est

pendant l'hiver, au contraire, le repos de la nuit est plus nécessaire : mais alors il faut le loger, & observer dans les cantonnemens les règles prescrites à la Section V de ce Chapitre. Quant à la pluie, l'humidité, la sécheresse & le froid, on a vu plus haut les meilleurs moyens d'y obvier. La subsistance étant prévue en raison du temps que doit durer la marche, le Soldat aura son biscuit pour quelques jours de plus, dans la crainte que la nourriture ne lui manque. Il sera pourvu de même d'une certaine quantité de viande & de riz, & fera la soupe dans le moment destiné ci-dessus au repos. Mais comme ce travail, les soins nécessaires pour se procurer tout ce qui convient pour faire la soupe, semblent contradictoires avec le repos exigé, il est bon d'avertir ici, que tandis qu'une

moitié des Troupes est occupée, l'autre doit se reposer, & ensuite celle-là. Au reste, on propose un moyen plus facile, pour avoir de la soupe promptement; c'est celui des tablettes de bouillon, dont *Mezerei* & autres ont parlé. Dans les courses longues & difficiles, cet expédient me paroît être convenable. J'aurois moins de foi à cette poudre, dont on fit l'expérience, il y a quelques années, & qui doit nourrir, étant prise en très-petite quantité, même dans le temps des plus grands travaux. On sent assez qu'on ne fait pas de nouveau chyle avec un petit morceau de poudre; & on fait que le corps ne peut se réparer que par la formation d'un chyle également bon & abondant.

La difficulté des routes fatigue le Soldat, & empêche que l'ex-

pédition ait lieu, ou si l'on surmonte l'obstacle, donne des maladies. Le Général qui connoît ces inconvéniens, leve le premier obstacle, en faisant applanir les chemins; les haltes fréquentes donnent au Soldat le temps de reprendre haleine.

Le passage des rivières, lorsque les ponts manquent, est une nouvelle cause de maladies, sur-tout pendant les temps froids. La manière la plus sûre, pour ne pas en éprouver les mauvais effets, seroit de mettre les Piétons en croupe derrière les Cavaliers.



§. I I.

Des Bivacs.

C'EST une espèce de bivac, que la marche des Troupes pendant la nuit; cependant dans l'été elle est très-supportable, la pluie seule étant alors incommode. Je préférerais toujours la marche d'une Armée pendant la nuit, au repos qu'on lui procure alors, quand on ne met pas les hommes à couvert; parce que, pendant le sommeil, le corps se refroidit, & peut se découvrir; ce qui donne lieu conséquemment à des pleurésies, péricnémonies, catharres, rhumatismes, &c. Ainsi, quand rien ne s'y oppose, il vaut mieux suivre les conseils de l'Article précédent, relativement aux marches. Mais comme souvent le bivac est

nécessaire en tout temps & en toute saison , il est bon de faire remarquer la maniere dont on peut le rendre moins nuisible dans les différens cas.

Si c'est pendant une belle nuit , dans l'été , que le bivac a lieu , on s'en apperçoit à peine , tant qu'on veille ; mais si le sommeil surprend , & qu'on n'ait pas soin de mettre quelque chose entre la terre & le corps , pour en empêcher l'humidité , elle pénètre , & donne plusieurs maladies. Les pieds & la poitrine sont les parties qui sont les premières à se refroidir ; ainsi ce sont celles qu'il faut le plus couvrir. Il seroit utile , lorsque l'on permet aux Soldats de prendre du repos au bivac , de faire des feux , autour desquels ils se rangeroient , ayant les pieds tournés du côté du foyer. Mais sou-

248 CODE DE MÉDECINE

vent il est essentiel qu'on ne donne aucun signe de la présence d'une Armée; & alors il faut s'en tenir aux premiers moyens ci-dessus, si toutefois on ne veut pas en employer un qui paroît un peu dur, mais qui est très-avantageux, celui de faire veiller, pendant un certain temps, la moitié des Soldats, en les obligeant de se remuer & promener, tandis que l'autre prend du repos; de manière qu'alternativement le repos & l'exercice se succèdent pour chacun.

Lorsqu'il pleut pendant la nuit d'été, le Soldat est souvent percé, sans pouvoir se mettre facilement à l'abri. La manière dont je voudrois qu'il fût vêtu, est, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, celle qui empêche le plus la pluie de pénétrer. Cependant, comme il est question de repos, il faut alors appliquer

Sur la terre plusieurs couvertures, telles que celles qui sont décrites dans la Section II de ce Chapitre ; & après avoir planté en terre quatre piquets, y en accrocher d'autres : par ce moyen, la plus grande partie des Troupes étant à l'abri, l'autre fait le service, ou veille, & chacun se succède dans ces trois positions.

Mais pendant les temps froids & pluvieux, j'avoue que la place est à peine tenable, & que je préférerois qu'on fît marcher le Soldat pendant toute la nuit. Je voudrois même que dans le cas où il seroit nécessaire que l'Armée tint le même poste pendant quelques heures de ce temps, l'on obligeât tout le monde à se donner du mouvemens, sauf à chercher dans la journée des momens plus favorables pour le repos, en faisant des haltes près des Villages. Au reste, il est indispensable de faire de grands

*

L v

250 CODE DE MÉDECINE

feux dans les bivacs d'hiver. Je me suis trouvé à quelques-uns , tel que celui du jour de Noël 1757, à Zelle. La terre étoit couverte de neige depuis plus d'un mois , les rivières étoient prises. On fit de grands feux par-tout ; les piétons arrêtés étoient couchés , comme je l'ai dit plus haut , les pieds au feu. Ceux qui marchaient souffroient moins. La Cavalerie , mieux couverte , avoit plus à craindre les chutes , que les effets du froid. Mais il est certain que cette course de Zelle & les bivacs , ont produit quantité de maladies , d'engelures , & même de morts subites.

Dans ces circonstances , les corps sont disposés à se roidir , & les membres à se geler. Pour éviter ce malheur , il faut défendre aux Soldats , qui sont bien roides , de s'approcher trop près du feu , les faire d'abord promener par

deffous les bras , ensuite les faire marcher , & puis approcher du feu.

J'ai parlé dans la Section VI des moyens qui peuvent empêcher des accidens. Je ne saurois trop recommander d'empêcher les Soldats de boire de l'eau-de-vie dans cette circonstance ; mais cette liqueur leur devient très-utile , comme je l'ai dit plus haut , quand ils ont la précaution d'en boire avec modération , avant de s'exposer au froid.

§. III.

Des retraites des Armées.

CE qu'il y a à dire à cet égard , a déjà été détaillé , à quelques circonstances près. Quand une Armée se retire précipitamment , on a à craindre , de la part du Soldat , l'intempérance , & de la part des cir-

252 CODE DE MÉDECINE

constances, la fatigue excessive & la disette.

Le bon ordre remédie à l'intempérance, (voyez la Section II de ce Chapitre) à laquelle le Soldat se livre d'autant plus facilement que dans une course longue & précipitée, il est impossible qu'on ne traverse des Villes, des Villages, sur-tout pendant l'hiver. Mais il faut convenir qu'il est bien difficile de faire observer une discipline exacte dans ces circonstances. Quant à la fatigue excessive, voyez le Paragraphe I^{er} de cette Section.

La disette est encore plus difficile à empêcher; parce qu'on a souvent; non-seulement à vaincre les obstacles ordinaires de la part des magasins qui manquent, & du transport des vivres; mais encore la dévastation, & la misère du pays qu'on traverse.

C'est donc une sage précaution , d'avoir toujours une provision considérable de biscuit & de tablettes de bouillon dans une Armée , afin qu'en toute occasion on puisse être assuré que les vivres ne manqueront pas.

J'ai fait voir plus haut , que la disette étoit de tous les fléaux le plus terrible ; mais elle attaque encore plus vivement les Troupes , que le reste des hommes. En effet , les corps épuisés de fatigue , & mal disposés par les différentes causes qui altèrent la santé pendant le cours d'une Campagne , tombent aisément & promptement dans cet état de putridité , qui constitue essentiellement le genre de maladies auxquelles le Soldat est sujet. Tout le monde sait que les humeurs ont besoin d'être renouvelées , & que la famine est par-tout ,

254 CODE DE MÉDECINE

& dans tous les cas, la source des maladies malignes, putrides & pestilentielle. On a vu dans la dernière Guerre, que les retraites de nos Armées ont toujours été suivies d'un nombre, plus ou moins considérable, de maladies, selon que ces causes ont été plus ou moins sensibles.

SECTION VIII.

Des Batailles, de leurs accessoires & leurs suites.

ON doit distinguer trois temps relatifs à la santé, dans ce qui concerne le combat; celui qui le précède; celui pendant lequel il a lieu; & celui qui suit.

Le premier est plein de dangers, parce que le plus souvent les Troupes sont fatiguées d'une longue

marche , qu'elles passent au bivac la nuit qui précède le combat , & que la licence devient plus grande parmi elles , dans ces momens orageux .

Je n'entreprendrai point de donner ici des conseils sur l'Art Militaire ; mais il est certain que mes principes sont aussi favorables au sort des armes , qu'à la santé ; & je ne puis m'empêcher de dire , que des Troupes harassées sont moins propres au combat ; & que moins un Général les fatigue , plus elles ont de force & de santé . Tous les conseils qui ont été donnés sur les marches forcées & sur les bivacs , doivent avoir lieu ici , mais sur-tout l'Article de la subsistance .

Il faut que le Soldat soit muni d'une certaine quantité de vivres , lorsqu'il doit aller combattre ; & je ne serois pas éloigné de penser que la distribution de l'eau-de-vie ,

256 CODE DE MÉDECINE

à la maniere des Allemands , au commencement d'une Bataille , ne fût utile au sort des armes. Les Turcs font distribuer de l'opium , quelque temps avant le combat.

Lorsqu'un Général habile est assez heureux , pour que son Armée n'ait pas fait de longues marches , & pour qu'elle ait eu le temps de se reposer ; lorsqu'enfin elle ne manque de rien , il est certain qu'il doit avoir de grandes espérances du succès , malgré l'axiome établi , qu'il faut mener sur le champ les Troupes au combat , lorsqu'elles arrivent près de l'ennemi. crainte de ralentir leur ardeur. Si je me trompe à cet égard , du moins ne peut-on pas disconvenir que ceux qui sont blessés , doivent être en meilleure disposition de guérir , lorsque tout ce qui concourt à nuire à la santé , aura pu être évité pendant les jours qui précèdent celui d'une

Bataille. L'expérience le démontre ; & l'on fait, ou peut-être suis-je le premier qui l'aie apperçu, que les suites des blessures dans les combats, ont été plus funestes, après de longs & pénibles travaux, après la disette & la misère des Armées.

Pendant le combat, ce sont les soins que l'on prend des blessés qui décident du plus ou moins heureux succès des blessures ; car si l'on ne les panse pas sur le champ, & qu'on ne les emporte pas bien vite, ils sont d'autant plus difficiles à guérir. Il faut que les Médecins & Chirurgiens, distribués à propos avec les chariots & brancards de l'ambulance, soient à même de panser & faire transporter les blessés dans les différens dépôts prévus & arrangés à cet effet. Je regarde comme très-pernicieuse la coutume de faire

258 CODE DE MÉDECINE

boire de l'eau-de-vie aux Soldats blessés; j'en ai vu qui étoient morts ivres sur le champ de bataille. Cette boisson allume la fièvre, qui, dans les blessures, n'est déjà que trop prompte à faire des ravages.

Je fais qu'on dispose toujours l'ambulance de manière qu'on y puisse transporter les blessés; mais ce secours est d'autant plus lent, que la position d'une Armée est plus étendue; ainsi il faudroit au moins, par division, plusieurs entrepôts. Les opérations faites sur le champ, après les blessures, réussissent ordinairement mieux; ainsi, lorsque les secours seront multipliés, elles pourront se faire plus promptement.

Les divers succès des armes obligeant à reculer beaucoup, on est dans le cas d'abandonner ses blessés;

alors il est bien différent de les laisser sur le champ de bataille, sans avoir été pansés. J'avoue que la déroute oblige, non-seulement à les abandonner ainsi, mais même à laisser l'Hôpital ambulant à la merci de l'ennemi. Comme ce désavantage est égal de part & d'autre, on doit toujours regarder les blessés & les Hôpitaux des Armées, comme des choses sacrées, & faire avec l'ennemi une convention réciproque à cet égard. C'est ce qu'ont pratiqué la plupart de nos Généraux dans la dernière Guerre. Il reste un article essentiel à traiter, celui de l'enterrement des morts, qui, lorsqu'il n'est pas fait promptement, & avec précaution, devient une source de corruption dans l'air, dont l'Armée victorieuse est la victime.

La victoire & la déroute sont

260 CODE DE MÉDECINE

également nuisibles aux Armées ; lorsque l'on n'a pas soin d'y tenir la main. Dans le premier cas , le Soldat effréné se livre à tous les excès dont il est capable ; & dans le second, il n'en commet pas moins, lorsqu'il est débandé , sans chef , & dans le besoin. Si l'on ajoute à ce dernier état la misère & la dévastation des lieux que l'Armée vaincue a à traverser , elle souffrira beaucoup de maladies , quelque temps après sa retraite. L'expérience l'a toujours démontré.

SECTION IX.

Des Sièges.

IL y a deux états à considérer dans le siège ; celui des assiégeans , & celui des assiégés. Les premiers sont dans le cas à-peu-près des Ar-

mées campées, & n'éprouvent rien de particulier qui puisse nuire à la santé, que le trop long séjour dans un même Camp, lorsque le siège dure long-temps, en produisant des incommodités plus grandes, qui dépendent nécessairement, 1° d'un air corrompu, dont on ne peut s'éloigner sans lever le siège, ou sans craindre d'être surpris; 2° des inondations que procurent les assiégés, pour tâcher de faire lever le siège; 3° de la dévastation du pays circonvoisin, abandonné, brûlé, saccagé exprès; 4° enfin de la saison avancée, qui empêche que les vivres & autres choses nécessaires, ne puissent arriver facilement. Si cette même Armée assiégeante vient à être resserrée dans son Camp, entre la Ville assiégée & une autre Armée, elle se trouve réduite au même

état que celui des assiégés , & même à de plus dures extrémités.

Il est de toute nécessité d'éloigner tout ce qui peut corrompre l'air du Camp de l'Armée assiégeante. La Boucherie, la Voirie, l'Hôpital, doivent être, & le peuvent, à une distance considérable. Ensuite il faut mettre en usage tout ce qui a été dit à la Section IV du Chapitre II, au sujet de l'air corrompu. On évite l'humidité par les saignées considérables qu'on fait pour détourner les eaux ; on tâche de poster le Camp sur les lieux les plus élevés & les mieux aérés. Pour éviter la disette, il est bon d'avoir une grande quantité de biscuit & de tablettes de bouillon ; enfin, d'arranger tout, de manière que le Camp soit tel qu'il a été dit dans la troisième Section de ce Chapitre. Mais

comme la situation & l'état des lieux sont le plus souvent un obstacle à ce que l'on puisse y parvenir, il faut avouer que la maladie se répand très-souvent dans les Armées assiégeantes, sur-tout lorsque la résistance des assiégés est très-longue, parce que l'on ne peut pas éviter absolument les effets de la corruption de l'air, provenant des latrines, des marais, étangs, &c. circonvoisins, des animaux morts, même de celle qui vient de la Ville assiégée. La peste a plus d'une fois régné dans les Armées, par toutes ces causes, & principalement par la dernière. A tous ces dangers, si l'on ajoute celui des travaux de la tranchée, où le Soldat est quelquefois dans l'eau jusqu'à la ceinture; si, par un excès contraire, les sources d'eau & la rivière sont

éloignées , ou manquent tout-à-fait , non-seulement la maladie en devient plus fréquente , mais même on est obligé de lever le siège.

Je ne répéterai pas ici les moyens indiqués dans les pages précédentes , pour éviter les dangers qui naissent de l'injure du temps & de la saison , ni les précautions qu'on doit prendre pour diminuer la quantité des maladies. Il suffit d'envisager une Armée formant un siège , comme un Camp dont on a développé toutes les positions bonnes & mauvaises , mais qui est généralement plus exposé que ne le sont ordinairement les autres Armées.

Si les assiégeans ont à souffrir de leur position , on peut juger de l'état des assiégés. Contenus dans un espace circonscrit , sans communication

cation au dehors , ils ont à effuyer tout ce que la corruption , la misere , la famine & le travail peuvent présenter de plus cruel. On n'a que trop d'exemples de ces fameux sièges , où les Soldats & les Habitans ont été réduits à manger les animaux , jusqu'aux cuirs ; quelques traits même d'inhumanité ont été l'effet de cette position malheureuse. L'aspect seul des affligés qui ont résisté long-temps , annonce assez la misere qu'ils ont dû éprouver. Ils ont le visage pâle , hâve , le corps foible & décharné. La mauvaise & modique nourriture commence par altérer la santé ; ensuite l'infection des hommes & des animaux morts , produit des maladies ; puis vient la disette en tout genre ; enfin la peste , & la mort de la plupart des Soldats & des habitans. Pour

266 CODE DE MÉDECINE

en citer un exemple , il ne faut que se rappeler le siège de la Rochelle , sous le ministère du Cardinal de Richelieu.

Tant de maux , à peine évitables , sont quelquefois la suite d'une mauvaise discipline , ou d'un défaut de prévoyance. Rien ne peut parer à l'inconvénient du défaut de vivres , que l'arrivée des convois ; mais ce secours est souvent douteux. Supposons un moment qu'il ne manque pas ; voyons quelle est la manière la plus sûre d'éviter les maux dont les longs sièges sont le plus souvent suivis. Presque tous les Commandans , résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité , commencent par examiner quelle est la quantité d'Habitans & de Gens de Guerre , celle des vivres & munitions de Guerre ; & lorsque

les circonstances le permettent, ils font entrer, avant que la place soit investie, toutes les subsistances & munitions qu'il est possible de rassembler.

Ils font sortir de la Ville toutes les bouches inutiles : c'est rendre un service essentiel aux Habitans qui partent, & à ceux qui restent. Ensuite ils ordonnent de faire du biscuit avec toute la farine, pour le temps qu'ils prévoient qu'ils feront dans le cas de se défendre, (bien entendu qu'en pareil cas toute farine qui se trouve chez les particuliers, doit être portée au magasin public) & il s'en fait une distribution égale à tout le monde. On doit tuer la plupart des bestiaux, pour faire une provision considérable de tablettes de viande; ne garder que le nombre de

chevaux qui peuvent être utiles pour le service, & être nourris pendant long-temps avec le fourrage qu'on a pu ramasser. Les animaux domestiques devenant à charge, on peut s'en débarrasser avec avantage, en les renvoyant, pour la plupart, avec les bouches inutiles.

Les soins doivent, après cela, se porter du côté des Hôpitaux, du breuvage, de la discipline, & enfin des moyens qui peuvent préserver des maladies. Il faut que l'Hôpital soit muni de tout ce qui convient pour un long siège, & qu'il soit gouverné avec plus d'exactitude que jamais. On verra dans la seconde Partie de cet Ouvrage, les conditions nécessaires à cet égard.

Il est essentiel que l'eau ne manque pas, & qu'elle soit bonne. Les affié-

geans tentent ordinairement tous les moyens possibles pour en tarir les sources. Ainsi, lorsqu'on peut le craindre, il faut bien s'assurer des moyens de l'empêcher; faire fouiller la terre pour en reconnoître de nouvelles, & sur-tout y mettre des gardes qui veillent à ce qu'on n'y jette rien; & lorsque l'eau est peu abondante, il faut en faire la distribution, comme on fait celle du pain.

Il est nécessaire de mettre en usage tout ce qui a été dit à l'égard de la corruption de l'air; tenir les Soldats dans une discipline d'autant plus exacte, que c'est de leur santé & de leur vie que dépend le salut de la Place.

Il reste un article à traiter ici, relativement à la nourriture; c'est celui qui regarde les viandes salées, & le pain ordinaire.

270 CODE DE MÉDECINE

On conserve toujours une certaine quantité de viandes salées dans les Villes assiégées; ce qui est une ressource, lorsque les bestiaux viennent à manquer. Il seroit bon aussi d'avoir des provisions de légumes, sur-tout de riz, de pommes de terre, &c. les plus nourrissans. Il est essentiel d'enterrer les morts dans des fosses très-profondes, & hors du centre de la Ville, en les entourant de chaux vive, afin que la corruption de l'air ne soit pas augmentée.

Outre le biscuit, qui ne peut être fait qu'avec de la pure farine, comme on feroit une perte trop considérable de tout le son qui resteroit, il est bon de faire autant de pain de munition qu'il est possible, dût-il être moins bon. C'est dans les commencemens d'un siège, que les

Soldats supportent plus facilement la mauvaise nourriture. Le seigle , le sarrafin , l'orge & l'avoine , sont des ressources , pour faire du pain ; il ne faut pas les négliger.

La viande de cheval n'est pas nuisible jusqu'à un certain point ; mais il faut qu'elle soit fraîche , & que l'animal ne soit pas mort de maladie. La salaison des viandes devient une cause du scorbut , auquel les Soldats ne sont que trop disposés ; ainsi il est essentiel de les distribuer avec ménagement. Il faut observer exactement quelle est la nature & la quantité de légumes amassés , ou de ceux que les jardins peuvent fournir , & veiller à ce que , sans ordre , on ne prenne rien dans ceux-ci. Voilà quels sont les moyens les plus efficaces pour soutenir un long siège , sans que la santé des

Gens de Guerre en souffre prodigieusement. Quand ces règles ne sont point mises en usage , ou que tous les vivres sont épuisés , & qu'on est réduit aux extrémités dont on a parlé ci-dessus , & dont on n'a que trop d'exemples , il ne reste qu'un moyen , celui de soutenir les Soldats par quelques coups d'eau-de-vie , distribués également , & de ménager le travail , sur-tout le sommeil : mais cette ressource n'est que de peu de durée.

SECTION X.

Des Camps volans , Détachemens , & autres Corps séparés de l'Armée , &c.

ON peut dire en général , que les petits Camps , qui changent souvent de position , sont moins susceptibles des inconvéniens dont on a

parlé ci-dessus, parce que les vivres y sont plus abondans, la corruption de l'air plus rare, & la position plus commode à prendre. Les Détachemens ont pour objet diverses expéditions, plus ou moins fatigantes, dont les effets sont relatifs. On ne peut cependant disconvenir que les Soldats revenant de Détachement, souvent tombent malades, par deux causes principales : le travail excessif, & la mauvaise nourriture. Quand on ne peut éviter la première, il faut du moins se précautionner contre l'autre. Ainsi il est essentiel que le Soldat soit muni de tout ce qui est nécessaire pour vivre dans un Détachement, ou du moins qu'il puisse être facilement ravitaillé. Je ne serois pas éloigné de croire, que dans les expéditions fatigantes, il fallût augmenter la ration.

274 CODE DE MÉDECINE

Les Corps séparés de l'Armée sont, ou de petites Armées, qui sont dans le cas des Camps volans, comme ci-dessus; ou des Troupes qu'on laisse sur les derrières, dans différens postes, pour les garder, (voyez Garnison & Cantonnement); ou des Troupes légères, toujours en avant, toujours en mouvement. Celles-ci, quoique paroissant être plus exposées que le corps de l'Armée, sont en général infiniment mieux, à l'égard de la corruption de l'air, & de la nourriture. Jamais elles ne peuvent manquer de vivres, fût-ce aux dépens des malheureux habitans des lieux où elles se portent. Comme peu nombreuses, & campant rarement, encore moins longtemps, dans un même lieu, elles évitent les dangers d'un air corrompu. Mais en revanche, les maux qui naissent de la crapule, sont fa-

miliers parmi elles , parce que l'occasion est fréquente ; que l'espèce d'homme est plus dissolue , étant plus jeune , & plus difficile à discipliner.

Je trouve que le parti qu'on a pris en France , de mettre à la tête des Troupes légères , des gens de distinction , & de donner aux Officiers de ces Corps , plus de considération qu'ils n'en avoient ci-devant , fera que dorénavant la discipline y sera mieux observée. (Voyez , sur la vie des Troupes légères , la Section III & le §. II de la Section VII de ce Chapitre).



SECTION XI.

*Des Troupes de l'Artillerie, & des Gens
des Vivres, par rapport aux dangers
de la Guerre.*

L'ÉQUIPAGE de l'Artillerie & celui des Vivres d'une Armée, ont une suite nombreuse d'hommes & d'animaux, indépendamment du Militaire qui est attaché au premier, & des Gardes qu'on met près de l'autre. Le service des Troupes de l'Artillerie, & celui des Chariotiers de toute espèce, qui conduisent le canon, ou les chariots des Vivres, expose la santé à des dangers particuliers, qui dépendent de la position & du travail.

On fait, en effet, que comme le canon & tout ce qui est de la suite qu'il entraîne, marchent très-len-

tement; la plupart du temps, on le conduit nuit & jour, & presque sans relâche. Il en est de même des chariots des Vivres; & il résulte de-là que les Conducteurs & les Troupes sont non-seulement harassés, mais souvent percés par l'humidité, la pluie, transis de froid, &c. ce qui rend parmi eux les péripneumonies fréquentes. Ensuite on parque l'Artillerie & les Vivres qui suivent l'Armée; & dans cette position, il n'y a de danger évident, que celui d'un séjour trop long, où l'on ne prendroit pas les précautions indiquées plus bas. Mais outre ces parcs, qui sont à la queue de l'Armée, il y a sur les derrières différens dépôts, ou plutôt des divisions, qui restent quelquefois pendant toute la Campagne dans le même état.

C'est là que la vapeur du fumier

278 CODE DE MÉDECINE

pourri & des excréments, l'intempérance, la débauche, une situation incommode, &c. produisent beaucoup de maladies graves, surtout dans les temps humides & en automne, comme je l'ai vu dans les dernières Campagnes.

Je propose, pour s'en garantir, les précautions suivantes.

1°. On choisira un terrain sec, qui soit un peu élevé, voisin, s'il se peut, de la rivière, pour former le parc. Ceci s'entend aussi de ceux qui sont à la queue du Camp.

2°. On fera autour du parc des fossés assez larges, pour entraîner les eaux de pluie, ou autres, dans la rivière, ou le plus loin qu'on pourra.

3°. Tous les huit jours, on conduira le fumier hors du parc, & assez loin, pour qu'il ne nuise pas.

4°. On s'éloignera de la voirie, des marais, &c. & les latrines seront bouchées tous les huit jours.

5°. On fera mettre en usage tous les moyens décrits à la Section des Camps, pour la salubrité.

6°. On changera la position du parc, au moins tous les mois.

7°. On veillera sur la conduite du Soldat & du Charretier, qui sont un peu trop relâchés sur leurs devoirs dans ces positions, tant parce que leurs moyens sont plus grands pour se livrer à la débauche, que parce que le voisinage des Villes ou Villages les met à même de se déranger. J'ai vu dans ces espèces de Camps, autant de filles ou femmes, que d'hommes.

8°. On fera exercer les Soldats d'Artillerie, comme ceux des autres Troupes: car s'ils restent trop long-temps dans l'inaction, lors-

280 CODE DE MÉDECINE

qu'il fera question de marcher ou d'agir , ils tomberont plus facilement malades.

9°. Enfin, c'est sur-tout à cette espèce de Soldat , & aux Charretiers , que je voudrois qu'on donnât des chemises bleues ; le buffle leur conviendrait aussi. (voyez la Section II du Chapitre précédent).

Il reste une infinité de positions particulieres à chaque individu , que je ne pourrois détailler , sans entrer dans des longueurs inutiles , ou sans faire des répétitions. Je crois cependant qu'en ajoutant à celles que j'ai décrites , ce qui est renfermé dans les deux Sections suivantes , on trouvera tout ce qui a rapport aux différentes espèces d'hommes qui servent à l'Armée.

SECTION XII.

*Des Officiers & des Soldats qu'on
envoie en recrues , & auxquels on
accorde des congés d'hiver.*

VERS le mois d'Octobre , & quelquefois plutôt ou plus tard , selon les circonstances , on envoie un certain nombre d'Officiers & de Soldats en congés & en recrues , tant pour se réparer eux-mêmes , que pour ramener le nombre nécessaire de nouveaux Soldats qui puissent remplacer ceux qu'on a perdus pendant la Campagne , ou pour faire ce qu'on appelle les réparations de Régiment.

Cette règle , qui peut être utile à quelques égards , est sujette à beaucoup d'inconvéniens que je vais exposer.

282 CODE DE MÉDECINE

1° Le Soldat, envoyé dans son pays, en devenant tout-à-coup maître de ses actions, en perdant l'habitude du régime & de la discipline de son Corps, en hâtant souvent sa marche, expose sa santé; & quelquefois sa vie n'est pas en sûreté, dans un trajet pénible & long qu'il a à faire au milieu d'un pays étranger ou ennemi.

2° La plupart des Recruteurs mènent une vie dissolue, tant parce que c'est la manière la plus propre pour enrôler, (moyen étrange, qui devrait bien faire connoître, que les Soldats, pris dans les Milices nationales, vaudroient mieux, à tous égards), que parce qu'ils sont trop maîtres de leur conduite.

3°. Le Soldat, revenu à son Régiment, a de la peine à reprendre la discipline nécessaire; il rapporte

souvent de l'argent, ou trouve sa paye accumulée, ce qui le met dans le cas de se livrer à l'intempérance.

4°. L'Armée est trop affoiblie par le nombre d'Officiers & de Soldats qui sont absens, parce que non-seulement ceux-là manquent, mais qu'il se trouve encore le vuide de ceux qu'on a perdu par les maladies ou les armes.

5°. Le Cavalier absent laisse son cheval & son bagage, qui embarassent d'autant plus, que si, par hasard, il se fait quelque expédition pendant l'hiver, le tout se perd ou déperit.

6°. Enfin, ceux qui restent à l'Armée sont d'autant plus fatigués, qu'ils ont double service à faire, &c.

Comment parer à tant d'inconvéniens? Voici quelques moyens.

284 CODE DE MÉDECINE

En supposant les Soldats en congés ou en recrues , il faudroit qu'ils ne partissent jamais de l'Armée qu'avec armes & bagages , étant attroupés , & ayant un ou plusieurs Officiers à leur tête , du moins jusqu'aux frontieres de France. Alors les marches étant réglées , disciplinées , ils feroient moins dans le cas de périr de misere & de maladies ; ils pourroient se défendre contre les partis ennemis , même contre les payfans , qui souvent se défont des Soldats isolés , soit par haine , soit parce que ceux-ci leur causent du dommage.

Mais , le dirai-je ? les congés , soit des Officiers , soit des Soldats , pendant la Guerre , non-seulement me paroissent inutiles , mais je les crois même nuisibles. Il n'y a que les cas de maladies ou d'affaires

importantes qui puissent les faire tolérer. On peut d'ailleurs faire venir des Recrues , sans détacher des hommes de l'Armée , pour aller les enrôler & les chercher ; enfin les réparations des Régimens peuvent aussi se faire très-bien , sans qu'on fasse partir ni Officiers ni Soldats à cet effet. Je vais prouver ces trois points.

Quant à ce qui regarde l'inutilité , & même l'inconvénient des congés , je ne parlerai que des Officiers ; parée que ce qui concerne le Soldat , est renfermé dans le second point que j'ai à prouver , & dans celui des Officiers.

Il est évident qu'on gagneroit beaucoup à garder tous les Officiers à leurs Régimens , pendant la Guerre , en ce qu'on feroit partager la besogne à chacun , & qu'on for-

meroît d'ailleurs un plus grand nombre de bons Militaires, qui feroient auffi plus propres à soutenir les travaux de leur métier; car il ne faut pas se diffimuler que le changement d'exercice & de nourriture influe prodigieusement fur la plupart; & que les plaisirs de toute espèce, la molesse, auxquels on se livre d'autant plus volontiers, qu'on vient d'effuyer des fatigues & des dangers, nuisent singulierement à la fanté des jeunes Officiers sur-tout, qui enfin, en revenant à leur Corps, ont beaucoup de peine à se remettre au niveau.

Mais indépendamment de ces raisons, qui pourroient suffire pour empêcher que les congés des Officiers eussent lieu, le danger de cette pratique me paroît encore démon-

tré, par les exemples fréquens dans toutes les Guerres, du tort qu'elle a fait & aux présens & aux absens.

Je ne citerai que ceux qui me sont connus de la dernière Guerre, pendant la course de Zell en 1757; la retraite d'Hanover en 1758, & celle de Cassel en 1760. Tandis que les Officiers, en congé, étoient tranquilles dans leur Patrie, leurs camarades étoient exposés aux maux les plus cruels en tout genre. Est-il donc naturel que les uns exposent leur vie & leur santé, quand les autres sont à l'abri de tout danger? C'est en vain qu'on opposera que c'est à tour de rôle que les Officiers vont en congé; mais ne fait-on pas qu'il arrive souvent qu'une Armée est tranquille dans ses quartiers pendant un hiver, tan-

dis que , pendant le suivant , elle est continuellement en haleine , ou exposée ? La répartition du bien & du mal n'est donc pas exacte. Il y a plus , c'est que celle qui existe est injuste à tous égards , & toujours nuisible à la santé.

C'est une maxime à la Guerre , que chacun doit faire son service à tour de rôle ; parce qu'alors , si on a le malheur de perdre la vie , on est à sa place : mais quand , par l'absence d'un camarade , on est dans le cas précisément de s'exposer pour lui , il faut convenir que cet incident est cruel. On l'éviteroit , ainsi que les autres ci-dessus , en ne donnant aucun congé.

On me dira , peut-être , qu'il faut un délassement , pour que plusieurs Officiers ne soient pas rebutés , & qu'il y auroit moins de gens
qui

qui prendroient ce parti, si on ne leur donnoit pas l'espérance de revoir quelquefois leur Patrie, pendant le cours de la Guerre. Je conviens du délassément ; mais doit-on être rebuté du service, parce qu'on sait qu'il n'y a pas de congé ? Je ne le crois pas. Les François ont trop d'honneur pour qu'un semblable motif les empêche de servir. Quand une fois on aura établi cette règle, on ne pensera plus à revenir.

Quant aux recrues : je crois que la meilleure maniere d'en avoir qui soient propres à la Guerre, est celle de les tirer des milices provinciales, comme je l'ai dit au Chapitre précédent, Section VIII. Alors, il faudroit que chaque Régiment eût un entrepôt placé sur les frontieres du Royaume, comme cela s'est déjà pratiqué pour quelques Corps,

dans la Guerre dernière. Cet entrepôt devrait être composé de plusieurs anciens Soldats, ayant à leur tête un Officier expérimenté & intelligent. On enverroit à chaque dépôt le nombre suffisant d'hommes pour compléter le Régiment, & de-là ils partiroient pour joindre l'Armée, avec plusieurs de ces anciens Soldats, qui reviendroient ensuite. Par là on éviteroit le brigandage affreux qu'exercent les recrues nouvelles dans les routes, & même la perte qu'on fait de plusieurs, par l'intempérance à laquelle elles se livrent journellement jusqu'à leur arrivée à l'Armée. Il est en effet bien différent de conduire des gens déjà disciplinés, ou des gens pris çà & là, & qui, la plupart, ne se sont enrôlés que par libertinage, comme je l'ai déjà dit.

Je n'entrerai dans le détail des réparations, que parce que la circonstance m'y oblige, pour prouver qu'il est inutile d'envoyer des Officiers & des Soldats en France pour cet objet.

En effet, la voie que je viens d'établir pour les recrues, me paroît suffisante, pour le remplir. Car enfin, en mandant à l'Officier qui commande la Troupe du dépôt, quel est le nombre & l'espèce de choses nécessaires pour réparer le Régiment, il pourra se charger de les envoyer.

Il y a, pour la Cavalerie, un article qui semble exiger qu'on détache plusieurs hommes de chaque corps; c'est la remonte. J'ignore si absolument elle ne peut se faire que par cette voie. Peut-être y a-t'il

quelque expédient pour envoyer le nombre suffisant de chevaux , sans déplacer les Cavaliers ; s'il en est un , je crois qu'il faudroit l'employer.

Je suis bien éloigné de vouloir donner des conseils sur ce qui regarde la Guerre & le service des Troupes , parce que cet objet m'est étranger. Mais comme il tient souvent à la santé , je me trouve forcé d'expliquer les causes , de blâmer même quelquefois , & de donner des moyens. Reste maintenant à savoir si ce que je conseille est praticable : c'est aux gens de l'art à l'examiner. J'ai vu tout ce dont je parle ici , d'assez près , pour en avoir une connoissance exacte. Plusieurs Officiers estimables ont applaudi à mes moyens , ou me les ont sug-

gérés; de sorte que je me hasarde avec plus de sécurité.

SECTION XIII.

Du Quartier général.

¶ Eregarde ceux qui suivent le quartier général, comme moins sujets, à plusieurs égards, aux inconvéniens dont j'ai parlé ci-dessus. Cependant il y a des causes qui rendent quelquefois ce séjour très-nuisible à la santé.

Le premier des dangers consiste dans le local; le second dans la multitude; le troisième dans le séjour trop long; le quatrième dans l'intempérance & la débauche, qui n'y régneront que trop souvent.

Le local peut être mal-sain par lui-même, soit à cause des maladies des Habitans, trop fréquentes sur

le théâtre de la Guerre, soit à cause des eaux, & de l'air resserré.

La multitude rend le local plus mal-sain, par les logemens étroits & resserrés, par les vapeurs des excréments des hommes & des animaux, & la mal-propreté.

Le séjour trop long aggrave ces causes, ou les produit ; & l'intempérance & la débauche, en perdant la santé de ceux qui, par état, vivent au quartier général, deviennent pernicious à toute l'Armée, qui successivement va & vient, & gagne la contagion.

Il est essentiel de choisir, pour quartier général, un lieu vaste, bien aéré, où l'eau & le bois soient faciles à avoir, & où il ne régné point de contagion. Les habitations ne doivent regarder que le moins de monde possible. En effet,

la multitude de gens inutiles qui suivent le quartier général, non-seulement est nuisible pour ceux qui le sont par état, mais même pour toute l'Armée. Je ne vois que les Officiers généraux, l'Intendance, l'État Major, & toute leur suite, qui doivent y être logés; les Vivandiers à sa suite, devroient être campés. Il faut en éloigner tous les Histrions ou Bateleurs, & tous ces gens qui, par l'appas du gain, sont faits pour ruiner les Officiers, & deviennent des bouches inutiles.

Il seroit bon que les vivres, l'Hôpital ambulant, les fourrages & la Boucherie, fussent dans des endroits séparés du quartier général; mais sur-tout, pour éviter le désordre, que l'accès en fût interdit à tout Soldat qui n'y est pas de service,

296 CODE DE MÉDECINE

ou qui n'a pas une permission par écrit pour y aller.

Les filles de joie , qui suivent le quartier général , font souvent , dans le cours d'une Campagne , plus de mal que les armes ennemies. Il faut les bannir absolument du voisinage d'une Armée. On peut se rappeler ce fameux siège de Naples , où toute une Armée fut infectée d'un mal qui fit tant de tort à la France ; les délices de Capoue , qui n'en firent pas moins au Carthaginois vainqueur , pour se convaincre de la nécessité indispensable de n'admettre que les gens utiles , & aucune sorte de plaisirs dans ce séjour.

Il me reste à parler maintenant de la table exquise des Officiers supérieurs des Armées , parce qu'elle nuit également à leur santé & à celle des

convives. Un grand Général, dans cette dernière Guerre, donnoit le plus souvent à dîner à tous les Officiers qui se présentoient, avec du bœuf & des gigots. C'est l'exemple qu'il seroit bon de suivre; il n'est pas ruineux, & il est sain.





CHAPITRE IV.

*Des suites nécessaires de la
Guerre.*

C E Chapitre renferme trois points également essentiels pour les Gens de Guerre, pour tous les Citoyens, & pour l'Etat. Le premier est relatif aux différens théâtres de la Guerre. Le second concerne ses effets sur les différentes Contrées où elle se fait. Et le troisième enfin, non moins important, a pour but de montrer par quels moyens on peut réparer, à la suite d'une longue Guerre, les pertes du Royaume, occasionnées, par le défaut de population qu'elle entraîne. On voit par là que ce Chapitre doit être d'une très-longue étendue. Cependant, com-

me les bornes de cet Ouvrage me prescrivent de la briéveté, je tâcherai de faire voir les articles les plus utiles, sans entrer dans tous les détails, d'autant plus que la dernière partie de ce Chapitre a moins de rapport que les deux autres, avec le Militaire pour qui j'écris.

SECTION PREMIERE.

Des différens théâtres de la Guerre.

À L est fort rare que le François fasse la Guerre sur ses propres foyers, parce qu'il a l'avantage d'être sous un Gouvernement puissant, qui a pris soin de garantir les frontières du Royaume par des Places fortes; qu'il n'est aucun État aussi vaste, qui soit rassemblé comme celui de France, dont la position natu-

300 CODE DE MÉDECINE

relle fait, presque par-tout, un rempart assuré. S'il est arrivé quelquefois que les ennemis y aient pénétré, ils ont appris à connoître combien le François y est dangereux.

Le théâtre de la Guerre est borné, pour les François, à l'Italie, l'Allemagne & la Flandre; & c'est uniquement de la différence des climats dont il peut être question ici à cet égard, pour la santé des Gens de Guerre.

L'Italie est, des trois théâtres, le plus dangereux pour les François. La grande chaleur du jour, à laquelle succède une nuit assez fraîche, produit beaucoup de maladies qui dépendent de l'irrégularité de la transpiration, & de sa suppression. Les pays chauds sont habités par des gens livrés à la dé-

bauche, & sur-tout aux femmes. Les liqueurs spiritueuses & le vin, qui sont communs en Italie, ne paroissent pas être propres aux Italiens; ils le sont encore moins aux François. Les différens insectes incommodent singulièrement; & enfin la chaleur invite au bain & à la boisson, dans un temps où souvent l'un & l'autre sont très-nuisibles. Les changemens subits de l'air sont éprouver en ce pays les quatre saisons en un jour, sur-tout en automne & au printemps. L'air y est d'autant plus corrompu, que la chaleur a été très-grande. Le ferein est souvent chargé de vapeurs nuisibles. Aussi voit-on plus fréquemment des épidémies pestilentielles dans le pays que par-tout ailleurs. Les contrées voisines des Alpes sont plus sujettes aux variétés de l'air;

& les eaux en sont plus crues, venant la plupart de la fonte des neiges qui couvrent ces montagnes pendant la plus grande partie de l'année.

Tant de causes réunies & étrangères à notre climat, affectent singulièrement la santé des François; de sorte que, sans les plus grandes précautions, l'Armée la plus florissante, au bout d'une Campagne, est diminuée de moitié, par les maladies qui deviennent funestes.

Les fièvres inflammatoires, les catharres, les rhumatismes, les péripneumonies, les pleurésies, & souvent les fièvres pestilentielles, sont les maladies qui attaquent communément nos Soldats en Italie, sans compter les vénériennes, qui y fourmillent.

Les précautions qu'on doit prendre, relativement à la variation de la température de l'air, consistent principalement à se couvrir également dans tous les temps, & à suivre exactement ce qui a été dit à la Section V du Chapitre II. Il faut, pour les marches, eu égard à la chaleur, observer régulièrement les règles établies à la même Section, & à la septième du Chapitre III. La discipline y doit être très-sévère à tous égards, relativement surtout aux mœurs & à la boisson. En un mot, en lisant les deux Chapitres précédens, on trouvera les moyens d'éviter, dans différentes circonstances, la plupart des maux auxquels on est sujet en ce pays.

L'Allemagne est, à beaucoup d'égards, plus saine que l'Italie; &

quoiqu'en avançant vers le Nord, les Troupes souffrent, en certains temps, un froid très-considérable, il est cependant de fait que les saisons y sont, en général, plus régulières, & qu'on peut, en quelque manière, compter sur la température de la saison. Il est vrai qu'il est quelques parties de l'Allemagne, telles que la Bohême & la Souabe, qui sont moins saines. Tout le monde connoît les Guerres différentes de Bohême, & combien les diverses Nations y ont souffert. La variété de la température dans ces Contrées dépend de la quantité considérable de montagnes, qui réfléchissent plus ou moins, en certains endroits, les rayons du soleil, & font, en d'autres, souffler un vent terrible. Au reste, le pays est bon, & je crois, ainsi que plusieurs personnes qui y ont

fait la Guerre, que c'est plutôt à la maniere dont elle s'y fait, au temps considérable que dure la Campagne, & aux marches d'hiver, qu'il faut attribuer les maladies que les Armées y ont essuyées. Celles que les nôtres ont éprouvées en Allemagne dans la dernière Guerre, déri-voient des mêmes causes. La véritable raison qui rend la Guerre difficile en Bohême, comme dans presque toute l'Allemagne, paroît, en effet, dépendre moins du climat, que des travaux militaires, qui sont continuellement, & dans toutes les saisons, excessifs; parce que c'est un pays montagneux, où l'on prend des postes avantageux autant qu'on le veut, & que les quartiers y sont difficiles à tenir, en ce qu'il y a peu de Places fortifiées. On pourroit ajouter à ces causes, les obstacles

306 CODE DE MÉDECINE

qui naissent de la part des communications qu'il faut entretenir libres en tout temps.

L'automne & l'hiver sont très-rigoureux en Allemagne ; & le froid fait souffrir beaucoup les Troupes , quand elles restent campées pendant l'arrière-saison , ou qu'elles sont dans le cas de marcher l'hiver. Au reste , le pays est fertile en grains , en bois , en légumes & en viande ; la corruption de l'air y est plus rare : mais il faut avouer que pour des François , les poêles & le grand froid sont deux inconvéniens très-grands. On a dit plus haut ce qui concerne l'un & l'autre. Il y en a un troisième qui n'est pas moins considérable en Italie , celui d'être éloigné du pays. On n'a pas encore assez développé & connu quel est le nombre de

maladies que cette cause produit. Quant à la Flandre, c'est le pays où les François font le plus volontiers la Guerre, où ils font à-peu-près comme dans leur pays, où ils souffrent moins des inconvéniens ordinaires d'ailleurs, par la proximité de la France, & la facilité des communications. Ce pays est cependant, en certains endroits, assez malsain; l'air y est le plus souvent chargé de vapeurs humides: les sièges y étant plus fréquens par la multitude des Places fortes, rendent les circonstances souvent plus graves. En avançant dans les Pays-Bas, sur-tout vers la Hollande, & le voisinage de la mer, l'air devient plus malsain: vers la Hollande, à raison des eaux & des marais; vers la mer, à raison des vents & de la variété de la température. Ainsi,

à proprement parler, il semble que le seul avantage qu'ait la Flandre sur l'Allemagne, comme théâtre de la Guerre, relativement aux François, consiste dans l'éloignement moindre, dans la sûreté qu'ont les Soldats de voir leur Patrie avec moins de difficulté, & dans la peur moins considérable que la position du pays leur inspire. Nous n'avons pas jusqu'ici parlé de cette terreur, qui est la cause de beaucoup de maladies parmi les Gens de Guerre; mais il est de fait qu'à l'approche d'une Campagne, d'un combat, soit particulier, soit général, tout homme éprouve dans lui-même un mouvement plus ou moins violent, propre à déranger la santé. J'ai vu les plus peureux en tomber réellement malades; & l'on peut soupçonner, à juste titre,

que beaucoup d'autres qui le sont moins , éprouvent des dérangemens qui portent sur la machine une telle atteinte , que la disposition à la maladie devient plus grande.

En parcourant ce qui a été dit ci-dessus , on trouvera les moyens de se garantir de la plupart des effets nuisibles , que peut produire la position des Gens de Guerre rassemblés sur le théâtre de la Flandre.

SECTION II.

Des effets de la Guerre sur les différentes contrées où elle est portée.

JUSQU'ICI j'ai parlé des Militaires , & des influences particulières qu'ont leur état & leurs diverses

positions sur leur santé, ayant pour but principal de leur tracer la conduite la plus utile pour éviter les dangers auxquels ils sont en tout temps exposés. Je dois maintenant m'occuper des désastres que produit la Guerre sur les lieux qui lui servent de théâtre, afin de faire connoître aux malheureux Habitans de ces Contrées, ce qu'ils ont à faire pour diminuer leur infortune; & aux Guerriers, le nombre de maux que souvent ils causent en pure perte, lorsque n'écoutant qu'une ardeur indiscrete, ils dévastent un pays qui devient bientôt désert, par l'effet des maladies, de la famine, & de l'éloignement des Citoyens.

Les Habitans du théâtre de la Guerre en souffrent, 1°. par l'air corrompu qu'y portent les Armées;

2°. par la dévastation des champs ;
3°. par la corruption des eaux ; 4°.
par la coupe des forêts ; 5°. par le
pillage , la flamme , & les mauvais
 traitemens. Quoique , selon les droits
 de la Guerre , la plupart de ces
 maux soient presque inévitables , il
 est pourtant certain que l'avantage
 respectif des ennemis , consiste le
 plus souvent à se les épargner mu-
 tuellement.

En effet , si l'air corrompu que
 les Armées portent dans les Con-
 trées qu'elles parcourent , est perni-
 cieux aux Habitans , il ne l'est pas
 moins aux Gens de Guerre. Cepen-
 dant ceux-ci prennent des précau-
 tions , décampent même du lieu
 qui pourroit leur être nuisible ;
 tandis que ceux-là , fixés dans leur
 habitation , éprouvent toutes les
 horreurs que la maladie peut cau-

ser dans un air infecté. Le voisinage d'un Camp où l'Armée a longtemps séjourné, celui d'une Bataille où il reste une infinité de corps morts, celui de l'Hôpital ambulant, de la Voirie, &c. sont les causes les plus fréquentes qui portent la corruption dans l'air, & qui attaquent les Habitans de maladies funestes. Qu'arrive-t'il alors ? La plupart des malades périssent, les Villes & Villages deviennent déserts, le pays est inculte, l'Armée peut y repasser, & gagner le mal, ou du moins éprouver la disette devenue inévitable dans le Canton.

Je me rappelle plusieurs Villes & Villages dépeuplés par les ravages de la corruption de l'air ; mais entr'autres, dans le pays de *Hesse - Cassel*, *Warburg*, & ses environs,

virus. Nos Troupes & celles des Alliés ayant séjourné plus de deux mois près de cette Ville, tout ce que la contagion, la misère, & les dangers inévitables au milieu de deux Armées ennemies, peuvent faire de dommage à la santé, les Habitans le ressentirent; & la Campagne suivante, à peine trouvoit-on par maison une ou deux personnes, qui même avoient l'air de spectres. Il me semble qu'on pourroit diminuer ces désastres, en faisant observer aux Habitans les mêmes précautions que celles qui ont été conseillées pour les Armées, en ne surchargeant pas les Villes & Villages, comme souvent on le fait, & en empêchant que les maisons des particuliers fussent à la merci du Soldat. Au reste, les autres maux

qui suivent nécessairement la présence des Armées dans un pays, aggravent encore toutes ces causes.

La dévastation des champs est un des plus terribles fléaux de la Guerre. La récolte manque, les hommes & les animaux ne peuvent être nourris; l'année suivante, il est impossible d'ensemencer les terres: de-là, la disette, la famine, & tous les maux qui s'ensuivent. Il est également utile pour les Armées d'empêcher la dévastation des champs, qu'il est humain de ne pas exposer les hommes à mourir de faim: car un pays dévasté ne peut plus être le théâtre de la Guerre, sans mettre une Armée en danger de périr. Il est donc de la prudence de ne faire couper & enlever de grains que ce qui est nécessaire, & d'en laisser suffisamment pour en-

semencer, & pour nourrir les Habitans. Le juste milieu est observé par l'exacte connoissance du produit des terres du pays, de ses magasins, & du nombre de ses Habitans. S'il est quelques raisons particulieres pour en user autrement, c'est un malheur affreux. J'ai vu les paysans sans pain, nourris par la charité des Soldats; le pays inculte, faute de grains, dépourvu de bestiaux, de chevaux, &c. Quelle misere! C'est le moyen de destruction le plus sûr.

La corruption des eaux ne peut être aussi pernicieuse, parce qu'elle n'a presque jamais lieu qu'à un certain point; & que lorsque l'eau est mauvaise, après ou pendant le séjour d'une armée, ce n'est que par les immondices, ou parce qu'on remue la vase. Cependant les effets

316 CODE DE MÉDECINE

momentanés fussent pour porter la maladie sur une multitude innombrable. Mais l'intérêt du Guerrier se trouve joint ici à celui de l'Habitant ; les moyens utiles à l'un , le sont à l'autre.

La coupe des forêts devient une source de maladies ; 1°. parce que le bois devenant d'une grande rareté , on ôte aux Habitans les moyens ordinaires pour les besoins de la vie , & pour se garantir du froid. Ce désastre , sans être le plus terrible , est celui dont les effets se font sentir le plus long-temps. En 1759 , les deux Armées ayant resté près de trois mois campées , baraquées ou cantonnées aux environs de *Giefen* & de *Vetflar* , pendant l'arrière-saison , les bois & les forêts immenses qui étoient situés en divers endroits de ces cantons ,

n'étoient plus que de vastes plaines, les troncs mêmes des arbres ayant été déracinés & brûlés.

Ce n'est pas à la seule rareté du bois qu'on doit attribuer les maux qui dérivent de la coupe entière des forêts. Il faut concevoir que les vents enchaînés par leur épaisseur, changent alors totalement leur direction ; & que lorsqu'une fois un pays très-fourni de bois vient à être aplani de tous côtés par les coupes, il y souffle différens airs, qui peuvent devenir d'autant plus nuisibles, que la corruption vole avec eux du lieu où étoient les Armées, les cadavres, &c. vers celui qu'habitent les citoyens.

Le pillage, la flamme, les traitemens durs, les corvées, n'affligent que trop souvent ces malheureux ; & il est difficile de citer un

pays, qui ait été le théâtre de la Guerre, où ces sortes de maux ne se soient fait sentir, soit par le droit des armes, soit par l'indiscipline. J'ai vu un guide à pied à la tête d'une Brigade de Cavalerie, être forcé de passer, au mois de Janvier, pendant le froid le plus rigoureux, une petite riviere à la nage.

On a vu plus haut, quelle est la position des assiégés; celle des gens qui habitent le théâtre de la guerre, est souvent à peu près la même. Mais quoique ces malheurs ayent été fréquens, on a lieu d'espérer aujourd'hui que la saine philosophie qui éclaire toutes les Nations de l'Europe, engagera à diminuer tant de désastres, lorsque la Guerre deviendra inévitable. Or, les moyens par lesquels on y parviendroit, sont moins difficiles qu'on ne pense. Une exacte &

févere discipline , beaucoup d'économie dans l'emploi des choses qu'on est obligé de prendre sur la terre ennemie ou amie , font , de la part des Troupes , ce qu'il y a de mieux à faire. Un peu de prévoyance de la part des Habitans , une vie plus réglée , & toutes les précautions qui ont été indiquées pour préserver de la corruption de l'air : voilà le devoir des Officiers qui sont à la tête des Villes & Villages , où se trouve le théâtre de la Guerre.

Si l'on avoit besoin d'exemples pour prouver combien les épidémies sont fréquentes parmi les peuples qui l'habitent , on en trouveroit une infinité , dans les temps reculés , comme de nos jours. Mais sans citer les Grecs & les Romains , tout le monde connoît la fièvre de *Hongrie* ,

320 CODE DE MÉDECINE

qui se répandit par toute l'Europe ; & combien , dans cette dernière Guerre , il a péri d'hommes & de femmes en Allemagne , de misere , de faim , de maladie & de peur.

Un autre objet , non moins pernicieux à la Société , regarde la propagation des maladies vénériennes , dont une Armée infecte souvent tout un pays. Pendant les deux dernières années de la Guerre d'*Hanover* , il régnoit un débordement affreux dans toutes les Villes & les Villages ; la plupart des femmes , qui s'y livroient par misere , ou par crainte , plutôt que par goût , rendoient au centuple ce qu'on leur avoit donné.



SECTION III.

De l'état des Troupes revenues en France après une longue Guerre ; des suites de celle-ci dans le Royaume ; & des moyens les plus efficaces pour rétablir la discipline & le bon ordre nécessairement dérangés.

CETTE Section est d'une très-grande importance, par le nombre d'incidens qu'elle doit renfermer, & qui n'ont été que médiocrement apperçus. On voit cependant au premier coup d'œil, que les Troupes qui reviennent en France, après la Guerre, peuvent y rapporter, & y rapportent en effet le germe de plusieurs maladies, qui sont dans le cas d'être propagées. On voit que le Royaume épuisé, depuis plusieurs années, d'hommes & de cul-

tivateurs, doit être dans une position perplexe; & enfin, que la population en est nécessairement diminuée. Je diviserai donc cette Section en trois Paragraphes, & je tâcherai de montrer dans chacun les conditions & les moyens les plus convenables pour éviter les inconvéniens les plus considérables, & peut-être les moins prévus jusqu'aujourd'hui.

§. I^{er}.

De l'état des Troupes revenues en France après la Guerre.

C'EST un usage assez fréquent, que l'on renvoie, pendant la Guerre, les Régimens qui ont trop souffert d'une ou plusieurs Campagnes, se réparer en France. Il est d'abord de fait que plusieurs Soldats partent de l'Armée avec une disposi-

tion morbifique ; & que comme c'est souvent un peu avant la fin de la Campagne que les Régimens se mettent en route, pour rentrer dans le Royaume, l'épidémie régnante alors à l'Armée, peut avoir laissé quelques levains, non encore développés dans plusieurs de ceux qui en partent. C'est ainsi que la fièvre de Hongrie se porta dans les Contrées les plus éloignées.

Pour s'opposer aux ravages que pourroit produire le retour de ces Troupes, je crois qu'il seroit très-utile de leur faire observer, sur les confins du Royaume, la quarantaine qu'on ordonne aux Vaisseaux. Ce que je dis de ce cas particulier, devroit avoir lieu pour la totalité des Troupes, après la Guerre ; mais il est encore plusieurs autres objets à considérer dans leur état,

324 CODE DE MÉDECINE

en ce moment. Les fatigues, les blessures, les maladies ont dérangé la santé de plusieurs Gens de Guerre; les maladies vénériennes sont plus fréquentes parmi eux; l'indiscipline plus grande, l'habitude du régime & de l'exercice va changer.

La quarantaine dont il vient d'être fait mention, est un exemple de précautions, sans être absolument un objet de comparaison. Il est cependant certain que les miasmes putrides qui s'attachent aux laines des habits, sont une cause de propagation de maladies, qu'il faut chercher à éviter. Il est donc utile que les Troupes, arrêtées pendant un certain temps sur les frontières, soient en quelque manière purifiées de tous les maux qu'elles peuvent communiquer, ou du moins qu'on

les examine de maniere à arrêter les progrès de la contagion. Je regarde les fumigations qu'on fait sous les vêtemens du Soldat, comme le moyen le plus efficace pour détruire les miasmes putrides qui y sont attachés. On fait mettre ces habillemens dans des lieux parfumés avec des bois aromatiques, du genièvre, &c. & on répète plusieurs fois cette opération.

Il est bon de laisser tous les malades sur les frontières, dans les Hôpitaux, & sur-tout de faire visiter tous les gens suspects des maladies vénériennes, afin qu'aucun, en entrant dans le Royaume, n'y rapporte un mal qui n'y est déjà que trop fréquent. On sert l'Etat & les Guerriers, en employant ces sortes de précautions.

Il ne faut pas s'imaginer que le

326 CODE DE MÉDECINE

repos soit très-utile aux Troupes qui reviennent de la Guerre; les changemens subits étant pernicioeux, elles ne peuvent passer que par degré à une certaine tranquillité: car dans tous les temps elles doivent être exercées. D'ailleurs, il faut prendre garde que la mauvaise disposition où se trouvent les liqueurs, après plusieurs Campagnes, augmenteroit encore les mauvais effets d'un repos marqué, & produiroit une grande quantité de maladies putrides. C'est ce que l'expérience confirme.

Je crois que les Garnisons de Villes de Guerre sont les moins propres à réparer la santé des Gens de Guerre; mais en les mettant en quartier, il est essentiel d'observer ces trois conditions; l'exercice (dont on vient de parler) la nour-

riture telle que celle qui a été décrite pour les Garnisons, & surtout cette discipline dont le Soldat conserve à peine le souvenir. Je ne prétends pas dire qu'à la Guerre il est indiscipliné; mais comme il est très-sûr qu'au moins il n'y est pas autant retenu, il est à propos de le remettre tout-à-fait à l'état des Garnisons, & de la vie de Paix.

La bonté du Souverain a fixé un asile pour les Gens de Guerre mutilés, & hors d'état de servir, qui dans ces momens devient très-utile, mais dont on fait quelquefois abus. Je vois tous les jours un grand nombre d'Invalides fort en état de porter les armes. Je voudrois, comme l'a très-bien vu un Ministre éclairé *, que tous ceux qui font

* M. le Duc de Choiseul.

véritablement dans le cas d'obtenir l'Hôtel, mais qui ne sont pas infirmes, ou fussent réunis en Compagnies, ou renvoyés chez eux avec une paye honnête, qui pût les faire subsister, & que l'Hôtel Royal des Invalides ne fût rempli que d'Infirmes, ou mutilés. Au reste, je tâcherai, dans la seconde Partie de cet Ouvrage, de montrer quels sont les moyens les plus sûrs pour n'être pas trompé, en accordant les Invalides, sous prétexte de santé, ce qui est le plus commun. Je parlerai aussi du secours des eaux minérales pour les blessés, dont j'ai vu faire un abus très-grand, & aussi pernicieux qu'il est à charge à l'État.



§. II.

Des effets d'une longue Guerre sur le Royaume.

UN Royaume ne peut soutenir une Guerre longue & dure, quoique portée au dehors, sans éprouver deux effets très-pernicieux, la misere & la dépopulation. Les pertes continuelles qu'on fait chaque année, obligent à des levées considérables; & l'État, au bout d'un certain temps, se trouve épuisé d'hommes; les arts & les métiers languissent, les terres sont moins cultivées, & la misere s'ensuit, ainsi que la dépopulation, qui est toujours en raison du nombre d'hommes formés qu'on perd, & qui ne laissent point de progéniture. J'ai déclamé contre les Gens de Guerre mariés, parce qu'ils

sont ordinairement de mauvais Militaires. Ainsi , plus il y aura de Troupes dans un Etat , avec cette supposition que le Soldat ne doit point se marier , moins la population aura lieu ; comme aussi elle diminuera en raison des pertes considérables que l'on fera , lorsque la nécessité exigera qu'on les répare. La supposition que je viens de faire a lieu en France , où , si l'on tolere le mariage des Soldats , il est de fait que le nombre des mariés est si petit , qu'il peut être compté pour rien.

Quels seroient donc les moyens de prévenir , ou du moins de diminuer les deux inconvéniens ci-dessus mentionnés , qu'entraîne la Guerre ? Voici ce que me suggerent mes observations & mes réflexions.

Favoriser dans tous les temps la

population, c'est retarder les effets pernicioeux des pertes d'une longue Guerre. Pourquoi tant de célibataires dans tous les Ordres? L'égoïsme feroit-il donc aujourd'hui le plus puissant motif des hommes? La Patrie n'a-t'elle pas un premier droit sur tous? Et pourquoi ne forceroit-on pas ouvertement, ou par des récompenses, au lien le plus utile, tous les gens qui n'ont point de raisons pour le fuir?

Une grande quantité de milice nationale, peu coûteuse à l'État, contribueroit encore à retarder les mêmes effets.

Diminuer le luxe & la quantité si considérable de valets, ce feroit ou donner des Soldats, ou des Laboureurs, ou enfin des enfans.

Après la Guerre, licencier un bon nombre de Soldats, récom-

332 CODE DE MÉDECINE

penfer les vieux par les Invalides ou la paye, marier ceux qui font dans l'âge viril : voilà les moyens de repeupler.

Des Citoyens zélés font entrés dans des détails plus suivis fur ces divers objets, & ont prouvé, par les raifons les plus fenfibles, que la mifere & la dépopulation avoient principalement leur origine dans le luxe, l'égoïfme & le célibat, trop tolérés aujourd'hui. J'avoue que le Royaume eft encore bien peuplé, qu'il faudroit de grands défafres pour le réduire au point de mifere que je viens de peindre ; mais les terres ont befoin de Laboureurs, l'État a fouvent befoin de beaucoup de Soldats. Les uns manquent ; on a quelquefois de la peine à trouver le nombre compétent des autres : j'ai énoncé les moyens d'y remédier.

§. III.

Des moyens les plus efficaces pour rétablir la discipline & le bon ordre nécessairement dérangés après une longue Guerre.

ON a vu dans le premier Paragraphe de cette Section , que la discipline des Armées ne pouvant être aussi grande que celle des Troupes dans les Garnisons , pendant la Paix , il étoit essentiel de rétablir celle-ci , d'où dépend le bon ordre. Ce dernier Paragraphe expose les dangers de laisser subsister l'autre discipline , & montre quelle est la manière dont il faut revenir à l'ancienne , au retour de la Guerre.

On ne peut se dissimuler que le Soldat en général , après plusieurs

Campagnes, a acquis une rudesse qui tient quelquefois de la férocité, & une audace, qui sont faites pour troubler l'ordre de la Société, & la tranquillité publique. L'habitude des combats & du carnage, celle de ménager peu le pays & les habitans ennemis, lui donnent la rudesse; & la prévention où il est que tout doit lui céder, la facilité d'obtenir de gré ou de force, dans un pays où il fait la loi, tout ce qui peut favoriser ses passions, le dérèglement ordinaire des habitans du théâtre de la Guerre, joint à celui de ceux qui la font, sont les causes de son audace.

Il arrive de-là que nos Troupes de retour en France, sont très-disposées à porter le désordre partout, comme aussi à se livrer aux excès qu'elles se croient permis en

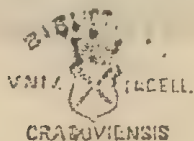
dédommagement des peines qu'elles ont essuyées. Le citoyen est battu, sa femme enlevée, les portes sont forcées, le pillage à craindre, parce qu'on s'attend ou qu'on croit à l'impunité. Le Soldat, dans cette circonstance, & l'habitant, sont exposés à différens maux, l'un à ceux qui naissent de l'excès & de la rigueur des loix, l'autre à ceux que le peu de sécurité fait naître; & il ne reste pour l'un & pour l'autre, que la sévérité des règles de la discipline, pour en être à l'abri. Peut-être auroit-on la facilité d'éviter tous ces inconvéniens, si on faisoit observer aux Troupes la même discipline partout.

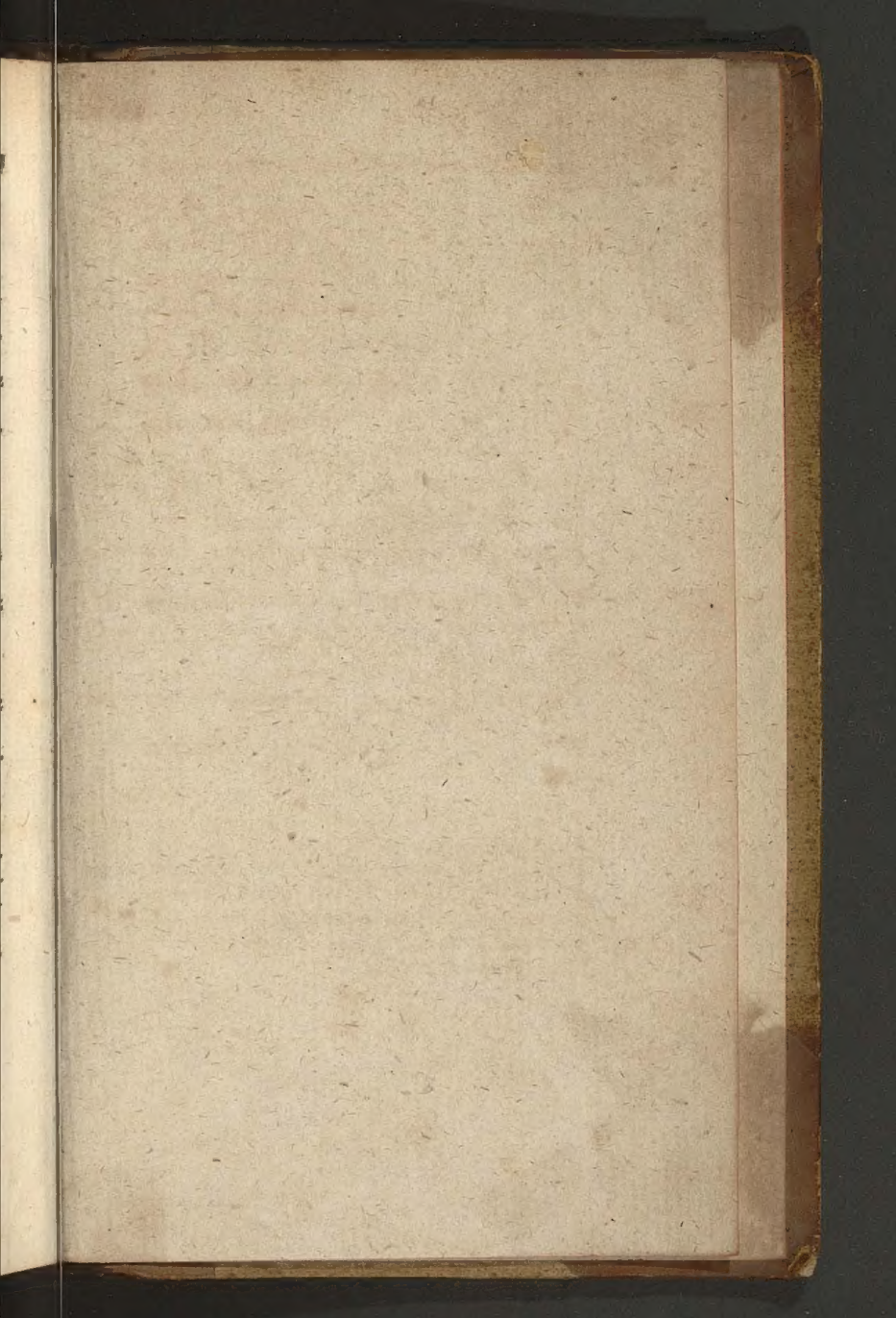
On me dira, sans doute, que je m'écarte de mon but dans cet article, qui paroît ne point intéresser la san-

336 CODE DE MÉDECINE

té ; mais en supposant même qu'elle n'y entrât pour rien , ce qui est très-faux , je ne crains pas l'animadversion d'un Lecteur équitable , qui voit qu'après des détails sur la santé des Militaires , je fais une petite digression utile aux hommes en général , qui a quelque rapport avec le sujet que j'ai traité , & dont les articles sont plutôt énoncés qu'expliqués. Je n'ignore pas que le Gouvernement tient la main à l'exacte discipline , que les Ordonnances sont sévères ; mais j'ai vu des abus , j'en préviens mes concitoyens : un seul malheur prévenu par mon avis , me dédommagera bien de la peine que je me suis donnée , ou d'une censure peu méritée.

Fin de la premiere Partie.







Biblioteka Jagiellońska



stdr0023752

